
3 1761 07969143 2
D

PAGES D'HISTOIRE

8E Série o - r

La Guerre
et
la Presse Mondiale

1914-1916

Libaririe Militaire Berger-Lavrault

Paris Nancy

Contents

LES
EMPRUNTS DE GUERRE
DE L'ALLEMAGNE

Il a été tiré de ce volume cinquante-cinq exemplaires numérotés à la presse, dont :

5 sur papier du Japon (Nos 1 à 5);

50 sur papier de Hollande (Nos 6 à 55).

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1916

e Série k

ANDRÉ LIESSE
MEMBRE DE L'INSTITUT



LES
EMPRUNTS DE GUERRE
DE L'ALLEMAGNE

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1916

LES
EMPRUNTS DE GUERRE
DE L'ALLEMAGNE

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES

Les prévisions trop optimistes sur la durée et le coût de la guerre. — L'Allemagne prépare sa mobilisation financière comme sa mobilisation militaire longtemps avant l'époque du conflit. — L'état-major financier. — Les moyens de mobilisation financière.

I

La guerre telle qu'elle se fait aujourd'hui — et nous en avons un formidable exemple sous les yeux — exige d'immenses capitaux. Cependant, lorsque l'Allemagne, en la déclarant à son heure, mit le feu à toute l'Europe, ni ses propres financiers, ni ceux des autres pays, pris dans cette vaste conflagration, n'auraient pu supposer que les dépenses qu'elle occasionnerait se chiffreraient par centaines de milliards de francs.

Tout d'abord, hommes politiques et militaires ne prévoyaient pas qu'elle pût durer aussi longtemps.

Les états-majors, envisageant les moyens rapides de transport, la puissance de plus en plus destructrice des armes de toute nature, la difficulté de faire vivre, pendant de longs mois, des armées composées de millions d'hommes, d'entretenir et de renouveler un énorme matériel, considéraient que des coups rapides seraient portés dans les premières semaines des hostilités, qu'ils seraient décisifs et assureraient, au bout de peu de temps, la victoire à l'un des belligérants.

De leur côté, les économistes et les financiers pensaient, pour la plupart, qu'une mobilisation complète, avec l'emploi exclusif des voies ferrées pour les transports de guerre, avec la mainmise de l'Administration de la Marine sur une importante partie de la flotte commerciale, avec les réquisitions de toute nature, ralentirait à un tel point, si elle ne la supprimait pas, la puissance productive du pays, que ce pays ne pourrait vivre longtemps dans ces conditions. De plus, ils supputaient les énormes dépenses qui résulteraient d'une telle guerre et, bien que leurs prévisions fussent fort éloignées de la réalité telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, formidable et troublante, ils ne croyaient pas qu'on pût continuer une lutte qui coûterait aux nations belligérantes la destruction de tant de capitaux et provoquerait tant de ruines.

Les faits ont prouvé le contraire. La guerre dure ; elle exige les milliards par dizaines, par centaines, et malheureusement fauche des hommes

par millions. Peu à peu, sous le coup de la nécessité, de la nécessité de la guerre, le travail des usines, des ateliers, pour approvisionner les armées en armes, en munitions, en aliments, en équipements, en vêtements, a repris une activité qui arrive à son plein actuellement dans tous les pays belligérants. L'industrie en général n'est plus guère, chez eux et chez certaines nations neutres, que l'industrie de la guerre.

C'est une situation unique dans l'histoire des peuples. La France, l'Angleterre et la Russie, malgré quelques violentes alertes qui auraient dû éveiller chez elles plus d'inquiétudes et leur servir d'enseignement, travaillaient en paix, et à la paix, de la meilleure foi du monde. Après la première surprise d'une brusque agression, elles ont dû s'organiser, se défendre et, pour cette fin, mobiliser d'énormes capitaux absorbés par des dépenses toujours croissantes.

L'Allemagne, elle, maîtresse de l'heure, s'était préparée, non seulement au point de vue militaire, mais aussi au point de vue économique et financier, à la guerre qu'elle se proposait de déchaîner au moment qui lui paraîtrait le plus propice.

Elle s'est trompée sur la durée de la guerre. Elle la voulait rapide, foudroyante, de façon à en finir en quelques mois. Elle a été déçue dans ses espérances. Il lui a fallu plus d'hommes, plus de matériel, plus de ressources financières qu'elle ne le supposait. Cependant, comme l'organisation de

toutes les forces de la nation, chez nos ennemis, est à base de prévoyance, il est certain que ses plans financiers n'ont pas été plus longs à établir après sa défaite de la Marne, que les tranchées qu'elle a creusées alors pour passer de l'offensive à la défensive stratégique.

Ce sont les moyens financiers auxquels a recouru l'Allemagne pour faire face aux gigantesques dépenses qu'allait lui coûter la guerre menée sur deux fronts, et même sur trois fronts pendant la campagne de Serbie, dans des conditions nouvelles, que nous allons essayer d'exposer avec les éléments que nous avons pu nous procurer. Parmi ces moyens, les principaux ont été les opérations d'emprunts publics intérieurs. Nous y joindrons quelques données sur les emprunts effectués en Autriche et en Hongrie qui ont suivi, à quelques semaines de distance, les emprunts de l'Empire d'Allemagne et ont été conçus, à peu de chose près, suivant les mêmes méthodes.

II

Lorsque éclata la guerre, l'Allemagne avait pris toutes ses dispositions au point de vue des ressources financières. Nous ne parlerons que pour mémoire du fameux trésor de la tour de Spandau, la tour Julius, qui contenait en or, à ce moment, un peu plus de 200 millions de francs. On sait ce

qu'il advint de ces 200 millions. Nous l'avons dit ailleurs ([1]). Rappelons succinctement qu'après avoir déjà été l'objet d'une émission de billets de l'Empire, ils furent déposés, dès les premiers jours d'août 1914, à la Reichsbank, où ils permirent encore leur multiplication sous la forme de trois fois leur valeur de billets émis par cette institution nationale de crédit.

Il n'est pas à croire que les financiers allemands aient pu considérer ce trésor comme une ressource très importante en soi, sauf les moyens d'émission qu'elle pouvait donner, pour les premiers jours de la guerre. Il faut remonter aux gouvernements de l'antiquité, qui ignoraient le crédit public ou ne pouvaient y recourir, pour trouver des exemples d'accumulations de capitaux en vue d'expéditions guerrières. Les chiffres donnés par les historiens sur ces époques reculées sont plus élevés que celui du trésor de Spandau. Ces chiffres mêmes sont tellement gros qu'ils appellent quelque défiance. Le trésor de Ptolémée Philadelphe, suivant Appien, aurait été de 740.000 talents. Strabon prétend que les sommes trouvées par Alexandre à Ecbatane atteignaient 380.000 talents. Ces trésors, qui représentent l'un 4 milliards et l'autre plus de 2 milliards de francs, suffiraient à peine actuellement aux dépenses de tous les belligérants pendant quinze

---

(1) Voir dans la publication PAGES D'HISTOIRE : *L'Organisation du Crédit en Allemagne et en France*, p. 120. Berger-Levrault, édit.

jours. Cette conception du trésor de guerre serait donc puérile.

Aujourd'hui, le vrai trésor de guerre c'est le crédit de l'État. Pour qu'il soit solide et large, il importe donc que l'Administration des Finances du pays susceptible de faire la guerre ou de la redouter soit sage et prudente. L'organisation des banques joue, en outre, un rôle important dans l'aide qu'elles apportent au Gouvernement lorsqu'il a besoin de disponibilités immédiates. Parmi les établissements de crédit, les banques d'émission à monopole, le plus souvent en relation directe avec l'État, liées presque toujours à lui par des conventions qui prévoient leur concours, sont en général l'instrument premier dont on use au début des hostilités. On a souvent dit que leurs encaisses d'or étaient des trésors de guerre, ce qui ne donne pas une idée précise des services que rendent ces instituts d'émission, en des circonstances aussi pressantes. Si l'encaisse métallique, l'encaisse or, est un des éléments de la confiance du public dans le crédit des billets qu'ils émettent, il n'est pas le seul. Leur organisation, la politique financière qu'ils suivent, donnent à leur crédit plus ou moins de puissance et de souplesse.

Que ce soit donc pour fournir des ressources immédiates ou pour faciliter, dans la suite, le placement d'emprunts publics — qui ne peuvent guère être que des emprunts intérieurs pour la plupart des pays belligérants dans une conflagra-

tion comme celle à laquelle nous assistons — la banque d'émission d'abord, et les autres banques ou établissements de crédit ensuite, sont appelés à jouer un rôle important.

Soit que la banque d'émission fasse des avances immédiates, directement ou indirectement à l'État, soit que l'on ait recours à une émission de bons du Trésor ou à toute autre forme de papier d'État, que prennent les banques et établissements de crédit, c'est, au début, la méthode d'emprunt la plus rapide et celle qui a été généralement suivie dans les premières semaines des hostilités en août 1914.

III

Nous avons déjà montré (1) quelle unité d'action donne aux établissements de crédit et aux banques en général, en Allemagne, la discipline à laquelle elles sont soumises. Le haut personnel de la Reichsbank est comme une sorte d'état-major financier qui coordonne les efforts et impose des obligations. C'est d'abord le Dr Kock, président de cet établissement, puis son successeur M. d'Havenstein, qui ont modéré la hardiesse souvent inconsidérée des grandes sociétés de crédit de Berlin et leur ont donné des conseils de prudence suivis d'invitations plus péremptoires. Nous avons aussi

(1) *L'Organisation du Crédit en Allemagne et en France.*

rappelé que, dans ce pays, les disponibilités, autrement dit les capitaux liquides, étant le plus souvent inférieurs aux besoins, surtout en temps de crise, on avait, pour obvier à cet inconvénient, créé depuis longtemps des chambres de compensation ayant la possibilité d'étendre leur action dans tout l'Empire, puis institué le chèque postal, pour multiplier encore jusque dans les plus petites transactions les opérations de clearing. De plus, comme ce pays a été depuis longtemps habitué à la monnaie de papier, on avait préparé, pour le moment précis où serait déclarée la guerre, l'ouverture des fameuses Caisses de prêts qui n'étaient pas une nouveauté pour l'Allemagne. On y avait déjà usé de ces institutions en temps de crise ou de guerre, en 1848, en 1866 et en 1870-1871 — sans aucun succès d'ailleurs en ce qui regarde le résultat final des opérations et la liquidation de ces organismes de circonstance.

En un mot, on avait préparé la mobilisation financière, à laquelle toutes les nations d'ailleurs, quelles que fussent leurs disponibilités, devaient avoir recours, en présence de besoins aussi considérables. Ce fut non seulement la préoccupation dominante du Gouvernement allemand, mais aussi des financiers eux-mêmes. Le Dr J. Riesser, professeur à l'Université de Berlin, qui fut, il y a une vingtaine d'années, directeur de la Banque de Darmstadt, avait depuis longtemps étudié cette question, si importante pour l'Allemagne, de la

mobilisation financière. Au congrès des banques allemandes qu'il présidait en 1912, ses avis, à cet égard, furent sages. Comme il le fait ressortir dans un livre publié avant la guerre, sur la préparation financière à laquelle il recommandait de travailler en vue du conflit armé que l'on méditait, en Allemagne, de déchaîner sur l'Europe, il importait avant tout de rendre facile et prompte la mobilisation financière pour fournir des ressources immédiates, abondantes, au Gouvernement de l'Empire. Il n'a point essayé de dissimuler la faiblesse de l'organisation du crédit et des banques en Allemagne. Il avait déjà constaté, à diverses reprises, les difficultés de réalisation de l'actif des banques de crédit allemandes, qui se manifestaient aussi, dans les périodes de tension, pour les caisses d'épargne, les sociétés coopératives, et avaient pour résultat de retentir sur la Reichsbank de façon dangereuse. C'est contre cet état morbide de « liquidité » défectueux que se sont appliqués à réagir les chefs de la Reichsbank, d'abord le Dr Kock, puis son successeur, M. d'Havenstein, et son collaborateur, von Lumm. Augmenter l'encaisse or de la Reichsbank, restreindre les crédits à découvert dans les grandes banques, éviter d'accroître les commandites industrielles, de continuer à faire, dans les mêmes proportions, des reports et des avances sur gages, de fournir aux besoins causés par la spéculation, telle a été la politique financière recommandée par tous les hommes

prévoyants en Allemagne pendant quelques années avant la guerre. Elle se résumait en cette formule : employer tous les moyens pour rendre rapidement liquides tous les actifs de toutes les institutions de crédit de tous ordres.

CHAPITRE II

LE CRÉDIT DE L'ALLEMAGNE ET DE LA PRUSSE AVANT LA GUERRE

LES RESSOURCES POUVANT ALIMENTER LE CRÉDIT DE L'ÉTAT

Les emprunts de l'Empire d'Allemagne et de la Prusse avant la guerre. — La question de l'impôt et de l'emprunt. On comptait en Allemagne demander un tiers à l'impôt et deux tiers à l'emprunt. La leçon de l'expérience. — Les dettes de l'Empire et des États confédérés : quelques chiffres.

I

Bien qu'elle se fût grandement enrichie depuis une trentaine d'années, l'Allemagne n'avait pas, en tant qu'État, ce que l'on peut appeler un crédit de premier ordre.

Après avoir abandonné le taux nominal de 3 °/₀ pour leurs emprunts publics, puis celui de 3 1/2 °/₀, l'Allemagne et la Prusse, depuis 1908, n'empruntaient plus qu'au taux nominal de 4 °/₀. Il en fut de même pour les émissions de bons du Trésor qui furent faites à partir de 1907 pour l'Empire comme pour la Prusse.

Les premiers emprunts 4 °/₀ furent émis, en 1908, aussi bien pour l'Empire allemand que pour la Prusse; leur taux d'émission fut, cette année-là, de 99,50 °/₀. En 1909, le taux d'émission de l'em-

prunt effectué fut de 102,70 °/₀ pour l'Empire et la Prusse. En 1911, nouveaux emprunts; taux d'émission : 101,40 °/₀; en 1912, nouvelles émissions, au taux de 98,60 °/₀, lequel tombe, en 1913, à 97,90 °/₀.

Dans les dernières années même, ces emprunts se plaçaient difficilement. Il faut remarquer, à cet égard, que la politique financière allemande visait surtout à placer ces emprunts en Allemagne. On y prévoyait la guerre qui devait la mettre aux prises avec les nations de l'Entente, et on y redoutait, en ces circonstances, un effondrement des fonds publics allemands sur les marchés étrangers, où les titres auraient été offerts en grande quantité dès les premières menaces d'un conflit. C'eût été une mauvaise entrée en campagne.

Le champ d'absorption des emprunts allemands, de l'Empire et de la Prusse, était assez limité en étendue. Il l'était aussi en profondeur. En Allemagne, les capitaux disponibles ont, pour la plus grande partie, été investis dans des entreprises industrielles ou commerciales. Le succès de beaucoup de ces entreprises a permis de donner aux actionnaires des dividendes fort élevés. Les placements faits en valeurs étrangères, dans les dernières années, l'ont été aussi à des taux plus élevés ou à des conditions plus avantageuses que ceux des emprunts nationaux.

Aussi, n'est-ce pas sans raison que les hommes prévoyants du monde financier allemand conseil-

laient toutes les mesures dont nous avons parlé dans le précédent chapitre.

II

Certes, on avait envisagé, de l'autre côté du Rhin, la question si souvent discutée de l'impôt ou de l'emprunt pour fournir des ressources en cas de guerre. L'exemple de l'Angleterre n'avait point manqué d'attirer l'attention. Puis on concevait très bien qu'il était nécessaire de mettre fin à la série annuelle des emprunts et à la perpétuelle et considérable émission de bons du Trésor, non productifs d'intérêts et escomptables, que l'on émettait pour subvenir aux exigences journalières de l'État. Amortir ce serait diminuer la dette et accroître le crédit de l'État. Mais pour cela, il fallait recourir à l'impôt, demander des ressources fiscales aux États confédérés, ce qui pouvait créer des difficultés entre ces États et l'Empire.

Si l'impôt paraît être un moyen avantageux lorsqu'on peut lui faire rendre les ressources nécessaires, il n'en est pas de même pour les sommes qu'exige la guerre, surtout lorsqu'elle se prolonge, entraînant des dépenses toujours croissantes. On avait bien pris la résolution en Allemagne, avant le conflit actuel, de recourir à ce moyen, en créant l'impôt de guerre payable en trois années à partir de 1914, impôt très fort, puisqu'il représentait plus de 450 millions de francs par an. Mais par ce fait

même, il ne fallait guère espérer y ajouter d'autres mesures fiscales. Ce n'est que dans ces derniers mois, à propos du budget de 1916-1917, que M. Helfferich a proposé des impôts indirects sur certaines consommations et sur les transports. Mais c'est poussé par l'extrême nécessité qu'il en est arrivé à recourir à ces ressources supplémentaires, après quatre appels au crédit de l'Allemagne.

Car, parmi les ressources qui peuvent être affectées au service d'une guerre, en dehors des emprunts et des impôts, se trouvent les sommes affectées dans les budgets à l'amortissement des dettes. En suspendant pendant la guerre cet amortissement, on évite de s'adresser aux souscripteurs d'emprunts et de charger les contribuables. C'est en suspendant le paiement de certaines annuités que l'Angleterre a pu, pendant la guerre des Boers, employer plus de 230 millions de francs de recettes normales à payer ses frais d'armement, de transport, etc. Mais l'exemple de l'Angleterre, placée au point de vue des conditions économiques dans une situation spéciale, ne saurait être suivi par tous les autres pays et en particulier par l'Allemagne. Les faits l'ont prouvé depuis : l'Angleterre a demandé beaucoup à l'impôt sous toutes ses formes et surtout à l'*income-tax*.

En Allemagne cependant, où, comme nous ne pouvons trop le répéter, on s'est préoccupé ouvertement, dans les discussions parlementaires, des finances de guerre, il était des partisans du système

conjugué de l'emprunt et de l'impôt. C'est ce qu'a soutenu, en 1911, à la Chambre des Seigneurs, un des directeurs de la Deutsche Bank, M. von Gwinner. Il a émis cette opinion que c'était une erreur que de couvrir, en totalité, les frais de guerre au moyen d'emprunts consolidés. Sur ce point, il était généralement admis, à ce moment, qu'il faudrait demander au crédit de l'État, peu à peu, les deux tiers des frais de guerre, et l'autre tiers à l'impôt.

On voit, aujourd'hui, par les gigantesques dépenses qu'entraîne cette longue et ruineuse guerre, combien cette conception est inapplicable. L'Empire allemand aura dépensé, fin juin, plus de 50 milliards de francs, ce qui suppose, dans l'hypothèse du recours à l'impôt pour le tiers de ces dépenses, 17 milliards de francs qu'il eût fallu, en plus des impôts courants, demander aux contribuables allemands, en moins de deux ans ! C'eût été tarir, dans sa source, le crédit de l'État, auquel du reste, nous allons le voir, on a fait rendre, par des procédés ingénieux et subtils, et par cela même décevants pour l'avenir, les énormes sommes dont on avait besoin.

La politique sage, parce qu'elle est possible, à certains égards, est de s'efforcer, comme suite aux emprunts d'État, d'en assurer le service, sinon l'amortissement, tout au moins les arrérages, au moyen d'impôts. Toutefois, en présence des formidables sommes demandées au crédit public, il est

bien difficile, et même imprudent, d'arriver à appliquer, dans son intégralité, en un pareil moment, un principe dont cependant on ne doit pas perdre de vue l'importance. Il importe, dans la mesure du possible, de montrer, en tout cas, qu'on ne l'oublie pas.

III

Voyons maintenant quelles étaient les dettes de l'Empire et des États confédérés lorsque éclata la guerre.

La dette consolidée de l'Empire coûtait au budget, pour l'exercice 1914-1915, 312 millions de francs et représentait un capital nominal de 6 milliards 200 millions de francs; avec la dette flottante : 400 millions de francs, on arrive à un total, en capital, de 6 milliards 600 millions de francs. Il faut y ajouter les dettes des États confédérés. La dette consolidée, pour ceux-ci, s'élevait à près de 19 milliards de francs — capital nominal — et la dette flottante atteignait 860 millions de francs; soit en tout 19 milliards 860 millions de francs. Si l'on ajoute, à cette somme, la dette totale de l'Empire qui, nous venons d'en donner le chiffre, était alors de 6 milliards 800 millions de francs, on arrive, pour le total général des dettes de l'Empire et des États confédérés, à une somme égale à 26 milliards 660 millions de francs. En 1902, ces

dettes ne dépassaient guère 17 milliards de francs : elles ont donc augmenté, depuis ce temps, de plus d'un tiers, soit de 9 milliards 660 millions.

Ces dettes ont été, pour une part importante, le résultat des déficits budgétaires que l'on couvrait d'abord par des moyens de trésorerie, par des émissions de bons du Trésor, que l'on consolidait ensuite au moyen d'emprunts, qui, nous l'avons déjà dit plus haut, se « classaient » assez mal en dépit de la collaboration très active et très disciplinée des banques allemandes.

CHAPITRE III

LES SOURCES AUXQUELLES POUVAIENT S'ALIMENTER LES EMPRUNTS

Examen des ressources auxquelles ont pu s'alimenter les emprunts ; la richesse de l'Allemagne depuis vingt ans; disponibilités; bénéfices des industries de guerre, la pression administrative, militarisée. — La conception de la discipline en Allemagne : les socialistes l'acceptent.

I

Le grand État-major de Berlin, en raison des plans hardis qu'il avait conçus, croyait en finir vite avec la guerre, ou du moins obtenir une décision dans les trois ou quatre premiers mois des hostilités. Cependant, beaucoup de financiers plus directement intéressés à se préoccuper du « nerf de la guerre », c'est-à-dire des ressources pour la faire, n'avaient pas cet optimisme, bien qu'ils se soient trompés sur les dépenses que nécessiterait un conflit qui devait mettre le feu à toute l'Europe.

Faisons remarquer ici que le professeur G. Riesser, dans son livre sur la *Préparation et Conduite financière de la guerre,* publié en 1913 (1), se montre assez inquiet de la mobilisation financière en cas de guerre et s'applique à recommander la constitu-

(1) Traduit en français par M. A. Sanons, 1916.

tion d'un état-major financier. Or, comment un pays où l'appel de l'État au crédit ne rencontrait, avant la guerre, qu'un accueil assez peu favorable, a-t-il pu satisfaire, dans une certaine mesure, et avec des résultats dont le Gouvernement allemand a, certes, grossi démesurément l'effet, à ces énormes demandes de capitaux, tout au moins pour les premiers emprunts ?

Pour répondre à cette question prise dans son ensemble, et en laissant pour un instant de côté les procédés habiles, les expédients de comptabilité et la pression gouvernementale, dont nos ennemis ont largement usé pour organiser leurs emprunts de guerre, il faut considérer quatre ordres de faits si l'on veut juger avec sang-froid la puissance financière dont pouvait disposer l'Allemagne. Connaître les forces de l'ennemi et les apprécier comme il convient, de façon à parer victorieusement ses coups, est la seule méthode que doivent suivre tous ceux qui, conscients des efforts à déployer, ne connaissent que les réalités.

Les quatre ordres de faits dont nous venons de parler en comprennent trois d'ordre économique et un d'ordre psychologique. Ce sont :

1° La richesse de l'Allemagne accrue au cours de ces vingt dernières années ;

2° La libération, pour certaines industries, de leurs capitaux de roulement, ces industries étant de celles dont la déclaration de guerre a arrêté le travail ;

3° Les énormes bénéfices, toujours accrus, des industries travaillant pour la guerre;

4° La discipline très réelle de tout le peuple allemand, lequel a obéi, au point de vue financier, aux pressants appels du Gouvernement de l'Empire. Confiants dans la force militaire de leur nation, les capitalistes allemands, petits, moyens et grands, ont été aux premiers emprunts comme on va à un exercice militaire. Nous verrons que cette confiance et les moyens de la soutenir financièrement ont baissé dans de fortes proportions depuis plusieurs mois déjà.

II

Reprenons chacun de ces éléments.

Le Dr Helfferich, actuellement ministre des Finances de l'Empire, l'un des directeurs de la Deutsche Bank, a publié, en 1914, une forte brochure, remplie de statistiques destinées à montrer la puissance économique de l'Allemagne. Il y donne, suivant son appréciation, le chiffre de la fortune de l'Allemagne qu'il évalue à 300 milliards de marks, soit à 375 milliards de francs.

Les approximations de cet ordre sont extrêmement délicates et partant difficiles. Les bases en sont assez incertaines. Aussi le chiffre de M. Helfferich doit-il être considéré comme beaucoup trop gros. Aucune des méthodes employées pour établir ces évaluations hypothétiques n'est exempte de

critiques. Le banquier allemand a recouru à deux sources de données : l'impôt sur le revenu en Prusse, dont il a étendu à tout le reste de l'Allemagne, par extrapolation, les éléments ; puis les chiffres des assurances. On voit les défauts de ces deux méthodes. Tout d'abord, c'est un moyen peut-être commode, mais absolument mauvais que de généraliser l'observation faite en un pays donné, comme pour l'impôt sur le revenu en Prusse, et de la considérer comme vraie pour tous les États confédérés. Ensuite, si les déclarations des contribuables allemands font des chiffres de l'impôt sur le revenu des chiffres trop faibles et si, d'un autre côté, les estimations dans les contrats d'assurances sont trop élevées, on ne peut guère savoir dans quelle mesure elles se compensent. Malheureusement, les chiffres, en raison de leur précision apparente, sont un des moyens les plus insidieux de jeter de la poudre aux yeux.

Ce chiffre est donc manifestement trop élevé. Il est probable que, vérifié par méthode de l'annuité successorale qui, malgré ses défauts, est certainement de beaucoup supérieure à celles qu'a employées M. Helfferich, l'évaluation, par celui-ci, de la fortune allemande, serait assez notablement réduite. Mais, en tenant compte de cette réduction, en y ajoutant celles qu'elle subirait par suite des pertes éprouvées par l'Allemagne dans ses entreprises à l'étranger, dans l'inaction de sa marine marchande, dans la diminution considérable de son

commerce extérieur, par suite aussi de l'abaissement de prix que provoque pour les valeurs mobilières — d'ailleurs, en d'autres pays aussi, même chez les neutres — un si formidable conflit, il n'en resterait pas moins un chiffre assez imposant. Prenons le chiffre très hypothétique de 200 milliards de francs, il n'est pas impossible d'en mobiliser une fraction relativement élevée. Or, en dépit des difficultés de mobilisation de leurs richesses, difficultés prévues par les financiers allemands et qu'ils ont travaillé à aplanir, on doit considérer qu'il y avait là un élément sérieux pour les premiers appels de l'Empire au crédit. Parmi ces ressources, se trouvent les caisses d'épargne dont les dépôts dépassaient, en 1914, 22 milliards de francs. Il convient de faire remarquer que, sur ces 22 milliards, 16 sont immobilisés dans des prêts hypothécaires. Mais la longueur de la guerre, le blocus imparfait, néanmoins très gênant pour l'Allemagne, la nécessité d'accroître continuellement son armement et de le remplacer, ont très probablement épuisé cet élément de ressources, tout au moins pour les derniers emprunts.

Le second fait a quelque analogie avec celui-ci. Il s'agit des fonds de roulement inutilisés de certaines industries dont le travail a été arrêté dès le début de la guerre, fonds qui ont été la première proie saisie par le premier emprunt. Depuis, l'Allemagne, obligée d'étendre ses industries de guerre, a utilisé en les transformant toutes les usines, tous les

ateliers en vue de la construction du matériel de guerre et d'équipement des troupes.

III

Quant aux bénéfices des entreprises industrielles qui font à l'État des fournitures, il suffit de lire certains journaux allemands pour se convaincre que ces gains sont énormes. C'est là une des sources toujours renouvelée des emprunts de l'Allemagne. Et ce ne sont pas seulement ces bénéfices qui vont dans les coffres du Trésor; les rémunérations élevées des employés supérieurs de ces industries, les hauts salaires des ouvriers coopèrent aussi à ces souscriptions — coopération le plus souvent obligatoire, forcée, qui se manifeste sous forme d'avances des appointements et des salaires, lesquelles sont consacrées aux emprunts.

Nous exposerons plus loin le mécanisme de ces souscriptions. Pour comprendre son fonctionnement, il faut connaître les pièces principales de ses rouages qui seront l'objet du chapitre suivant.

Le quatrième et dernier fait, d'ordre psychologique, n'a pas besoin d'être longuement analysé. Les Allemands, du haut en bas de l'échelle sociale, obéissent à une discipline organisée, automatique, si l'on veut, mais dont la base est la croyance que le peuple allemand est au-dessus de tous les autres. C'est ce que l'on enseigne non seulement

dans les écoles primaires mais dans toutes les universités. Et comme on affirme, de l'autre côté du Rhin, que cette supériorité se traduit par l'organisation sous toutes ses formes : administrative, militaire, industrielle, commerciale, financière, à laquelle commande directement ou indirectement l'État, il en résulte que c'est l'Empereur qui personnifie, synthétise cette supériorité. Les socialistes eux-mêmes, malgré quelques dissidences tardives, n'ont pas, au fond, une autre conception de la discipline. Ils communient avec les castes nobiliaires allemandes, sous les mêmes espèces de la force et de l'obéissance passive. Ainsi s'explique leur attitude, comme celle de tout le peuple allemand. C'est un patriotisme d'une espèce particulièrement néfaste. Car il a pour fin de supprimer celui des autres nations fondé sur l'indépendance et la liberté, en asservissant ces nations. Il n'a pas comme soutien des principes moraux qui assurent sa solidité. C'est une faiblesse que de croire à la seule vertu de la force. Il est à croire que cette discipline, à en juger par certains indices, est déjà atteinte dans certaines de ses œuvres vives.

CHAPITRE IV

LES INSTRUMENTS DE CRÉDIT DU TRÉSOR LA GENÈSE DES EMPRUNTS

Bons et obligations du Trésor. Billets de l'Empire. Bons sans intérêts. Les traites du Trésor. Les acceptations *de l'Empire. Les Caisses de prêts et les bons qu'elles émettent. — Le mécanisme de la mobilisation financière. Compensations et virements. Les avances des Caisses de prêts et des banques. Le rôle de la Reichsbank. L'organisation des émissions.*

I

Comme en beaucoup d'autres pays, l'Allemagne emploie, en temps normal, pour les besoins courants de sa trésorerie, des bons du Trésor (*Schatzanweisungen*) et des obligations (*Schuldverschreibungen*). Il existe, en outre, des bons de caisse de l'Empire (*Reichskassenscheine*), dont il avait été émis, en exécution de la loi du 30 avril 1874, pour 150 millions de francs, et, à la suite de la loi du 3 juillet 1913, pour une somme égale ([1]).

L'Allemagne a aussi émis, pour solder ses dé-

(1) En janvier 1916, la Seehandlung (banque d'État prussienne) s'est fait autoriser à procéder à la vente anticipée d'une certaine quantité de nouveaux bons du Trésor prussien 5 % dont l'émission n'a lieu que le 1er mai, à la place des bons du Trésor prussien 4 % échus et remboursables à cette date. Les nouveaux bons sont à échéance du 1er mai 1917. C'est une conversion à rebours, un moyen de faire face à l'échéance prochaine des bons prussiens et non un moyen de se procurer de nouvelles ressources.

penses, des bons du Trésor sans intérêts, véritables billets de banque, en somme. Un mémoire, présenté en 1915, relatait que le chiffre de cette émission avait été fixé à 2 milliards 32 millions de marks (2 milliards 540 millions de francs) au début d'octobre 1914, et à 7 milliards 482 millions de marks (9.352.500.000 francs) le 30 septembre 1915, c'est-à-dire lors des versements des premier et deuxième emprunts. Ces émissions ont varié de 300 millions de francs à plus de 11 milliards de francs. Ces bons ont été et sont naturellement reçus pour les souscriptions des emprunts.

Lorsque la loi du 4 août 1914 déclara le cours forcé des billets émis par la Reichsbank, les bons de caisse de l'Empire furent, dans la même loi, assimilés à cet égard aux billets de la Reichsbank : la Caisse centrale de l'Empire fut relevée de l'obligation de les rembourser.

Mais il est une autre loi, votée aussi le 4 août, et qui crée un nouvel instrument destiné à faire appel au crédit sous une forme dissimulée, en vue, dit le texte, de « couvrir les dépenses extraordinaires non renouvelables du budget, et de renforcer le fonds de roulement ordinaire de la Reichsbank » : ce sont des traites (*Wechsel*) établies par la Dette de l'Empire. Elles portent la signature de deux membres de l'Administration de la Dette. Les échéances de ces traites sont à trois mois au maximum. Naturellement elles furent établies pour être escomptées par la Reichsbank ou les grandes banques. La

Reichsbank même les assimile aux effets de commerce et les bloque, sans distinction, dans son portefeuille commercial. C'est ce qui explique, comme nous le verrons, l'inflation de ce portefeuille, jusqu'au moment où, à la suite d'un emprunt, le Trésor retire ses traites, paie la Reichsbank sur le produit de l'emprunt et fait baisser ainsi le montant du portefeuille commercial de cet établissement.

Cet instrument discret et les traites tirées par les fournisseurs de l'État sur le Trésor et acceptées par celui-ci, ont été certainement les moyens de trésorerie les plus employés par le ministre des Finances. Au lieu d'émettre des bons ou des obligations du Trésor, ou encore d'emprunter directement à la Reichsbank sous forme d'avances, M. Helfferich a choisi cette méthode qui permet, en apparence du moins, de ne pas faire appel ouvertement au crédit public pour se procurer les ressources journalières.

Enfin, les Caisses de prêts (*Darlehnskassen*), dont nous avons déjà parlé, ont été créées, toujours par une loi votée dans la journée du 4 août 1914.

Elles devaient, dans l'esprit des financiers allemands, assez inquiets de la mobilisation financière, jouer un rôle important. Depuis longtemps, on en préparait l'organisation pour qu'elles pussent fonctionner dès le lendemain de la déclaration de guerre. Il en fut ainsi. Mais, bien que leur intervention n'ait pas été négligeable, elle n'a pas été aussi large qu'on

le croyait en Allemagne et que, partageant cette opinion, les financiers des autres pays le supposaient. Le but principal de ces Caisses de prêts était d'enlever, à la Reichsbank et même aux autres banques, le poids des avances sur titres et sur marchandises, avances qui constituent des immobilisations. L'intérêt de ces avances ne pouvait qu'être supérieur au taux de l'escompte de la Reichsbank. Les bons de ces Caisses sont de 5, 10, 20, 50 marks. Une loi du 31 août donna à la Dette de l'Empire la faculté d'émettre des bons, de même nature, de 1 et de 2 marks.

Les Caisses de prêts devaient être gérées par la Reichsbank et établies dans les principales villes de l'Empire. Elles furent d'abord autorisées à émettre pour 1 milliard 500 millions de francs de bons et ensuite ce chiffre fut porté à 3 milliards de francs.

Le taux des avances à consentir par les caisses de prêts varie de 40 °/₀ sur les obligations au porteur de certains États neutres, puis de 50 °/₀ sur les marchandises, à 70 °/₀ pour les titres de rentes, obligations communales, provinciales et similaires, actions et obligations de chemins de fer allemands, et jusqu'à 75 °/₀ pour les obligations de l'Empire et des États confédérés.

II

Voici comment, suivant les hypothèses que les chiffres officiels et les renseignements donnés par

les journaux allemands peuvent permettre d'établir, s'est effectuée la genèse des emprunts allemands.

Nous avons déjà indiqué que le ministre des Finances, M. Helfferich, n'a pas eu recours aux instruments normaux de trésorerie ou du moins dans les proportions auxquelles on pouvait s'attendre. Les besoins journaliers — et rapidement croissants — de la guerre ont été couverts par les *traites de l'Empire* et par les *acceptations* des traites tirées par les fournisseurs sur le Trésor. La Reichsbank jouait là le rôle d'escompteur et portait, dans le premier cas, au crédit du compte du Trésor le montant des remises du ministre des Finances et, de même, au crédit des fournisseurs le montant des traites acceptées par l'État. Mais elle n'a pas été seule à effectuer ces opérations, les grandes banques ou sociétés de crédit les ont certainement faites aussi. Et il est à croire qu'à la suite du premier emprunt ces établissements ont consenti, tout comme les Caisses de prêts, des avances sur les titres de ce premier emprunt et ainsi de suite pour les trois autres.

Ici se place une observation extrêmement importante et sur laquelle on ne saurait trop insister : ce sont les facilités de compensation et de virements de compte qui existent en Allemagne. On a beaucoup travaillé à créer ces facilités au moyen d'organismes appropriés : chambre de compensation de la Reichsbank, Kassenverein de Berlin, chèque

postal, chambre de compensation hypothécaire. Il en résulte que l'on économise ainsi beaucoup de monnaie dans les transactions journalières. Néanmoins, le 15 avril 1916, la circulation de la Reichsbank, en y joignant celles des Caisses de prêts et des billets de l'Empire, s'élevait à près de 9 milliards de francs. Or la circulation moyenne de la Reichsbank dans les mois qui précédèrent la guerre ne dépassait guère 2 milliards 600 millions de francs. Elle est, aujourd'hui, en y comprenant bien entendu les bons des Caisses de prêts et les billets de l'Empire, trois fois et demie plus forte. C'est, étant données les facilités de compensation, multipliées en Allemagne, un chiffre proportionnellement plus élevé que celui de la Banque de France. A la même date — le 13 avril 1916 — la circulation de celle-ci s'élevait à 15 milliards 184 millions de francs. Or la moyenne de sa circulation dans les six premiers mois de 1914 montait à 6 milliards de francs. La possibilité d'émission, qui a été récemment fixée à 18 milliards, ne représenterait que trois fois la circulation moyenne d'avant la guerre ; et certes nous sommes restés bien en arrière, en France, en ce qui regarde l'emploi, cependant si utile à tant de points de vue, des compensations et des virements de compte.

Ces compensations et ces virements de compte ont été un mécanisme précieux qui a permis de faire, pourrait-on dire, ces emprunts au moyen d'opérations de banque, par les banques, et dans

une certaine mesure avec l'aide des municipalités. Les dettes de l'Empire vis-à-vis des fournisseurs ont été compensées en partie par des titres des emprunts auxquels ces fournisseurs ont souscrit. Ils ont ainsi immobilisé en des placements de rentes d'État leurs bénéfices. C'est de même par des virements que les déposants des grandes sociétés de crédit et des banques ont pu souscrire. Tout a abouti au compte du Trésor.

Une fois entré dans cette voie, le ministre des Finances n'avait plus qu'à user de ce mécanisme. Après le premier emprunt, dès le premier emprunt même, les banques ont fait, sur les titres ou certificats provisoires de ces emprunts, des avances destinées à de nouvelles souscriptions, mais pour la plus forte partie par le système des virements.

Toute l'organisation des banques allemandes coopère étroitement au crédit de l'État. Elles sont comme militarisées pour concentrer chez elles la mobilisation et les opérations des emprunts. La dette flottante allemande avec les acceptations et les traites de l'Empire sont les deux rouages principaux du mécanisme. Il ne faut pas méconnaître la discipline avec laquelle un pays comme l'Allemagne, où la mobilisation financière était réputée difficile, a pu obtenir des ressources pour suffire à une guerre aussi coûteuse. Mais malgré sa richesse et son organisation — que seule elle pouvait créer chez elle où tout marche militairement — on sent, à mesure que se succèdent les emprunts, l'affai-

blissement graduel de ses moyens qui apparaît surtout dans le dernier appel fait en mars dernier au crédit public pour la quatrième fois.

Certes, chaque emprunt comporte des versements directs, ce que l'on appelle de l'argent frais par habitude, de façon bien imprécise puisque tous les pays belligérants, sauf l'Angleterre, ont établi le cours forcé des billets de banque qui y sont, ainsi, la seule monnaie. La plupart des petites souscriptions ne donnent pas lieu en général — sauf celles effectuées avec le concours des caisses d'épargne — à des virements en banque. On les a obtenues en Allemagne par les moyens que l'on connaît et qu'ont énumérés les journaux. Tous les chefs d'entreprises commerciales et industrielles ont été invités à avancer à leurs employés et ouvriers de tous ordres une partie de leurs appointements ou de leurs salaires pour souscrire aux emprunts, et le plus souvent ces avances ont été versées directement ou portées en compte aux comptes de banque de ces maisons d'industrie et de commerce, ce qui a permis là encore d'opérer des virements. Plus faciles encore ont été les virements qui concernaient, suivant la même méthode d'avances sur appointements, les employés fonctionnaires des administrations publiques des États et des municipalités.

Enfin les soldats de tous grades, même ceux du front, furent toujours sollicités de verser leurs économies dans les coffres de l'État. Pour le der-

nier emprunt, le quatrième, le Dr Helfferich en donnant les résultats — moins élevés, quoi qu'il ait dit, que ceux qu'il espérait — de cet emprunt, ajoutait qu'il attendait les renseignements des souscriptions militaires, laissant entendre qu'elles grossiraient, avec celles des pays neutres, le chiffre de 12 milliards 600 millions de francs qu'il annonçait au Reichstag.

On ne peut guère être renseigné sur le véritable chiffre des souscriptions directes qui sont, en général, de l'ordre des petites souscriptions ; mais il est probable qu'elles ont diminué à mesure que l'État renouvelait ses appels au crédit par emprunts. Cette catégorie de souscriptions est, pour le ministre des Finances, l'élément de mesure de la confiance et de l'opinion des masses. Cet appoint est, au point de vue politique, le plus caractéristique des faits qui permettent d'établir le diagnostic de résistance.

Et cela est d'autant plus vrai que le Dr Helfferich a su très habilement organiser ses émissions. On peut justement faire remarquer que dans un pays où, du haut en bas de l'échelle sociale, règne l'esprit militariste, cette organisation était assez facile à faire. On a eu recours à la publicité, mais surtout à l'action des influences qui devenaient, à l'occasion, des pressions et des injonctions et partaient du sommet de la hiérarchie pour s'étendre jusqu'aux masses.

Telles sont, dans leur ensemble, les réflexions

que suggèrent les faits, les chiffres relatifs à ces emprunts et les renseignements ainsi que les explications qu'ont donnés les journaux allemands à ce sujet.

Il nous reste maintenant à présenter les modes d'emprunts, leurs conditions et les résultats qui ont été annoncés. Nous y joindrons les renseignements de même nature sur les emprunts autrichiens et les emprunts hongrois. Les documents incertains que l'on peut avoir sur la genèse de ceux-ci ne permettent pas de s'étendre sur eux. Il est probable que le « brillant second » a calqué, dans la mesure du possible, sa méthode sur celle de son puissant allié, mais l'Autriche-Hongrie n'avait ni les moyens, ni la richesse, ni l'organisation de l'Allemagne, pas plus au point de vue financier qu'au point de vue militaire.

CHAPITRE V

LES QUATRE EMPRUNTS DE GUERRE ALLEMANDS EFFECTUÉS JUSQU'AU MOIS D'AVRIL 1916

Premier appel au crédit en septembre 1914. — Peu d'importance de ce premier emprunt relativement aux suivants. — La politique financière allemande est orientée d'après l'idée d'une indemnité de guerre. — Les emprunts se succèdent de six mois en six mois. — Action des banques plus accentuée pour les deux derniers emprunts. — Le quatrième emprunt, malgré la méthode suivie, indique nettement un fléchissement.

I

Premier emprunt. — Le premier emprunt a eu lieu du 10 au 19 septembre 1914, après la défaite de la Marne. On sait quel soin a mis le Gouvernement allemand à dissimuler les résultats de cette bataille où fut brisée net l'offensive de nos ennemis. L'attaque brusquée dont on attendait, à Berlin, des effets décisifs et même la prise de Paris, échouait devant une reprise d'offensive héroïque de nos troupes. Non seulement l'État-major allemand essaya d'expliquer à l'armée par une manœuvre de haute stratégie le grave échec qu'elle venait de subir et qui modifiait tout le plan de la campagne, mais encore, et surtout, on cacha soigneusement cette défaite à la population civile. C'est qu'un

emprunt devait se faire quelques jours après et qu'il fallait maintenir la confiance aveugle du peuple allemand.

Cet emprunt fut effectué suivant la même méthode que celle suivie dans les emprunts avant la guerre.

On offrit au public : 1° des bons du Trésor à 5 °/₀ jusqu'à concurrence de 1 milliard 250 millions de francs, émis à 97 1/2 °/₀, remboursables au pair de 1918 à 1920 ; puis, 2° des obligations de l'Empire 5 °/₀ pour un montant illimité, émises aussi à 97 1/2 °/₀, mais remboursables seulement à partir du 1er octobre 1924.

Le taux d'intérêt réel, en tenant compte de l'amortissement, était ainsi de 5,57 °/₀ pour les bons du Trésor et, pour les obligations, de 5,33 à 5,13 °/₀.

Les délais de libération furent fixés de la façon suivante : pour les souscriptions dont le montant ne dépassait pas 1.000 marks, jusqu'au 5 octobre ; pour celles d'un montant plus élevé : 40 °/₀ le 5 octobre, 30 °/₀ le 26 octobre, 30 °/₀ le 25 novembre. Soit, comme limite extrême, un peu plus de deux mois.

En vue de faciliter l'emprunt, on rappela que tout détenteur de valeurs admises en garanties d'avances par les Caisses de prêts pouvait se procurer, près de ces institutions, les disponibilités nécessaires pour prendre part à la souscription.

Nous avons déjà dit que ces caisses étaient autorisées à avancer, sur les titres mêmes de l'emprunt ou sur les certificats de souscription, 75 °/o du montant des souscriptions, afin d'en faciliter la libération. Le taux des avances fut un taux de faveur : on le fixa à 1/4 ou même 1/2 °/o au-dessous du taux normal. Au 31 octobre 1914, les sommes avancées sur les titres du premier emprunt de guerre s'élevaient à 1 milliard de francs.

Voici quels furent les résultats :

Le total des souscriptions s'éleva à 5 milliards 615 millions de francs en chiffres ronds, se décomposant ainsi : bons du Trésor : 1 milliard 250 millions de francs ; obligations : 4 milliards 365 millions de francs.

Voici le tableau des chiffres officiels en ce qui regarde le nombre et la décomposition des souscriptions (obligations et bons) :

MONTANT DES SOUSCRIPTIONS individuelles	NOMBRE des souscripteurs	SOMMES SOUSCRITES en millions de marks
100 à 500 marks. .	472.916	147
600 à 5.000 — . .	610.734	1.167
5.100 à 50.000 — . .	87.335	824
50.100 à 500.000 — . .	5.679	1.197,6
Au-dessus de 500.000 marks.	571	1.156,4
	1.177.235	4.492

Ce premier emprunt, dont le chiffre ne dépassait guère 5 milliards 500 millions de francs, bien que

les obligations fussent émises pour un montant illimité, ne pouvait pas donner lieu à des chants de victoire de la part des journaux allemands, qui, cependant, ne manquèrent pas de faire beaucoup de réclame autour de ce succès, résultat relativement modeste en raison de la richesse de l'Allemagne. Il est à remarquer que les Caisses de prêts ont fourni, en avances, bien près du cinquième de l'emprunt. Il semble bien que, dans les emprunts suivants, pour le second du moins, cette coopération des Caisses de prêts ait été moins importante. Nous essaierons plus loin d'expliquer ce fait.

II

Deuxième emprunt. — Il eut lieu six mois après le premier, en mars 1915. A ce moment, le Gouvernement allemand avait la compréhension que la durée de la guerre serait plus longue qu'il ne le croyait en septembre 1914. L'insuccès complet des violentes attaques sur l'Yser lui avait fait entrevoir déjà les difficultés insurmontables de son entreprise sanglante.

Comme pour le premier, on offrit au public : 1° des bons du Trésor 5 °/₀ émis à 98 1/2 °/₀ et 2° des obligations de l'Empire émises pour un montant illimité au prix aussi de 98 1/2 °/₀. On remarquera que le prix d'émission est d'un pour-cent plus élevé que celui du premier emprunt. Cela

dénote que lors du premier emprunt on tâtait les souscripteurs. Du reste, on comptait en septembre, malgré la défaite de la Marne, finir la guerre après la campagne du printemps 1915 et on escomptait les indemnités de guerre que l'on espérait faire payer aux Alliés. Aussi n'avait-on pas encore à Berlin le sentiment que la victoire échapperait à l'Empire. Lors du second emprunt, le délai de souscription fut plus étendu que pour le premier : il fut de vingt jours — soit du 27 février au 19 mars — alors qu'il n'avait été que de dix jours au mois de septembre 1914. Les délais de libération furent aussi étendus. Pour les souscriptions dont le montant ne dépassait pas 1.000 marks, le délai fut fixé au 14 avril ; pour celles d'un montant plus élevé, les versements furent échelonnés du 14 avril au 20 août, soit sur quatre mois, au lieu de deux mois pour le premier emprunt. Ces délais permettaient aux industriels travaillant pour l'État de fournir successivement par leurs créances sur l'État la base de ces emprunts.

Voici, tels qu'on les annonça, les résultats de cet emprunt : bons du Trésor, 968 millions de francs ; obligations, 10 milliards 360 millions de francs, soit en tout 11 milliards 328 millions de francs.

Le nombre et la décomposition des souscriptions auraient été les suivants (bons et obligations) :

TABLEAU

MONTANT DES SOUSCRIPTIONS individuelles	NOMBRE des souscripteurs	SOMMES SOUSCRITES en millions de marks
100 à 500 marks. .	1.033.583	325
600 à 5.000 — . .	1.441.096	2.691
5.100 à 50.000 — . .	203.515	2.728
50.100 à 500.000 — . .	12.103	1.714
Au-dessus de 500.000 marks.	863	1.602
	2.691.160	9.060

Le produit de cet emprunt est le double de celui du premier : 11 milliards 328 millions de francs contre 5 milliards 615 millions de francs. Le nombre des souscripteurs a plus que doublé aussi. Pendant six mois on a pu, grâce aux fournitures à l'État et la possibilité de quelques mobilisations financières — les avances par les Caisses de prêts sont cependant moins élevées que pour le premier emprunt, soit 652 millions de francs au lieu de 1 milliard — créer des dépôts ou des crédits de comptes courants dans les banques. D'ailleurs, les dépenses de guerre s'accroissent vite dans cette période. La dette flottante qui s'est accumulée est considérable. L'Allemagne voit reculer de plus en plus la fin de la guerre, bien qu'elle fasse ses préparatifs pour agir sur le front oriental et en Serbie. C'est le troisième emprunt qui va pourvoir à une partie des dépenses de cette phase de la guerre.

III

Troisième emprunt. — Il a été effectué six mois après le second, au mois de septembre 1915. Cette fois, des obligations seules ont été émises au taux de 5 °/₀ et au prix de 99 °/₀ et de 98,80 pour les inscriptions au Grand-Livre. Ces obligations ne sont ni remboursables ni convertibles avant le 1[er] octobre 1924. Le taux d'intérêt réel ressortait à 5,05 °/₀. Les délais de souscription furent de dix-neuf jours, du 4 au 22 septembre. Les souscripteurs pouvaient se libérer en versements échelonnés jusqu'au 22 janvier 1916, soit pendant quatre mois.

Le même mécanisme que celui employé pour les précédents emprunts a fonctionné pour celui-ci. On a donné les résultats suivants :

Total des souscriptions : 15 milliards 125 millions de francs, dont le nombre et la décomposition seraient :

MONTANT DES SOUSCRIPTIONS individuelles	NOMBRE des souscripteurs	SOMMES SOUSCRITES en millions de marks
100 à 500 marks. .	898.300	455
600 à 5.000 — . .	1.801.075	2.246
5.100 à 50.000 — . .	833.191	4.240
50.100 à 500.000 — . .	17.786	2.677
Au-dessus de 500.000 marks.	1.394	2.483
	3.551.746	12.101

Par rapport au deuxième emprunt, il est à noter que, pour le troisième, les grosses souscriptions, celles de 50.100 à 500.000 marks et celles au-dessus de 500.000 marks, ont augmenté dans de fortes proportions. Pour le second emprunt le nombre des premières dépassait un peu 12.000, il est tout près de 18.000 dans le troisième emprunt. Quant aux souscriptions au-dessus de 500.000 marks, leur nombre, 863 dans le second emprunt, a monté à près de 1.400, soit de 62 °/o, dans le troisième.

Le montant de ces deux catégories de souscriptions dans le deuxième emprunt s'élève à 4 milliards 245 millions de francs sur un total de 11 milliards 328 millions de francs, soit 37,4 °/o ; dans le troisième emprunt, les deux catégories de grosses souscriptions donnent 6 milliards 450 millions de francs sur un total de 15 milliards 125 millions de francs, soit 42,6 °/o. On peut émettre l'hypothèse que les banques et sociétés de crédit sont intervenues directement, pour le troisième emprunt, plus largement que pour le précédent.

Pour le premier emprunt, cette proportion a été de 52 °/o, par conséquent plus élevée que pour les deux suivants. On peut encore supposer que le Gouvernement allemand, en septembre 1914, a fait appel aux souscriptions des banques pour deux raisons : il croyait, malgré la défaite de la Marne, en finir au printemps suivant et comptait sur une indemnité de guerre ; en outre, les fortes disponi-

bilités produites dans la suite par les industries de guerre n'existaient pas encore.

Le second emprunt a été un appel plus direct au public : les grosses souscriptions représentent 37 °/₀ de son total. Pour le troisième, cette proportion s'élève à près de 43 °/₀. Il est probable — nous n'avons pas de renseignements à cet égard — que pour le quatrième emprunt cette proportion des grosses souscriptions a encore augmenté.

IV

Quatrième emprunt. — Il a été émis, exactement, six mois après l'emprunt de septembre 1915. C'est vers le printemps de 1916 que le Dr Helfferich est revenu, pour cet appel au crédit public, à la méthode suivie dans les deux premiers emprunts. Cette fois, il a émis aussi des bons et des obligations. Le taux nominal des bons est de 4 1/2 °/₀, celui des obligations de 5 °/₀. Les premiers furent émis à 95 °/₀, les secondes à 98,50 °/₀ et à 98,30 pour les inscriptions au Grand-Livre. Le remboursement des bons du Trésor se fera de 1923 à 1932 ; les obligations ne sont pas remboursables avant 1924.

Le résultat annoncé par le Dr Helfferich est de 13 milliards 250 millions de francs. Il est inférieur de près de 1 milliard 900 millions de francs à celui du troisième emprunt qui avait donné 15 mil-

liards 125 millions de francs. Jusque-là il y avait eu progression. La différence est assez sensible — bien que le Dr Helfferich ait déclaré attendre encore le chiffre des souscriptions des troupes en campagne. Elle doit d'autant plus attirer l'attention que la dette flottante de l'Allemagne, à la date de cet emprunt, était beaucoup plus élevée que le montant de ces souscriptions. L'Allemagne dépense, en effet, pour ses frais de guerre — et ce chiffre n'a rien qui doive surprendre — 2 milliards 500 millions de francs par mois depuis la fin de 1915. Cela représentait, avec les arriérés, au moins une quinzaine de milliards de francs. Or, la prétention du Gouvernement allemand est de consolider tous les six mois sa dette flottante. Malgré la méthode qu'il a suivie pour ses emprunts, et que nous avons exposée, il n'a certes pu arriver au but qu'il se proposait avec le dernier, et c'est déjà un indice que le mécanisme qui a pour objet de consolider les disponibilités produites par les industries de guerre ne fonctionne plus avec autant de puissance.

Les emprunts allemands ont eu des souscripteurs étrangers et dans une mesure qu'il est difficile d'indiquer. Quant aux emprunts extérieurs ouvertement faits, il en est un qui fut mis en souscription en mars-avril 1915 par un groupement de banques germano-américaines, soit 10 millions de dollars de bons du Trésor à 5 °/₀ et à neuf mois d'échéance (1er janvier 1916) à 99 5/8 °/₀.

CONCLUSION

CONSÉQUENCES INÉLUCTABLES DE CONCEPTIONS FAUSSES

Le lecteur qui aura bien voulu nous suivre au cours de cet aride exposé, peut voir qu'on ne saurait tirer, des faits et des réflexions qu'ils suggèrent dans leur ensemble, un pronostic précis sur ce que l'on appelle, d'une formule assez vague, la « résistance financière » de l'Allemagne. On ne peut pas prétendre, même après ces quatre emprunts, qui lui ont donné — suivant les chiffres du Dr Helfferich — 45 milliards de francs, qu'elle n'arrivera pas à se procurer, par les mêmes moyens, de nouvelles ressources. La politique financière de nos ennemis est, en apparence, assez rationnelle. Ils proclament qu'ils appliquent le principe qui consiste à consolider, tous les six mois, la dette flottante accumulée pendant ce temps. Or, les résultats du quatrième emprunt, le ton du discours de M. Helfferich, dans lequel il a annoncé au Reichstag ces résultats, montrent clairement que cette fois, très certainement, le mécanisme de la mobilisation forcée, au profit du crédit de l'État, des dépôts et des crédits dans les grandes banques, n'a pas rendu ce que l'on en attendait.

Rien ne prouve qu'il n'en ait pas été de même lors du troisième emprunt. Car le chiffre des

dépenses croît pour l'Allemagne, comme pour les autres belligérants il est vrai, mais dans des proportions qui n'ont fait qu'augmenter depuis la fin de 1915. Il n'est pas douteux que la prétention du Gouvernement allemand de consolider sa dette soit très loin, à l'heure actuelle, d'être une réalité.

C'est un fléchissement certain. Il a, pour l'Allemagne, une signification plus grave que pour tout autre pays. L'organisation politique et économique qu'elle s'est, en effet, laissée imposer par la Prusse dominatrice, malgré la force d'offensive qu'elle lui donnait et qu'on ne peut méconnaître, a un vice congénital : c'est que tout y est ordonné, réglementé par l'État, jusqu'aux groupements industriels et commerciaux qui se sont le plus souvent constitués sous la tutelle du Gouvernement. Cette organisation a permis à l'Allemagne, grâce surtout à la richesse de son sol en matières premières indispensables à l'industrie moderne, de soutenir jusqu'à aujourd'hui la guerre contre les Alliés.

Mais ce mécanisme, si bien agencé, a le défaut de dépendre étroitement d'un moteur unique : il ne marche qu'automatiquement. Le Gouvernement et les écrivains politiques et militaires de l'Allemagne ont oublié que ce mécanisme n'était pas en tous points assimilable aux machines de fer et d'acier qui sortent des usines. Malgré la puissance d'asservissement des volontés qu'est la discipline allemande, les souffrances causées par cette guerre, la destruction de capitaux considérables,

qui touche, malgré les bénéfices des industries de guerre, certaines autres industries comme celles des transports maritimes, de l'électricité et de l'agriculture, la désillusion enfin qui envahit le peuple allemand tout entier, peuvent précipiter le détraquement de ce savant mécanisme. On ne saurait concevoir qu'un tel pays puisse posséder — qu'on nous permette cette expression — une résistance nerveuse en présence de la conscience du danger de la défaite.

On a coutume de dire que les peuples, quelle que soit leur situation financière, trouvent toujours des ressources pour faire la guerre, et on a rappelé l'exemple des assignats. La France, sous la Révolution, a, en effet, tenu tête à toute l'Europe et l'a vaincue, alors qu'elle n'avait comme circulation monétaire que le papier-monnaie le plus déprécié qui ait jamais existé. Mais notre pays n'était pas et n'est pas aujourd'hui soumis à une organisation qui fait de lui une machine automatique, et il a réagi autrefois et réagit bien mieux encore aujourd'hui tout autrement que l'Allemagne. Si l'on n'a pas perdu, dans les milieux industriels et commerciaux de l'autre côté du Rhin, toute saine appréciation des réalités, on doit s'apercevoir quel effondrement se produira demain, quand la discipline s'effritant avec les inquiétudes grandissantes, la confiance aveugle dans la puissance automatique du mécanisme fera place à la conscience du danger.

On comprendra alors, en Allemagne, que c'est

une idée dangereuse pour le peuple qui la poursuit que de vouloir imposer sa domination au monde et que pour essayer d'atteindre à ce but l'association de l'impérialisme militaire et de l'impérialisme économique est une conception fausse aujourd'hui. Et nos ennemis avaient d'autant moins de raisons de suivre cette mauvaise voie, qu'ils possédaient tous les éléments de richesse et de progrès pacifiques.

APPENDICE

QUELQUES DONNÉES SUR LES EMPRUNTS AUTRICHIENS ET HONGROIS

L'Autriche et la Hongrie ont suivi l'exemple de l'Allemagne, et ont émis, chacune de leur côté, des emprunts qui ont suivi de un ou deux mois les emprunts allemands.

Dans les documents que nous reproduisons, tout ce qui a trait à la nature de ces emprunts, au prix d'émission, et, en général, à leurs conditions sont exacts. Il n'en est pas de même des résultats, qui sont des résultats officiels qu'on ne saurait contrôler.

Nous résumons, en un tableau, ces documents afin de simplifier. On remarquera que le taux nominal de ces emprunts est de moitié plus élevé que pour les emprunts allemands et que leur prix d'émission décroît du premier au troisième. Pour la Hongrie le taux nominal atteint 6 °/₀. Les procédés dont a usé l'Allemagne pour mobiliser les richesses de l'Empire n'ont pu être tous employés par l'Autriche et la Hongrie, dont la prospérité économique n'était pas comparable à celle de leur alliée. La Banque d'Autriche-Hongrie a joué un rôle important pour ces appels au crédit. On y a eu recours aussi aux Caisses de prêts et aux Caisses d'épargne.

Emprunts de guerre autrichiens et hongrois.

DATES	NATURE DE L'EMPRUNT et taux nominal	PRIX D'ÉMISSION et remboursement	TAUX RÉEL	CONDITIONS diverses	RÉSULTATS en millions de couronnes
Autriche.					
1er Emprunt, du 16 nov. au 23 déc. 1914.	Bons du Trésor 5 1/2 °/o.	97 1/2 °/o Remboursable à partir de 1920.	6,06 °/o 6,22 °/o pour les banques.	Exempt d'impôts.	2.135 (?)
2e Emprunt, du 8 au 29 mai 1915.	Bons du Trésor 5 1/2 °/o.	95,25 °/o Remboursable à partir du 1er mai 1925.	6,23 °/o	Exempt d'impôts.	2.630 (?)
3e Emprunt, du 7 oct. au 10 nov. 1915.	Bons du Trésor 5 1/2 °/o.	93,10 °/o Remboursable à partir du 1er octobre 1930.	6,25 °/o	Exempt d'impôts.	3.300 (?)
Hongrie.					
1er Emprunt, du 16 nov. au 23 déc. 1914.	Obligations 6 °/o.	97 1/2 °/o Remboursable à partir du 1er avril 1920.	6,18 °/o	Exempt d'impôts.	1.170 (?)
2e Emprunt, du 16 mai au 7 juin 1915. . .	Obligations 6 °/o (1) . . .	97 1/2 °/o paiemts partiels. 98 °/o paiemts comptant.	6,65 °/o	Exempt d'impôts.	1.120 (?)
	Obligations 5 1/2 °/o . .	90,80 °/o paiemts partiels. 91,20 °/o paiemts comptant. Remboursable à partir de 1921.	6,84 °/o		
3e Emprunt, du 18 oct. au 17 nov. 1915.	Obligations 6 °/o.	97,10 °/o Remboursable à partir de 1921.	6,30 °/o	Exempt d'impôts.	(2) 2.000 (?)

(1) Les obligations 6 °/o s'adressaient aux petits épargnants ; les obligations 5 1/2 °/o aux gros capitalistes.
(2) Participation de l'Autriche et de l'Allemagne : 200 millions de couronnes.

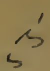


TABLE DES MATIÈRES

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — JUILLET 1916

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1916

8e Série

B. FAYOLLE

INGÉNIEUR

LES FORCES ÉCONOMIQUES DES PUISSANCES BELLIGÉRANTES

AVANT LA GUERRE

LE GROUPE FRANÇAIS ET LE GROUPE ALLEMAND
TABLEAU DES FORCES ÉCONOMIQUES
DES PUISSANCES BELLIGÉRANTES AVANT LA GUERRE

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DES ALLIÉS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA CHAMBRE DE COMMERCE DE NANCY
ET DE L'OFFICE ÉCONOMIQUE DE MEURTHE-ET-MOSELLE

TROISIÈME MILLE

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

108

Prix : 60 centimes.

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1916

8e Série

p

B. FAYOLLE

INGÉNIEUR

LES Forces Économiques DES PUISSANCES BELLIGÉRANTES

AVANT LA GUERRE

Le Groupe français et le Groupe allemand.

Tableau des forces économiques des Puissances belligérantes avant la guerre.

La Conférence économique des Alliés.

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA CHAMBRE DE COMMERCE DE NANCY ET DE L'OFFICE ÉCONOMIQUE DE MEURTHE-ET-MOSELLE

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1916

Il a été tiré de ce volume cinquante-cinq exemplaires numérotés à la presse, dont :

5 sur papier du Japon (Nos 1 à 5) ;
50 sur papier de Hollande (Nos 6 à 55).

3

HOMMAGE A M. CLÉMENTEL

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

PRÉSIDENT

DE LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DES ALLIÉS

6

PAROLE D'UN ADVERSAIRE

Le Travail est la force qui crée la puissance nationale et l'augmente.

HELFFERICH.

PAROLE D'UN ALLIÉ

Ne rejetez pas, quand la guerre sera finie, les leçons de la guerre.

Lord CURZON.

LE GROUPE FRANÇAIS ET LE GROUPE ALLEMAND

Il ressort du tableau ci-après, en arrondissant les chiffres et en retenant seulement les plus importants, que :

Le *Groupe de la France et de ses Alliés,* y compris dépendances hors d'Europe (tableau de gauche), détient :

Plus de	1/2	des terres, des habitants, du blé, de la flotte marchande et du commerce extérieur du globe ;
	1/3	de la houille, du minerai de fer et des chemins de fer.

Le *Groupe de l'Allemagne et de ses Alliés :*

1/4	de la houille ;
1/5	du minerai de fer et du commerce ;
1/10	des habitants, du blé, des chemins de fer et de la marine ;
1/25	des terres du globe.

En éliminant les possessions hors d'Europe (tableau de droite), on trouve, pour le *Groupe Français,* par rapport au monde entier :

	1/2	de la flotte marchande ;
un peu plus du	1/3	du blé et du commerce ;

du 1/3 au 1/4 de la houille, du minerai et des chemins de fer ;
1/5 des habitants ;
1/20 des terres.

Le *Groupe Germanique,* pour
1/100 des terres et 1/13 des habitants,
dispose de :
1/4 de la houille ;
1/5 du minerai de fer et du commerce ;
1/10 du blé, des chemins de fer et de la marine.

Le *Groupe Français* est donc, dans l'ensemble, beaucoup plus puissant que le *Groupe Allemand,* mais moins dense, moins industrialisé. Moins bien outillé, sauf pour la marine marchande, il a, proportionnellement, une production minérale bien moindre et, finalement, gagne moins.

Un individu du *Groupe Allemand* dispose de *deux fois plus* de houille, de minerai de fer et de chemins de fer qu'un individu du *Groupe Français.*

A ne considérer que la houille, pain de l'industrie et base de toute puissance économique, les réserves de l'Allemagne seraient de 423 milliards de tonnes. L'Allemagne pourrait donc, à elle seule, au taux de consommation d'avant la guerre, alimenter le monde entier

PENDANT PLUS DE 300 ANS !

Les réserves de l'Angleterre seraient de 186 milliards de tonnes de houille. Celles de la France n'atteindraient que 17 milliards de tonnes ; son extraction annuelle est d'ailleurs très inférieure à ses besoins.

CONCLUSIONS

Les trois supériorités qui ont permis à l'Allemagne de nous déclarer la guerre et de la soutenir, les trois armes du militarisme prussien sont :

Population nombreuse ;
Discipline et organisation ;
Richesse houillère.

Les trois conditions, pour la France, d'une longue et fructueuse paix sont :

Repopulation ;
Réorganisation ;
Indépendance au point de vue combustible.

Nancy, 1er juin 1916.

LES FORCES ÉCONOMIQUES
DES PUISSANCES BELLIGÉRANTES AVANT LA GUERRE

PUISSANCES MÉTROPOLITAINES ET LEURS DÉPENDANCES :

France, Angleterre, Belgique, Italie, Japon, Monténégro, Portugal, Russie, Serbie, colonies et protectorats.
Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie, colonies et protectorats.

	SUPERFICIE		POPULATION		
	Kilomètres carrés	o/o	Nombre d'habitants	o/o	Par km2
Monde	138.100.000		1.623.000.000		12
France et Alliés	77.350.000	56,0	849.056.000	52,3	11
Allemagne et Alliés	6.159.500	4,5	155.719.000	9,5	25

	BLÉ			HOUILLE		
	Tonnes	o/o	Par habitant (kilogs)	Tonnes	o/o	Par habitant (kilogs)
Monde	116.225.000		71,6	1.340.546.000		826
France et Alliés	68.491.600	59,0	80,6	464.529.400	34,7	547
Allemagne et Alliés	15.483.250	13,3	99,4	333.343.900	24,9	2140

	MINERAI DE FER			CHEMINS DE FER			
	Tonnes	o/o	Par habitant (kilogs)	Kilomètres	o/o	Par km2 (mètres)	Par habitant (mètres)
Monde	172.769.000		106	1.065.000		7,72	0,66
France et Alliés	49.146.000	28,5	58	382.000	35,9	4,93	0,45
Allemagne et Alliés	33.706.000	19,5	217	120.000	11,13	19,50	0,77

	MARINE MARCHANDE			COMMERCE EXTÉRIEUR		
	Tonnes (R. T.)	o/o	Par habitant (tonnes)	Francs	o/o	Par habitant (francs)
Monde	29.060.400		0,018	178.255.000.000		110
France et Alliés	16.556.800	57,0	0,020	94.506.000.000	53,0	111
Allemagne et Alliés	3.648.700	12,6	0,023	34.471.000.000	19,4	221

PUISSANCES MÉTROPOLITAINES SEULES :

Nota pour les 2 tableaux : La population est, en chaque pays, celle du dernier recensement ; la production en blé, houille, minerai de fer celle de 1913. Les o/o sont rapportés au Monde. P. km2 = Par kilomètre carré ; R. T. = Tonne de registre.

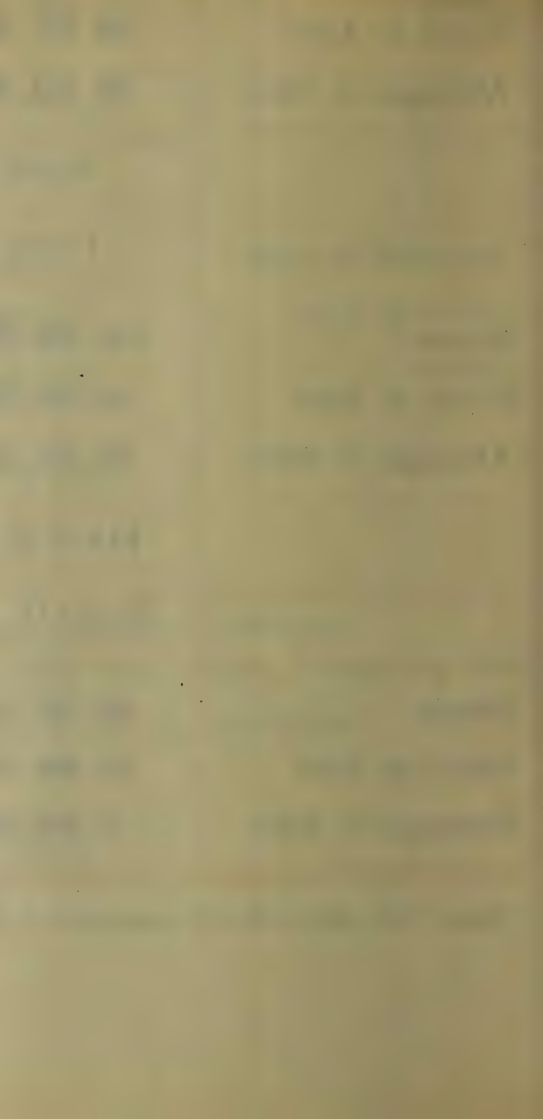
	SUPERFICIE		POPULATION		
	Kilomètres carrés	o/o	Nombre d'habitants	o/o	Par km2
Monde	138.100.000		1.623.000.000		12
France et Alliés	7.285.600	5,3	329.367.000	20,3	45
Allemagne et Alliés	1.484.000	1,1	126.822.000	7,8	86

	BLÉ			HOUILLE		
	Tonnes	o/o	Par habitant (kilogs)	Tonnes	o/o	Par habitant (kilogs)
Monde	116.225.000		71,6	1.340.546.000		826
France et Alliés	46.265.600	39,8	140,7	410.800.200	30,7	1250
Allemagne et Alliés	12.333.250	10,6	97,2	333.343.900	24,9	2140

	MINERAI DE FER			CHEMINS DE FER			
	Tonnes	o/o	Par habitant (kilogs)	Kilomètres	o/o	Par km2 (mètres)	Par habitant (mètres)
Monde	172.769.000		106	1.065.000		7,72	0,66
France et Alliés	46.945.000	27,2	142	180.780	17,0	24,80	0,55
Allemagne et Alliés	33.706.000	19,5	266	111.700	10,5	75,27	0,88

	MARINE MARCHANDE			COMMERCE EXTÉRIEUR		
	Tonnes (R. T.)	o/o	Par habitant (tonnes)	Francs	o/o	Par habitant (francs)
Monde	29.060.400		0,018	178.255.000.000		110
France et Alliés	15.508.900	53,4	0,047	67.850.000.000	38,0	206
Allemagne et Alliés	3.648.700	12,6	0,028	33.800.000.000	19,0	267

Nota : Les chiffres dont le groupement a permis de composer ces tableaux proviennent de diverses publications, tant officielles que d'associations techniques, et notamment des suivantes : *Statistique Générale de la France, Institut International d'Agriculture, Annales du Commerce extérieur, Comité Central des Houillères de France, Comité des Forges de France.*



LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DES ALLIÉS

La Conférence économique des Alliés s'est réunie à Paris, sous la présidence de M. Clémentel, ministre du Commerce et de l'Industrie.

Elle avait pour objet de coordonner, en vue de l'*unité d'action économique,* qui, pendant la guerre, constitue le meilleur adjuvant de l'*unité d'action militaire* et dont la permanence, au lendemain de la paix victorieuse, nous en garantira les bienfaits, toutes les ressources du travail, de l'agriculture, de l'industrie, du négoce, en un mot

Les Forces économiques

de la France et de ses Alliés.

La comparaison de ces Forces, dans les deux groupes de belligérants, telles qu'elles existaient avant la guerre, que nous venons de présenter d'autre part, nous a paru pouvoir être utilement rapprochée des résolutions prises par les délégués à la Conférence économique.

Nous reproduisons ci-après ces résolutions.

CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DES GOUVERNEMENTS ALLIÉS

Tenue à Paris, les 14, 15, 16 et 17 juin 1916, sous la Présidence de M. CLÉMENTEL, Ministre du Commerce et de l'Industrie.

(*Journal officiel* du 21 juin 1916, page 5435.)

RÉSOLUTIONS ADOPTÉES

Les représentants des Gouvernements Alliés se sont réunis à Paris, sous la Présidence de M. Clémentel, Ministre du Commerce et de l'Industrie, les 14, 15, 16 et 17 juin 1916, en vue de remplir le mandat que leur a donné la Conférence de Paris du 28 mars 1916, de mettre en pratique leur solidarité de vues et d'intérêts et de proposer à leurs Gouvernements respectifs les mesures propres à réaliser cette solidarité.

Ils constatent qu'après leur avoir opposé la lutte militaire, malgré tous leurs efforts pour écarter le conflit, les Empires du Centre de l'Europe préparent aujourd'hui, de concert avec leurs Alliés, sur le terrain économique, une lutte qui, non seulement survivra au rétablissement de la paix, mais prendra, à ce moment-là, toute son ampleur et toute son intensité.

Ils ne peuvent, en conséquence, se dissimuler que les ententes qui se préparent à cet effet, entre leurs ennemis, ont pour but évident d'établir la domination de ceux-ci

sur la production et les marchés du monde entier et d'imposer aux autres pays une hégémonie inacceptable.

En face d'un péril aussi grave, les représentants des Gouvernements Alliés considèrent qu'il est du devoir de ces derniers, dans un souci de défense nécessaire et légitime, de prendre et de réaliser, dès maintenant, toutes les mesures propres, d'une part, à assurer, pour eux comme pour l'ensemble des marchés des Pays neutres, la pleine indépendance économique et le respect des saines pratiques commerciales et, d'autre part, à faciliter l'organisation du régime permanent de leur alliance économique.

A cet effet, les Représentants des Gouvernements Alliés ont décidé de soumettre à l'approbation desdits Gouvernements les résolutions suivantes :

A

Mesures pour le temps de guerre.

I

Les lois et règlements interdisant le commerce avec l'ennemi seront mis en concordance.

A cet effet :

A) Les Alliés interdiront à leurs nationaux et à toute personne résidant sur leurs territoires tout commerce avec :

1° Les habitants des pays ennemis, quelle que soit leur nationalité ;

2° Les sujets ennemis, en quelque lieu que ces sujets résident ;

3° Les personnes, maisons de commerce et sociétés dont les affaires sont contrôlées en tout ou en partie par des sujets ennemis, ou soumises à l'influence de l'ennemi, et qui seront inscrites sur une liste spéciale.

B) Ils prohiberont l'entrée sur leur territoire de

toutes marchandises originaires ou provenant des pays ennemis.

C) Ils rechercheront l'établissement d'un régime permettant la résiliation pure et simple des contrats souscrits avec des sujets ennemis et nuisibles à l'intérêt national.

II

Les maisons de commerce possédées ou exploitées par des sujets ennemis sur les territoires des Pays Alliés seront toutes mises sous séquestre ou contrôle ; des mesures seront prises à l'effet de liquider certaines de ces maisons, ainsi que les marchandises qui en dépendent, les sommes provenant de ces réalisations restant placées sous séquestre ou contrôle.

III

En dehors des prohibitions d'exportation rendues nécessaires par la situation intérieure de chacun des Alliés, ceux-ci compléteront, tant dans les Métropoles que dans les Dominions, Pays de Protectorat et Colonies, les mesures déjà prises contre le ravitaillement de l'ennemi :

1° En unifiant les listes de contrebande de guerre et de prohibition de sortie, et notamment en prohibant à l'exportation toutes les marchandises déclarées contrebande de guerre absolue ou conditionnelle;

2° En subordonnant l'octroi des autorisations d'exportation dans les pays neutres, d'où l'exportation vers les territoires ennemis pourrait être effectuée, soit à l'existence, dans ces pays, d'organismes de contrôle général agréés par les Alliés, soit, à défaut de ces organismes, à des garanties spéciales, telles que la limitation des quantités exportées, le contrôle des agents consulaires alliés, etc...

B

Mesures transitoires pour la période de reconstitution commerciale, industrielle, agricole et maritime des Pays Alliés.

I

Proclamant leur solidarité pour la restauration des pays victimes de destructions, de spoliations et de réquisitions abusives, les Alliés décident de rechercher en commun les moyens de faire restituer à ces pays, à titre privilégié, ou de les aider à reconstituer leurs matières premières, leur outillage industriel et agricole, leur cheptel et leur flotte marchande.

II

Constatant que la guerre a mis fin à tous les traités de commerce qui les liaient aux puissances ennemies et considérant qu'il est d'un intérêt essentiel que, pendant la période de reconstitution économique qui suivra la cessation des hostilités, la liberté d'aucun des Alliés ne soit gênée par la prétention que pourraient émettre les puissances ennemies de réclamer le traitement de la nation la plus favorisée, les Alliés conviennent que le bénéfice de ce traitement ne pourra être accordé à ces puissances pendant un nombre d'années qui sera déterminé par voie d'entente entre eux.

Les Alliés s'engagent à s'assurer mutuellement, pendant ce nombre d'années, et dans toute la mesure possible, des débouchés compensateurs, pour le cas où des conséquences désavantageuses pour leur commerce résulteraient de l'application de l'engagement prévu au paragraphe précédent.

III

Les Alliés se déclarent d'accord pour conserver pour les Pays Alliés, avant tous autres, leurs ressources natu-

relles pendant toute la période de restauration commerciale, industrielle, agricole et maritime, et à cet effet ils s'engagent à établir des arrangements spéciaux qui faciliteraient l'échange de ces ressources.

IV

Afin de défendre leur commerce, leur industrie, leur agriculture et leur navigation contre une agression économique résultant du « dumping » ou de tout autre procédé de concurrence déloyale, les Alliés décident de s'entendre pour fixer une période de temps pendant laquelle le commerce des puissances ennemies sera soumis à des règles particulières, et les marchandises originaires de ces puissances seront assujetties ou à des prohibitions ou à un régime spécial qui soit efficace.

Les Alliés se mettront d'accord par voie diplomatique sur les règlements spéciaux à imposer pendant la période ci-dessus indiquée aux navires des puissances ennemies.

V

Les Alliés rechercheront les mesures, communes ou particulières, à prendre pour empêcher l'exercice sur leurs territoires par les sujets ennemis de certaines industries ou professions intéressant la défense nationale ou l'indépendance économique.

C

Mesures permanentes d'entr'aide et de collaboration entre les Alliés.

I

Les Alliés décident de prendre, sans délai, les mesures nécessaires pour s'affranchir de toute dépendance des

pays ennemis relativement aux matières premières et objets fabriqués essentiels pour le développement normal de leur activité économique.

Ces mesures devront tendre à assurer l'indépendance des Alliés, non seulement en ce qui concerne les sources d'approvisionnement, mais aussi en ce qui touche à l'organisation financière, commerciale et maritime.

Pour l'exécution de cette résolution, les Alliés adopteront les moyens leur paraissant le mieux appropriés selon la nature des marchandises et suivant les principes qui régissent leur politique économique.

Ils pourront notamment recourir soit à des entreprises subventionnées, dirigées ou contrôlées par les Gouvernements eux-mêmes, soit à des avances pour encourager les recherches scientifiques et techniques, le développement des industries et des ressources nationales, soit à des droits de douane ou à des prohibitions à titre temporaire ou permanent, soit enfin à une combinaison de ces divers moyens.

Quels que soient les moyens adoptés, le but poursuivi par les Alliés est d'accroître assez largement la production sur l'ensemble de leurs territoires, pour qu'ils soient à même de maintenir et de développer leur situation et leur indépendance économiques au regard des puissances ennemies.

II

Afin de leur permettre d'écouler réciproquement leurs produits, les Alliés s'engagent à prendre les mesures destinées à faciliter leurs échanges tant par l'établissement de services directs, rapides et à tarifs réduits de transports terrestres et maritimes, que par le développement et l'amélioration des communications postales, télégraphiques ou autres.

III

Les Alliés s'engagent à réunir des délégués techniques pour préparer les mesures propres à unifier le plus possible leurs législations concernant les brevets d'invention, les indications d'origine, les marques de fabrique ou de commerce.

Les Alliés adopteront à l'égard des inventions, des marques de fabrique et de commerce, des œuvres littéraires et artistiques, créées durant la guerre en pays ennemis, un régime autant que possible identique et applicable dès la cessation des hostilités.

Ce régime sera élaboré par les délégués techniques des Alliés.

D

Les Représentants des Gouvernements alliés,

Constatant que, pour leur commune défense contre l'ennemi, les puissances alliées sont d'accord pour adopter une même politique économique, dans les conditions définies par les résolutions qu'ils ont arrêtées,

Et reconnaissant que l'efficacité de cette politique dépend d'une façon absolue de la mise en œuvre immédiate de ces résolutions,

S'engagent à recommander à leurs Gouvernements respectifs de prendre sans retard toutes les mesures propres à faire produire immédiatement à cette politique son plein et entier effet, et de se communiquer entre eux les décisions intervenues pour atteindre ce but.

Paris, 17 juin 1916.

Ont signé ces résolutions :

Pour la France.

MM. E. Clémentel, Ministre du Commerce et de l'Industrie.

G. Doumergue, Ministre des Colonies.

M. Sembat, Ministre des Travaux publics.

A. Métin, Ministre du Travail et de la Prévoyance sociale.

J. Thierry, Sous-Secrétaire d'État de la Guerre (Service de l'Intendance).

L. Nail, Sous-Secrétaire d'État de la Marine (Marine marchande).

J. Cambon, Ambassadeur de France, Secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères.

A. Massé, Secrétaire général du Ministère de l'Agriculture.

J. Branet, Directeur général des Douanes.

P. de Margerie, Ministre plénipotentiaire, Directeur des Affaires politiques et commerciales au Ministère des Affaires étrangères.

Pour la Belgique.

MM. de Broqueville, Président du Conseil, Ministre de la Guerre.

le baron Beyens, Ministre des Affaires étrangères.

Van de Vyvere, Ministre des Finances.

le comte Goblet d'Alviella, Membre du Conseil des Ministres.

Pour la Grande-Bretagne.

MM. le marquis de Crewe, Lord Président du Conseil privé.

A. Bonar Law, Ministre des Colonies.

W.-M. Hughes, Premier Ministre d'Australie.

Sir George Foster, Ministre du Commerce du Canada.

Pour l'Italie.

S. Exc. M. Tittoni, Ambassadeur d'Italie à Paris.

M. Daneo, Ministre des Finances.

Pour le Japon.

M. le baron Sakatani, Ancien Ministre des Finances.

Pour le Portugal.

MM. le Docteur Alfonso Costa, Ministre des Finances.

le Docteur Augusto Soares, Ministre des Affaires étrangères.

Pour la Russie.

MM. Pokrowsky, Contrôleur de l'Empire, Conseiller privé.

Prilejaieff, Adjoint au Ministre du Commerce et de l'Industrie, Conseiller privé.

Pour la Serbie.

M. Marinkovitch, Ministre du Commerce.

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — AOÛT 1916

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1916

8e SÉRIE 91

L'Esprit Français

LES CARICATURISTES 6

PRÉFACE D'ARSÈNE ALEXANDRE



Sur les sommets. — *Suivons le guide !...*

PARIS-NANCY, BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

112 *Prix : 2 francs.*

L'Esprit Français

LES CARICATURISTES

I

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante-cinq exemplaires numérotés à la presse.

Les deux premières feuilles ont été tirées : pour 5 exemplaires, sur papier du Japon (Nos 1 à 5); pour 50 exemplaires, sur papier de Hollande (Nos 6 à 55).

L'Esprit Français

LES CARICATURISTES

PRÉFACE D'ARSÈNE ALEXANDRE



Abel Faivre

Sur les sommets. — *Suivons le guide !...*



PARIS-NANCY, BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

1916

PREFACE

L'homme est un animal rieur. Dans ses pires infortunes s'insinue ou éclate cette étrange faculté. Pascal, dans la célèbre définition où il met en opposition notre faiblesse et les puissances écrasantes de l'univers, aurait aussi bien pu dire que l'être humain est un roseau riant.

Cela est affreux, et pourtant cela peut avoir sa beauté. Rire est parfois une façon de se redresser contre la fatalité, de souffleter la tyrannie et d'opposer à la force aveugle un défi clairvoyant.

Aussi en a-t-on trop peu dit quand on a répété, après Rabelais (plus grave encore et plus secrètement amer qu'il n'est bouffon), que « rire est le propre de l'homme ».

Il faut le définir, ce don de rire qui décèle toutes les nuances du sentiment et de la passion, s'adaptant à notre visage comme un masque souple et changeant.

Il est, parmi ses expressions innombrables, des rires qui bravent, des rires qui vengent, des rires qui libèrent. Il est des rires, certes, de joie sereine, mais il en est encore davantage dont le clavier va de la véhémente constatation des misères humaines jusqu'aux profondeurs d'une tristesse infinie.

En face du rire féroce et stupide du bourreau, il

y a le rire hautain de la victime qui voit l'avenir illuminé par son martyre. La laideur physique qui correspond à une laideur morale porte avec elle ce châtiment, immédiat et irrésistible, de provoquer le rire au moment même où elle inspirait l'effroi. Le monstre s'avance, les yeux enflammés, la gueule ouverte ; l'homme, minuscule et grand, le regarde et lui jette au nez : « Décidément, tu es trop vilain ! » Si ce faible pygmée a pour toute arme un crayon, il en fait un croquis caricatural qui voue le monstre au dégoût et à l'exécration des siècles à venir. Les merveilleux Belges, sous le feu et sous l'oppression, trouvèrent des railleries sublimes, et la *zwanze* a conquis sa place dans l'histoire. Le personnage qui a toujours le plus excité la verve de la pauvre humanité, c'est le démon.

La douleur, disons-nous, peut contenir une proportion de rire. Goya et Daumier, pour ne pas remonter aux caricaturistes antiques qui ont pu être les équivalents d'Aristophane et de Juvénal, mêlent ou alternent le sombre avec l'enjoué, la colère avec le mépris, la plus alerte ironie avec l'indignation la plus haute.

Ce rire, ce sont les grands événements qui l'engendrent, les grands crimes qui lui font sortir et siffler ses lanières, les grands sentiments qui l'embellissent. Le caricaturiste est une façon, sinon de juge, du moins de crieur public du verdict prononcé par la conscience humaine. Aussi se promène-t-il dans la foule, poussant devant lui le condamné au dos de qui il a attaché une pancarte dérisoire. Son rôle n'est ni inutile ni secondaire, car il ne suffit pas que certains coupables soient honnis et classés parmi la race de Caïn par le jugement sévère de l'histoire. Il faut encore, et il est bon, qu'ils soient bafoués à leur tour, eux qui bafouaient l'humanité ; qu'ils

soient montrés laids comme ils sont, eux qui avaient entrepris de détruire ce que nous nous efforçons de créer de beauté sur la dure terre; que l'on rie, enfin, de leur châtiment, puisque leur joie était de rire de la douleur.



On s'expliquera donc sans peine, puisque des pires cataclysmes, ainsi que l'a dit Victor Hugo, s'élève dans la nuit un long et lugubre éclat de rire, que l'année de guerre qui vient de s'écouler et celle qui a recommencé aient donné l'essor à un grand nombre de ces feuillets de dérision. Peut-être, lorsque la paix aura de nouveau, par la loi du flux et du reflux, succédé à la guerre, et que l'homme contemplera avec stupeur l'œuvre néfaste et ses résultats, sortira-t-il des méditations des artistes, stimulées et nourries par les récits des historiens et les sereines autant qu'implacables conclusions des penseurs, l'œuvre d'art définitive, synthétique, tableau ou sculpture, qui résumera et dominera tout ce qui se produisit au moment même où chaque talent, en pleine tourmente guerrière, poussait son cri et lançait son trait. Mais ces multiples productions improvisées d'esprits généreux, de crayons allègres et tranchants, devront être conservées à côté des œuvres créées à loisir, et qui, même, sans elles, se comprendraient moins. Aussi bien sont-elles, ces ardentes improvisations, des choses expressives et complètes en elles-mêmes. Une heureuse silhouette, jetée sur le papier ou sur la pierre par un satirique de valeur, est comme le germe qui contient tous les éléments du travail accompli. L'artiste de loisir n'a d'autre tâche que de retrouver cette vision fulgurante. Les

plus grandes œuvres de la pensée humaine sont pour la plupart, pour ne pas dire toutes, sorties d'un mot juste recueilli au passage ou d'un geste vrai entrevu.

De toute façon, l'ensemble de ces choses rapides que sont les bonnes satires et les caricatures heureusement jaillies mérite d'être recueilli. Elles font partie intégrante de l'histoire, puisqu'elles ont traduit les sentiments populaires ou influé sur eux. Il était donc naturel de faire figurer, pour donner une idée de la totalité, les plus réussies en un volume, et d'en dégager, en quelques notes précédant leur reproduction, l'intérêt et la signification. Il y a, en outre, profit à le faire, pour indiquer aux artistes eux-mêmes, ces instinctifs, ce qu'ils ont bien fait d'entreprendre, ce qu'ils doivent poursuivre et ce qu'ils doivent éviter.



Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'intensité et la qualité de cette production. Rien de semblable à ce qu'on vit en 1870-1871 et à ce que nous avons conservé de cette année que 1914-1915 dépossède de son surnom d'*Année terrible*. Paris fut bientôt séparé du monde civilisé et de la France par la ceinture de fer du siège, puis par les drames de la guerre civile. Les artistes, presque tous, se turent à la fois. Ceux qui, en petit nombre, continuèrent à dessiner, n'avaient pas autant d'autorité auprès du public que nos satiriques d'à présent. Il faut se rappeler que le plus grand d'entre eux, et reconnu depuis un des plus grands de l'art français, Daumier, était considéré comme un amuseur, comme un simple « caricaturiste », en un mot, comme un artiste très secon-

daire. Il avait cependant prévu la guerre et trouvé des formes prophétiques d'une grande énergie. Il eut des accents poignants pour constater les crimes et les ruines. Le *Cauchemar de M. de Bismarck* et les *Châtiments* demeurent des exemples durables de ce que lui dicta son génie.

Puis, à une grande distance, mais encore dans un rang honorable, on trouvait dans les journaux des dessins heureux de Gill, de Pilotell, de Ranvier, d'Ancourt, etc. Gustave Doré composa quelques pages d'une belle couleur et d'un entraînant mouvement. Même des artistes simplement agréables, comme Bayard et divers autres, purent se rencontrer avec le goût peu difficile de la foule dans un sentiment assez juste des choses, à défaut de vraies beautés d'art ou d'expression.

Mais la liste s'arrête vite, et le peu que l'on puisse avec indulgence juger digne d'être conservé traîne à sa suite une longue file de placards qui ne sont ni dessinés ni pensés, et dont la médiocrité étonne.

De plus, il y a ce caractère que, sans y insister, nous ne pouvons pas absolument passer sous silence : la politique y tient presque autant de place que le sentiment patriotique. Beaucoup des meilleurs dessins satiriques de 1870 furent exécutés presque autant contre le Gouvernement impérial que contre l'Allemagne. En 1914, la patrie seule a inspiré les plus passionnés de nos dessinateurs. Le sentiment général est plus pur, plus lumineux, plus vibrant.

En 1870 enfin, il y avait une certaine démarcation entre les peintres proprement dits, les peintres du Salon, et les dessinateurs de journaux, on n'ose dire les dessinateurs d'estampes, tant ceux-ci étaient rares, peu appréciés et à l'écart de la vie vivante et agissante. C'est ce qui explique que les images répandues, après la guerre, furent surtout des repro-

ductions des tableaux à sensation d'un Detaille, d'un Alphonse de Neuville ou tel autre, et que les peintres proprement dits ne recoururent pas, comme nous l'avons vu de notre temps, à la lithographie, à l'eau-forte, ou même au fac-similé de dessin ou au tirage à part de croquis de journal, pour épancher leurs sentiments les plus sincères et les plus ardents.

***

De ces peintres journalistes, nous avons vu le nombre s'accroître en ces dernières années, mais non la qualité s'affaiblir, au contraire. Il semblait que leur phalange fût formée par un décret spécial, en vue de commenter par l'image les grands événements que l'on sentait se préparer. Ils avaient déjà voix au chapitre pendant la paix. Ils furent aisément mobilisés et ne tardèrent pas à combattre une fois la guerre déclarée.

Ces artistes avaient un langage spécial, un langage nouveau, très caractéristique de l'art de notre époque. Langage différent de celui du *tableau* lentement composé, patiemment exécuté, mais qui, à peine une fois sur mille, devient un point de ralliement de tous les citoyens, comme le drapeau est le signe de ralliement de l'armée. Ce langage de l'estampe d'art ou du journal satirique est complet et expressif en lui-même. Il fait servir l'éloquence immédiate du dessin à la manifestation durable de l'idée. D'ailleurs le tableau, si beau qu'il soit à ce double point de vue, demeure toujours un objet unique, dont les reproductions, fussent-elles tirées à des milliers d'exemplaires, sont forcément incomplètes, puisqu'elles ne sont identiques ni aux dimensions ni à la couleur ni à la matière. Il n'en est donc

répandu que l'idée, ce qui est sans doute capital, et la composition générale, ce qui est important théoriquement. Mais cette reproduction ne peut guère servir qu'à remettre l'œuvre en mémoire à ceux qui l'ont vue, et à permettre aux autres d'en parler non par ouï-dire, mais, si on peut s'exprimer ainsi, par vu-redire.

Au contraire, dans les dessins-estampes modernes, c'est le travail même de l'artiste que nous voyons, tel qu'il est sorti directement de sa main. C'est en même temps une œuvre unique et reproduite en certain nombre. L'effet du crayon, de la plume, du canif, dans une lithographie de Forain, de Veber ou de Steinlen, un dessin de Willette ou de Faivre, un bois d'Hermann-Paul, pour prendre des exemples concrets, est tel, dans les tirages des estampes ou les fac-similés des journaux, que dans l'ouvrage initial de ces artisans. S'il s'en perd quelque peu, ce n'est qu'une infime partie et infiniment moindre que dans la photographie ou photogravure d'un tableau. Il faut aller vers le tableau si on veut vraiment le connaître. Le dessin vient lui-même se faire connaître complètement à vous. C'est en cela que l'art des dessinateurs que nous venons de nommer et de leurs émules eut en Goya, dans ses *Caprices* et ses *Misères de la Guerre*, et en Daumier, dans ses grandes lithographies de 1832 (*Le Ventre législatif*, *Enfoncé*, *La Fayette* et *La Liberté de la Presse*), de véritables et très importants précurseurs.

Encore une différence remarquable à noter. Il y a des idées très saisissantes, fécondes, fortes, ou d'autres très fines, délicatement justes, ou opportunément amusantes, pour lesquelles le tableau est une matérialisation trop lourde, trop imposante, trop solennelle. Ces idées se refroidiraient ou s'évaporeraient cent fois avant que le tableau soit terminé.

Ou bien encore elles deviendraient trop minces dans certains cas, trop appuyées dans d'autres. C'est ce qui fait que l'anecdote et la satire, en peinture, sont presque toujours insupportables. Ces choses vives languissent dans leur trop riche vêtement. Cela ne bouge plus. Une épigramme ne peut avoir deux cents vers comme une satire ; une satire ne peut en avoir six mille comme un poème épique. La brièveté et la légèreté de ces ouvrages sont une condition de leur perfection.

De même, dans la marche en avant et la bataille des idées, dans l'offensive de l'esprit, telle pensée juste, nécessaire, peut trouver sa forme parfaite et toute son efficacité dans un article de journal, qui ne sera pas propre à être délayée dans un volume entier. Il y a dans l'art et dans la littérature — cette comparaison est, hélas ! trop de circonstance et trop adéquate ! — l'artillerie lourde et le combat à la grenade, voire à la baïonnette. Les dessins de guerre sont les jets de grenade et les coups de baïonnette de l'art. Au rebours de ce qui se passe sur notre front, l'artillerie lourde, c'est-à-dire le livre et le tableau ou le groupe sculptural, achèvera l'action définitive au lieu de la préparer.



Dans ce combat, toute une phalange d'artistes français se sera distinguée exceptionnellement et aura mérité devant l'avenir, par la sincérité de son inspiration, par ses traits bien lancés, par sa colère, sa sensibilité ou sa vivacité à saisir le comique ou l'odieux de l'ennemi, et à traduire tout cela par des images vraiment mouvementées et colorées, de nombreuses citations à l'ordre du jour.

Ils auront à la fois compris et soutenu le peuple français dans sa tragique belle humeur et auront gardé au rire, tel que nous le définissions tout à l'heure, sa qualité d'arme vengeresse. Ils auront fait face à la barbarie et lutté contre le découragement. Les meilleurs d'entre eux auront également empêché le développement de la platitude et de la grossièreté, ces deux fléaux de l'image populaire, comme l'égoïsme, le laisser-aller et la malpropreté sont les dangers de la vie des villes en temps de guerre.

Ils ont bien monté la garde, et, sans leur vigilance et leur talent, on aurait pu craindre que la basse imagerie, comme il y a quarante-cinq ans, ne pullulât.

Cela avait commencé ainsi, il faut le reconnaître. Pendant les premiers jours du branle-bas, les devantures closes des boutiques parisiennes furent tapissées de dessins stupides et orduriers, au trait informe et à la couleur criarde, qui auraient fait croire que toute cette marchandise était sortie du ruisseau à l'instigation de l'Allemagne ou fabriquée par elle, — car elle a, outre ses penseurs et ses artistes véritables qu'elle a réussi à amoindrir aux yeux du monde, toute une plèbe louche et vile de pourvoyeurs d'obscénité. La scatologie et l'assimilation de l'Allemand au porc, cet animal incompris, si doux et plus soucieux que tout autre de propreté au dire des naturalistes, ce qui rend la comparaison tout au moins défectueuse, faisaient à peu près tous les frais de ces placards et de ces cartes postales. Ils n'eurent, il est vrai, aucun succès, mais ils offusquèrent nos regards.

⁂

Jean-Louis Forain n'avait encore pu donner qu'un dessin, celui qui parut dans le *Figaro* du 11 août. *Leur premier succès* représentait, en traits rudement sabrés, les jeunes gens de Morfontaine, près Longwy, fusillés pour avoir signalé l'approche de l'ennemi.

Mais déjà, éclipsant tous les bas et douteux barbouillages, surgissaient de dramatiques et enfiévrées lithographies de Jean Veber. Elles étaient vraiment animées d'un souffle héroïque et elles criaient, avec une furie désespérée, la révolte de la conscience humaine. *La Brute est lâchée !* et l'on voyait le monstre casqué et botté, ses Krupp sous le bras crachant leur mitraille sur le monde, s'avancer à immenses enjambées de ses bottes de sept lieues et plus. C'était sans doute une vision d'atrocité, mais il s'y mêlait le comique en vertu duquel les enfants, certes, redoutent de voir Croquemitaine, mais désirent tout de même un peu le voir, pour rire de lui. Puis venaient les procès-verbaux des cruautés allemandes : fusillades de jeunes gens, d'enfants, de jeunes filles ; préludes de viols ; discours à ses troupes d'un Kaiser hypocritement navré ; résurrection d'un Napoléon criant, contre toutes les vraisemblances antérieures : *Vive l'Angleterre !* Puis, encore, des appels aux armes ; le *Débucher,* à l'orée de la forêt, d'un impérial sanglier ; une Jeanne d'Arc ; un exempté lisant, avec beaucoup de bile, les mauvaises nouvelles dans son lit.

Jean Veber, qui, pour ne pas laisser son fils combattre seul, avait pris du service comme simple soldat, quoique ayant largement dépassé l'âge, rapporta aussi, lors d'une convalescence, une image extrêmement émouvante des soldats qui reviennent couverts de sang des tranchées de première ligne. Il reprit ensuite le fusil et, depuis, s'adonna exclusivement à sa tâche d'instructeur des recrues, renon-

çant à dessiner « jusqu'à nouvel ordre » — ordre de la patrie sans doute. Ainsi ajouta-t-il, en le vivant, un épisode à *Servitude et Grandeur militaires*. Honneur à celui qui, aux heures d'angoisse, jeta le premier le cri de guerre des artistes !

Forain n'avait pas tardé à s'approcher de la guerre où son fils avait senti la mort le frôler. Il avait, à Reims, puis dans diverses autres parties du front, vu les départs superbes et les retours assombris de deuils surhumains. Son esprit à la fois mordant et généralisateur avait rapproché ce qui se passait sur la ligne de feu et ce qui se répercutait chez les gens de qui l'anxiété s'accroissait en raison directe de leur sécurité et la résistance morale diminuait en raison inverse du bien-être. Soudain éclata, vibra comme une fusée lumineuse, ce merveilleux dialogue entre deux combattants, dans la tranchée :

— *Pourvu qu'ils tiennent !*

— *Qui ça ?*

— *Les civils !*

En vérité, ce trait si vrai, si philosophique, d'une satire si pénétrante, dominera toute cette guerre en la résumant. Forain produisit à partir de ce moment une très belle série, pleine de diversité, où toutes les idées qui préoccupent et secouent nos esprits étaient abordées, et figurées de la façon la plus concise et la plus heureuse. Un petit nombre de silhouettes très sobres, quelques lignes d'horizon ou de décor situant le drame, lui suffisaient pour résumer, avec le complément d'une « légende » énergique, la brutalité et la fourberie de l'envahisseur, l'héroïsme des défenseurs, les misères des victimes. Sans entrer dans le détail de tant de dessins déjà historiques, j'en veux citer encore un qui aura été, au milieu de tant de gens et de choses qui meurent, une affirmation charmante et navrante de

la sensibilité humaine, cette fleur que rien, quoi qu'on en pense et quoi qu'il paraisse, ne peut flétrir. C'était inspiré par le départ d'un *permissionnaire*. Au loin l'on voyait, disparaissant déjà, la fumée du train qui le remportait vers le front, et, demeurée toute seule dans la campagne impitoyablement monotone, une jeune femme debout, portant dans ses bras son petit garçon serré contre elle, disait ces simples mots :

— *Tu vois bien, mon enfant, que je ne pleure pas !*

Les mots ne peuvent rendre ce que le dessin exprimait si douloureusement avec presque rien : cette figure qu'un soupir déchirant allonge et soulève de terre, ce regard désolé entrevu dans ce profil fuyant. Vraiment, cela s'élève à une grande hauteur.

La guerre n'eût-elle inspiré que ces deux dessins, ainsi que *La Brute est lâchée* de Veber, *Le Retour du Boche dans ses foyers* de Willette, certains *Fugitifs* et certains *Otages* de Steinlen, et quelques dessins de Faivre, d'Hermann-Paul, et de divers autres, on pourrait dire que, pas plus que l'armée française, l'art français n'a perdu son temps.

⁂

Or, il en a produit bien d'autres qui demeureront tout vivants de colère, de pitié, et de cette belle humeur qui ne messied ni à la pitié ni à la colère.

Dès les premiers mois de la guerre, Willette, Steinlen, Hermann-Paul, Sem, Iribe, Léandre, Poulbot, Truchet, Métivet, Neumont, Louis Morin, etc., soit méditaient, soit esquissaient les pages qui devaient fleurir aussitôt après que la *Brute* eut été ramenée par ses grandes bottes de quelques enjambées en arrière de Paris.

Willette notait sur un petit cahier, comme celui des écoliers, les compassions profondes qu'excitaient en lui les récits de femmes suppliciées, d'enfants aux mains coupées, et que sa vive imagination lui représentait dans un martyre qui ne pouvait les priver complètement de leur grâce. Dans un petit journal qui ne parut que pour quelques numéros, au mois d'octobre 1914, *Le Barbare*, il avait donné un défilé caricatural des ennemis, véritable petite merveille d'humour, pichenette de gamin de Paris, alertement décochée à la lourde férocité et à la « Kultur », sa complice. Le *Rire*, qui avait reparu en s'adjoignant l'épithète de *rouge*, avait de lui un grand dessin à la plume, *Les Semailles*, d'une très belle allure, très symbolique, lui aussi, des événements, et montrant le paysan, coiffé encore du képi, poussant la charrue, tandis que la République, armée à l'antique, le protégeait de son glaive contre l'aigle noir. Peu après, il publiait encore de très importantes lithographies : *La Bêtise au front de taureau est vaincue par la France*, et *Le Retour du Boche dans ses foyers*, avec cette noble légende : *La paix sera signée, mais pas avec sa conscience.*

Une autre, légendée *Tarteif! Ce n'est pas mon bon vieux Dieu !* devait éveiller des scrupules de censure, par sa transcription des atrocités pourtant relatées dans les rapports officiels de MM. Payelle et Mollard. Au reste, ce qui dominait dans cette forte image, c'était surtout la mystique apparition d'un Christ vengeur. Mais, ces horreurs même, n'est-ce pas le devoir du satirique de les montrer comme l'avait fait Goya, et doit-on ménager les délicatesses d'une sensibilité égoïste ? C'est un journal neutre, la *Gazette de Lausanne*, qui, sous la signature de M. A. Lombard, a proclamé éloquemment la nécessité de crier : « On ne peut sans ridicule conseiller

pareillement la modération à ceux qui se battent pour être maîtres chez eux, et à ceux qui se battent pour être maîtres chez les autres. On ne peut oublier aussi que la guerre a été caractérisée par des atrocités sauvages, dont l'humanité demeurerait dégradée si elles restaient impunies. » Or, l'image n'est-elle pas l'excitation permanente et le rappel à cette punition ? « N'en rien dire..., c'est décevoir l'espérance des victimes, c'est faire, en somme, ce que les coupables attendent... Les atrocités, il faut y penser, si douloureux qu'il soit d'aviver certaines impressions... La sensibilité s'émousse assez d'elle-même devant tant d'horreurs... Il faut protester sans trêve et *lutter contre les forces de l'accoutumance et de l'oubli,* puisqu'il s'est trouvé des hommes qui ont osé conseiller le silence. »

On applaudit à ce magnifique langage d'un vrai intellectuel, et l'on ne comprend que mieux combien un sensible et implacable Willette, par ses beaux dessins de souvenir, sert la cause de l'humanité.

Sous une forme plus narquoise, et avec de soudaines échappées sur un burlesque amer, à la façon des clowns de Shakespeare et du fossoyeur d'*Hamlet,* Abel Faivre avait de même stigmatisé, dans ses lithographies originales et dans ses dessins de l'*Écho de Paris,* l'insolence des bourreaux et leur fréquente hypocrisie. Par exemple, dans cette scène d'une belle outrance, où un arrogant lieutenant déclarait, en ricanant, à une mère allaitant son enfant parmi les ruines de sa demeure, qu'elle devait se féliciter qu'on ne lui eût pas réquisitionné son lait. Ou bien ce soldat de propagande allemande, photographié pendant qu'il berce sur ses genoux un nouveau-né, et se murmurant avec un rire bestial : « *On ne dirait*

pas que j'ai tué la mère. » Faivre avait trouvé maintes synthèses extrêmement justes et vives des événements et des sentiments. Son *Hussard de la Mort* est d'un macabre inoubliable. Sa lithographie intitulée : *Ma maman !* est un tour de force en ce qu'elle met en scène, avec une touche aussi délicate que le sentiment est au contraire poignant et profond, ce qu'il y a de plus odieux et de plus douloureux dans la guerre. Cette sobriété éminemment française décrète des condamnations plus sévères, imprime des stigmates plus ineffaçables que n'eût fait le réalisme le plus violent. Ceux aussi qui, en toute sécurité et n'ayant rien retranché de leur confortable, trouvent que « c'est long », furent spirituellement rappelés à la pudeur. Faivre, en résumé, apporta dans la critique des événements une remarquable souplesse d'esprit, un bon sens plein de droiture sous le masque d'une entraînante bouffonnerie, — mais parfois aussi, comme je viens d'en donner un exemple, une sensibilité vraiment française. J'en veux donner encore une preuve : cet émouvant dessin du *Jour des Morts,* où l'on voyait Joffre méditant devant la tombe d'un pauvre pioupiou, tandis que l'ombre de celui-ci se dégageait de la terre en contours indécis et faisait le salut militaire à notre grand chef. Ah ! la charmante et navrante inspiration !... Je dois me borner et ne pas pousser plus loin l'analyse de ce qu'a apporté à l'édifice un des artistes qui, possédant la plus franche et la plus large *vis comica* de notre temps, ont su en étendre la portée et l'ont montée à la hauteur des circonstances.

Il suffit de montrer ainsi que cette guerre développa chez nos dessinateurs satiriques et humoristiques les qualités qui les avaient fait connaître, et, les trouvant ainsi préparés, fit justement de chacune

de leurs aptitudes d'excellentes armes de combat. Chez Forain, le clairvoyant et sévère esprit philosophique; chez Willette, la tendresse indignée en présence de la grâce martyrisée; chez Veber, le sens du fantastique et l'envers cuisant du bouffon; chez Poulbot, le délicieux comique instinctif de l'enfance et l'inépuisable verve de Gavroche; chez Steinlen, un large sentiment humain de citoyen de l'univers, les puissantes vues de la raison éclairée de sensibilité; chez Hermann-Paul, le plus actif et le plus inflexible esprit polémique, froide rigueur de la pensée, netteté et solidité de l'expression. Et encore d'autres ne sauraient être oubliés : chez Métivet et Louis Morin, l'ingéniosité et la finesse; chez Guillaume, la bonne humeur et la bonhomie; chez Truchet, la gaîté informée du boulevardier; chez Ibels, l'à-propos; chez Léandre, le pittoresque luxuriant au service d'un excellent cœur.

Mais il faut encore, sans résumer aussi rapidement, insister sur l'importance de certaines des œuvres et de certains des noms que nous venons ainsi de grouper.



Steinlen, moins porté aux vives escarmouches des journaux, compose cependant avec une puissante fougue des scènes animées d'une vie ardente et véridique. Chacun de ces tableaux de souffrance, par son mouvement, sa couleur, provoque en nous une profonde émotion et agit sur les ressorts les plus vibrants de notre sympathie. On ne peut regarder sans douleur ces cortèges lamentables d'émigrants, de fugitifs, mornes, égarés, accablés, déjà bien loin de leurs demeures. *Nos patriae fines et dulcia linquimus*

arva ! Comme la cruauté des bourreaux est implacablement retracée dans ces cortèges de cavaliers au casque à pointe, escortant, poussant devant eux le troupeau palpitant des otages, vieillards, prêtres, femmes, enfants désespérés ! Quelle force de clair-obscur, quelle énergie de dessin, quelles flammes et quelles ondes circulant dans tout cela ! Esprit profondément pitoyable, Steinlen ne peut s'empêcher de faire un retour sur les deuils, même les plus stoïques, et il produit cette belle page de vraie douleur qu'il faut se donner la peine de comprendre : *La Gloire*. Quand dans les tableaux religieux la Vierge pleure sur son Supplicié, n'est-ce pas une affirmation de sa *gloire* même ? L'artiste ne craint même pas de s'attaquer à la parodie et à l'exploitation de la douleur par la sensualité, et c'est une idée satirique hautement morale que cette louche et obscure apparition des *Veuves d'un louis*. On a fait une juste guerre à l'alcoolisme. Steinlen a hardiment, et en vrai moraliste, désigné l' « autre danger ». Bref, parmi les principaux dessinateurs de satires de notre époque, ce probe et fort artiste aura, lui aussi, tenu un des tout premiers rangs.

Au nombre des journaux quotidiens qui, comme le *Journal* et l'*Écho de Paris,* firent une large place à la bataille humoristique, la *Guerre Sociale* doit être citée. Elle fit accueil au talent vigoureux d'Hermann-Paul. Celui-ci devait également marquer sa double place de dessinateur au jour le jour et d'auteur d'estampes ou d'albums, de la façon la plus incisive. Un album de lui, édité à Bayonne dans les premiers temps de la guerre, s'ouvrait par ce dessin et cette légende qui avaient, comme ceux de Forain, le mérite de résumer supérieurement les événements et méritaient aussi, à ce titre, de de-

meurer pour l'histoire : le Français arrêtait et tenait au collet l'agresseur, lui disant : « *Tu sais, mon vieux, ce n'est pas comme en 1870. On sait pourquoi on se bat.* » Dans ce même recueil, d'un crayon ou d'un lavis extrêmement colorés, quoique avec les moyens les plus sobres, et avec une véhémence qui n'excluait pas une très grande fermeté, l'artiste représentait les atroces ruses guerrières et les faits de bestialité. Tout cela doit être conservé parmi les plus éloquentes protestations. De même dans les autres séries, *Les Quatre Saisons de la Kultur*, etc., et dans les actualités de la *Guerre Sociale*, Hermann-Paul s'est affirmé une fois de plus un esprit ardent et généreux sous des dehors implacables. A ceux qui, en dehors des idées, ne dédaignent pas de s'intéresser aux questions de technique, on peut signaler que le dessinateur s'est passionné pour le vieux et expressif procédé du bois incisé au canif. Mais la guerre dans les tranchées n'a-t-elle pas également ramené l'homme, et avec succès, aux armes des guerres primitives ?



Je voudrais, mais je n'en ai pas la place dans cette étude générale, commenter ainsi en détail tous les talents et toutes les œuvres. Il me faut, avant de tirer de tout cela les conclusions qu'il convient, passer en revue un peu plus vite divers autres artistes de qui la verve a été également heureuse et de qui les trouvailles satiriques ont porté.

Chez Léandre, quoique d'ordinaire le mode sentimental et le mode bouffon se mêlent sous son crayon, c'est le premier qui l'a emporté sur l'autre dans les principales inventions que lui ont suggé-

rées les événements, *La Paix glorieuse !* et *Leur première Victoire*, deux visions d'un modelé très nuancé et d'une sensibilité délicate.

Ibels fut un de ceux qui, dès la première heure, apportèrent une note artistique et philosophique pour combattre l'imagerie de basse qualité. L'insomnie du Kaiser, le Dieu qui n'est pas le fameux « bon vieux Dieu », apostrophant assez rudement les S...uèves destructeurs de Reims, François-Raton retirant les marrons du feu pour Guillaume-Bertrand, etc. : autant de pages vives, nettes et justes, traduisant avec à-propos le sentiment public.

Métivet, en de multiples et spirituels dessins au trait, a suivi de près tous les incidents de l'immense aventure, et il en a fait jaillir quantité de réflexions fines et de rapprochements ingénieux. Mais il imagina aussi une composition importante, conforme à la meilleure tradition de l'estampe française et à laquelle Grandville et Gustave Doré eussent applaudi. Elle était intitulée *Tous espions !* et montrait tous nos hôtes de trahison, garçons de restaurants, portiers d'hôtels, employés de commerce et de banque, voire mondains, musiciens et diplomates (on les peut citer sans autre ordre de préséance, tous étant d'une égale vilenie), tandis que derrière eux leur ombre portée surgissait, dessinant sur le mur leurs véritables rôles et uniformes : silhouettes de cuirassiers blancs, de hussards de la Mort, officiers de la Garde, travailleurs de la brigade incendiaire, contraste de vivants obséquieux et de phantasmes menaçants, mais où c'était l'homme qui était l'apparence et l'ombre la réalité. Dessin vraiment plein de saveur et de sens, et qui mériterait, rendant un signalé service, d'être indéfiniment vulgarisé.

Lorsque Abel Truchet, au hasard d'une promenade dans Paris, jeta, place de la Concorde, un coup

d'œil sur la statue de Bordeaux et conçut le titre de *Villes martyres*, avec cette légende : « *Moi aussi j'ai été envahie* », il eut une trouvaille humoristique du meilleur aloi. D'ailleurs, il illustra aussi bon nombre d'idées judicieuses et malicieuses à la fois, tantôt raillant les colporteurs ou colporteuses de *tuyaux*, tantôt caractérisant ce lugubre printemps qui fait éclore des corbeaux en guise de rossignols, enfin, prouvant toutes les qualités d'un bon journaliste du crayon.

Albert Guillaume ne pouvait manquer, lui non plus, d'exercer son expert talent d'annaliste plein de bon sens et de franche humeur. Il débuta entre amis par cette excellente plaisanterie satirique dont son propre nom faisait les frais : « J'aurais vraiment de la déveine de m'appeler Guillaume si ma bonne étoile ne m'avait par contre donné le prénom d'Albert ! » Notre Guillaume, ou plutôt notre Albert, a semé le *Journal* d'amusants commentaires des événements. Son d'Annunzio en archange, son dialogue d'un couple où le mari fait remarquer avec infiniment de raison « qu'il n'y a jamais eu d'année où on ait pu savoir ce qu'on deviendrait dans six mois », voilà encore de bons spécimens d'une intrépide gaîté, soutenue par un talent clair et précis.

Au milieu des douleurs les plus justifiées et les plus profondes, des angoisses les plus cruelles, Poulbot nous apporta plus d'une fois le bienfait d'un léger sourire. Il arma son personnel enfantin, gamines des faubourgs, écoliers prompts à transformer en petits jeux les grands drames humains et à faire de la guerre des simulacres, sinon des parodies, sans effusions de sang. Hélas ! si les hommes pouvaient régler leurs différends avec la spontanéité, la bonne foi, la simplicité stratégique des enfants !

Mais on sait que les enfants prennent des exemples des hommes et que les hommes ne savent pas recevoir d'enseignements des enfants ! Quoi qu'il en soit, manœuvres, batailles, assauts, infirmières prévenantes, guerriers ignorant le danger, retraites en bon ordre, abondance de héros et grèves de Boches de bonne volonté, autorité importante des chefs et docilité gauche des petits formant le gros de l'armée, tout, jusqu'au Pape (qui a la consigne de rester tranquille pendant que les autres se battent), se passa le mieux du monde, dans les terrains vagues, au sortir de l'école. Mais Poulbot, de qui la malice est tendre, jeta aussi sur le papier, d'une pointe plaintivement vengeresse, ces deux choses émouvantes plus que toutes les outrances : les gamins qui voient passer un des leurs, amputé d'une jambe : « *Ils n'ont donc pas de mômes chez les Boches ?* » et la fillette agenouillée devant une tombe minuscule, bien entretenue, tandis que les camarades, autour d'elle et à l'écart, se murmurent respectueusement entre eux : « *C'est sa main !* » Car les petits personnages de Poulbot n'évoluèrent pas, cette année, dans les seules régions abritées... Dans tous ses dessins et eaux-fortes, peut-on dire en résumant, Poulbot montra un esprit bien français et une légèreté de main pleine d'art.

Il faut signaler encore, entre autres satires ou caricatures particulièrement saisissantes : *Le Kronprinz*, de Sem, apparition falote, larvaire, véritable échassier sinistre des campagnes rendues par lui marécages de sang ; — plus d'un arrangement décoratif d'Iribe, dans le *Mot*, ainsi que dans le *Journal*, d'une élégante bizarrerie unie à un esprit généreux, trouvailles d'un esprit véritablement raffiné ; — les inépuisables duos et toujours si joliment combinés, et adaptés à une notion si juste des événements,

entre « Fantasio » et Joseph Prudhomme, ancêtre que Roubille a trouvé moyen de régénérer ; — les nombreuses et fougueuses mises en scène des atrocités par Gabriel Domergue, certaines vraiment aussi effrayantes que nature ; — les divers albums, estampes, croquis de journaux, et voire affiches de Maurice Neumont, Louis Morin, Ricardo Florès, Radiguet, Huard, Jou, Gassier, Gumery, Robida (1).

Un mot et des noms doivent, toutefois, être ajoutés à tout ce qui précède avant de reprendre les choses du plus haut possible, la fantaisie elle-même pouvant être en de pareils temps l'aliment des méditations les plus graves, et de tirer d'un tel mouvement ce qu'il peut apporter, à l'œuvre commune, de signification, d'espoirs ou d'instructifs retours sur nous-mêmes.

L'exposition commune des deux groupes importants d'artistes humoristes eut lieu dès le mois de mai 1915. On y constata beaucoup de travail et de vaillance et on n'y releva point de fausses notes, gaîté excessive ou grossière. Mais une liste émouvante accueillait les visiteurs : celle des gais dessinateurs qui avaient donné leur vie pour la patrie : Bevéry, Coutouly, Drescher, Guillet, Nollat, Nicco, et de ceux qui étaient portés comme disparus ou prisonniers en Allemagne : Omry, Stock, Puech-

(1) Il s'en faut de beaucoup que cette liste soit complète : nous avons dit combien 1914 l'emportait sur 1870 au point de vue de l'*intensité* productive. Cette étude n'étant ni un catalogue ni un palmarès, il suffit de remarquer que soit les noms qui y sont cités, soit les dessins reproduits démontrent à quel point la *qualité* fut également supérieure. Toutefois, il ne serait pas juste d'omettre, parmi les satiriques et les caricaturistes les plus brillants, encore ceux-ci : Mirande, Delaw, Dépaquit, Grün, Capy, Barré, Boutet, Rabier, Falké, Kern, Genty, Gerbault, Vallet, Guydo, d'Hampol, Hellé, G. Meunier, Tiret-Bognet, de Sta, Vox, Teixidor, Djilio, Cadel, Tap, Villemot, Touraine, Leroy, Montassier, Bils et enfin les deux vaillants Alsaciens légendaires Hansi et Zislin. Beaucoup de ces noms de dessinateurs sont des noms de soldats.

magre, Ducluzeau, Touchet, Warnod, Hémard qui aurait trouvé des charges si drolatiques, et Jean-Pierre Laurens, qui, puissant peintre, s'était révélé depuis peu caricaturiste d'une belle extravagance, et qui, d'autre part, nous a donné un portrait sévère, expressif, durable, d'une des plus nobles victimes de la guerre : le penseur et l'écrivain Ch. Péguy.

Lortac, Bils, Montassier, Alfred Le Petit, Devambez enfin, furent grièvement blessés. Mais les satiriques sauront rendre aux ennemis des blessures plus cuisantes. Ils ne manquent ni de sujets ni d'armes pour cela.



Des sujets ! Non seulement ils ne font pas défaut, mais encore, il semble qu'ils se multiplient à mesure que le spectacle fantastique offert au penseur par cette formidable lutte apporte des épisodes imprévus, des personnages nouveaux ou renouvelés, et des décors à transformation. Depuis plus d'un an écoulé, les mêmes hommes ont presque tous un autre caractère. La satire ne peut plus fustiger le Kaiser de la même façon qu'au début de sa guerre. Le Bulgare, le Turc, l'Allemand même, n'ont déjà plus la même physionomie qu'il y a quelques mois. Et nous enfin, ainsi que nos Alliés, si nous prenons la peine de nous observer, n'y a-t-il pas des choses, et beaucoup de choses, de changées en nous ?

Des armes ! La revue qui précède et les documents reproduits ici prouvent que ce n'est ni le talent, ni la réflexion, ni le bon sens, ni la vivacité ou la puissance qui manquent à nos artistes pour dégager aux yeux du public la leçon des événements, soutenir les courages par une opportune

boutade, et frapper l'ennemi en plein visage ou l'atteindre au défaut de la cuirasse. Ceux qui ont la mission de traduire nos sentiments par le langage immédiat, saisissant, du dessin, qui n'a guère moins d'action que la parole elle-même, sont, certes, les auxiliaires des combattants, et il est nécessaire, non seulement qu'ils tiennent leurs armes aiguisées, mais encore qu'ils s'efforcent de les perfectionner et d'en augmenter la portée.

Que nos satiriques se souviennent que leur rôle peut être des plus beaux, s'ils savent écouter et interpréter la conscience humaine ! C'est pour cela que le critique, qui doit être le collaborateur des artistes bien plus que leur censeur, ne peut se contenter de signaler des « marques » célèbres et des pages réussies. A son tour, il contribue à la guerre sainte en saisissant cette occasion de regarder avec ceux qu'il commente l'évolution de leurs sujets et la qualité de leurs armes.

Ils se sont bien battus. Ce recueil est fait pour leur rendre justice. Mais la guerre n'est pas finie, et l'on pourrait dire qu'elle commence à peine si, ne se bornant pas à examiner son éventuelle terminaison, l'on envisage ses conséquences. C'est un monde nouveau que la cupidité et la fourberie, mais aussi l'imprudence d'une race, différente et ennemie de la race humaine, ont fait surgir soit sur les assises, soit sur les ruines de l'ancien. Aussi toute l'attention des artistes n'est-elle pas de trop pour suivre les étapes de cette nouvelle marche de l'humanité. Ils ne sauraient trop continuer de flétrir la barbarie et de montrer, chez nos héros, la bonne humeur dans la vaillance. Mais ils ne devront pas non plus, parce qu'ils ont eu du succès, conserver toujours le même type de « Boche » et de « Poilu ». Le « Boche » est protéiforme ; il faut le suivre et le dé-

masquer dans ses plus grossiers comme dans ses plus subtils avatars. Quant à l'admirable soldat français, il arbore de la gaîté, sans doute, comme signe de son intelligence et de son courage ; mais ce n'est pas non plus le conventionnel et insupportable tourlourou de café-concert. Il est plus résolu et plus noble que cette fausse conception nous le présente, et son sourire a quelque chose de profond, son rire quelque chose de terrible.

L'heure n'est point frivole, et, si l'homme a le naturel besoin de se détendre les nerfs pour les rendre aussitôt plus résistants, s'il faut qu'il mêle des divertissements à ses épreuves, ceux qui ont mission de l'observer et de le raconter doivent se souvenir que ces jeux sont plus proches de la danse pyrrhique que du tango.

D'autre part, les Allemands, les Bulgares et les Turcs ne sont pas les seuls ennemis qu'il y ait à châtier. Il en a surgi d'autres que les satiriques et les caricaturistes ne doivent pas laisser en repos. La guerre n'a pas changé de fond en comble la nature humaine. Elle a plutôt exalté ses plus belles tendances comme aussi déchaîné ses moins belles. Il est des hommes, et non des moins audacieux ni des moins puissants, qui désertent le devoir, et il en est qui profitent de tout leur ventre du devoir dont les autres s'acquittent de tout leur cœur. Est-ce que la satire n'a pas pour raison d'existence de traiter chacun selon ses mérites ?

Qu'elle traduise donc en traits énergiques la beauté des héros et la laideur des égoïstes. Qu'elle observe profondément les événements, pour éviter les redites, car ils sont changeants comme les nuées des temps orageux. Il sera beau de continuer à se tenir, comme notre art humoristique l'a fait jus-

qu'ici, du meilleur côté de l'humanité, c'est-à-dire en se montrant forts de soutenir la cause des faibles. Mais c'est là une cause que la banalité et la grossièreté ne sont ni aptes ni admises à défendre.

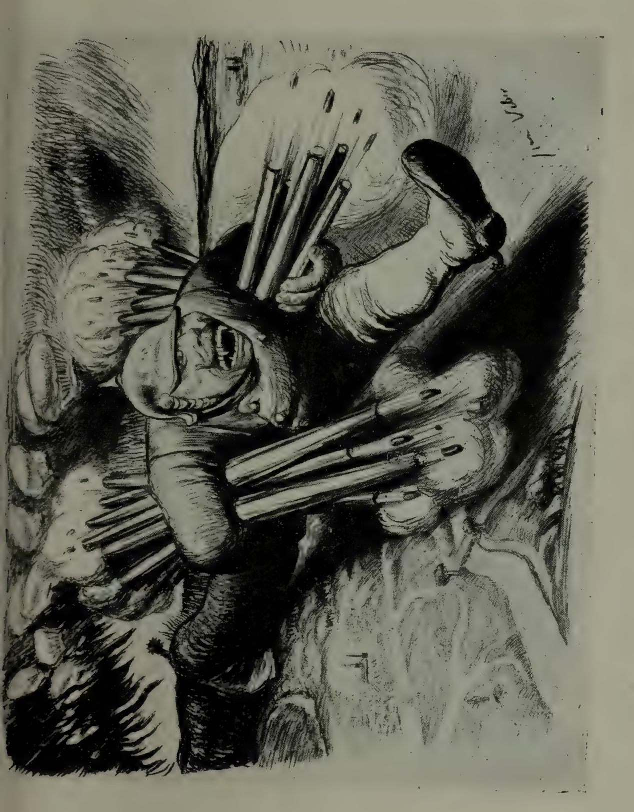
L'art satirique français, jusqu'à ce jour, a suivi cette voie, et son goût, aidé et soutenu par le goût public et populaire, a balayé l'ordure qui avait cru, au début, pouvoir profiter, elle aussi, de la guerre. Cette exécution tacite, *très rare dans l'histoire,* a été efficace et plus significative que la plus active des censures.

Rire sévère et justicier, ironique sourire, et lui-même le rire large et copieux, tout cela est soumis aux lois de la beauté, qu'il défend à sa manière. Nos artistes ont compris, et comprendront de mieux en mieux, à mesure que se déroulera l'immense drame, que, si la caricature est le miroir des laideurs, la satire leur procès et le rire un de leurs châtiments, ce miroir doit rester brillant et net, ce procès aussi hautain qu'impitoyable, ce châtiment rapide, surprenant, décisif.

Arsène Alexandre.

I

LE DÉBUT DE LA GUERRE



LA BRUTE EST LACHÉE

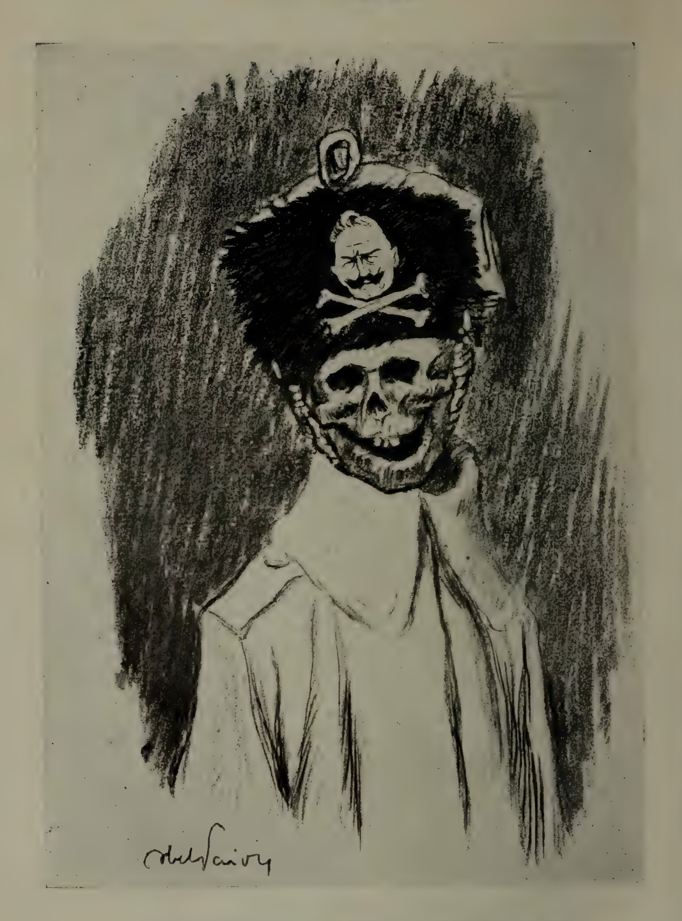


TOUS ESPIONS

Collection Magitot.



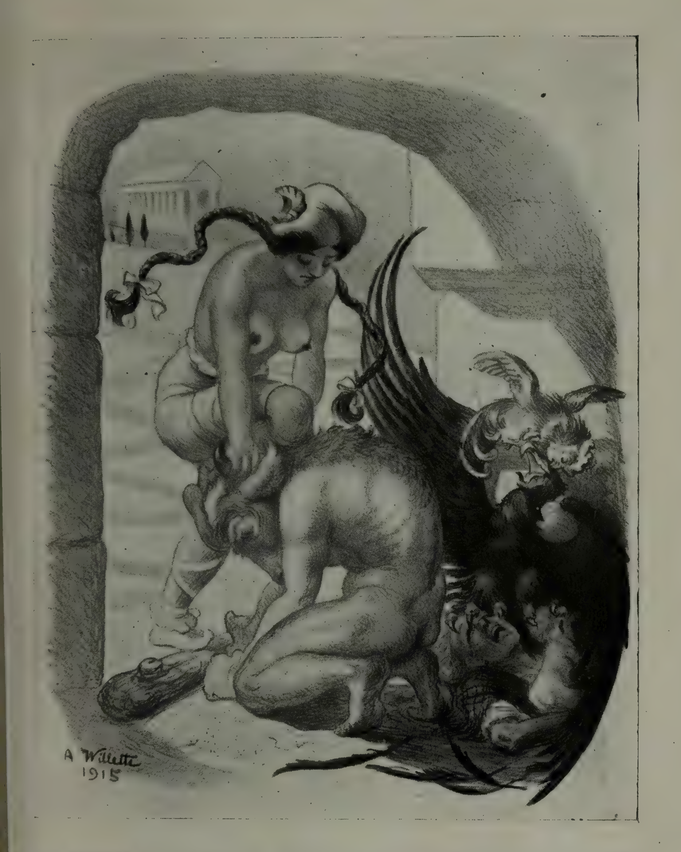
— Nous sommes unis dans la détresse et dans la mort (2 août 1914).



A GUILLAUME II, LE HUSSARD RECONNAISSANT

Le Rire Rouge.

A. WILLETTE



LA BÊTISE AU FRONT DE TAUREAU EST VAINCUE PAR LA FRANCE

Boutitie, éditeur.



LES SEMAILLES

— Ne crains rien, je veille. Creuse le sol d'où sortira la moisson de la Paix.

Le Rire Rouge.



LA PAIX GLORIEUSE !

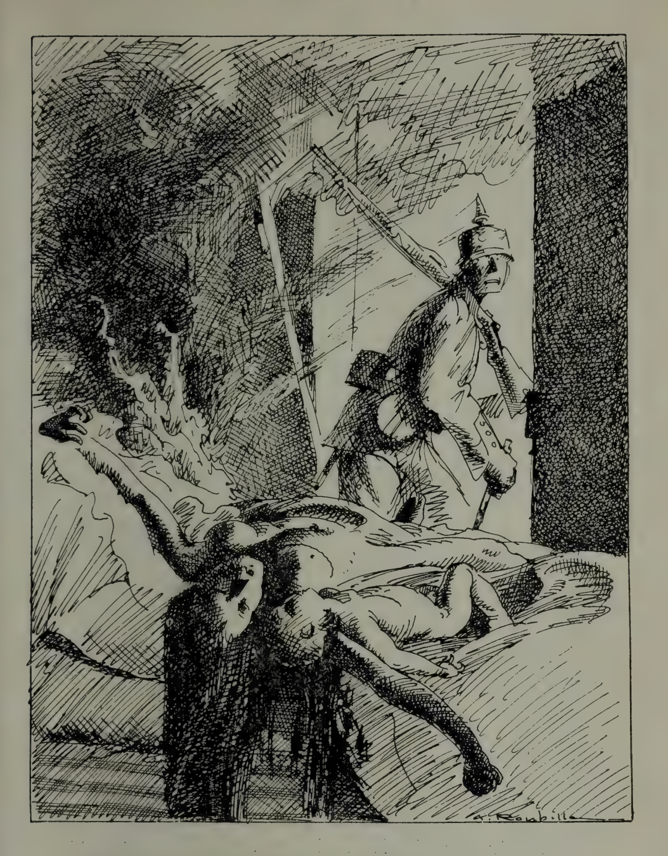
Devambez, éditeur.

II

LES MISÈRES DE LA GUERRE

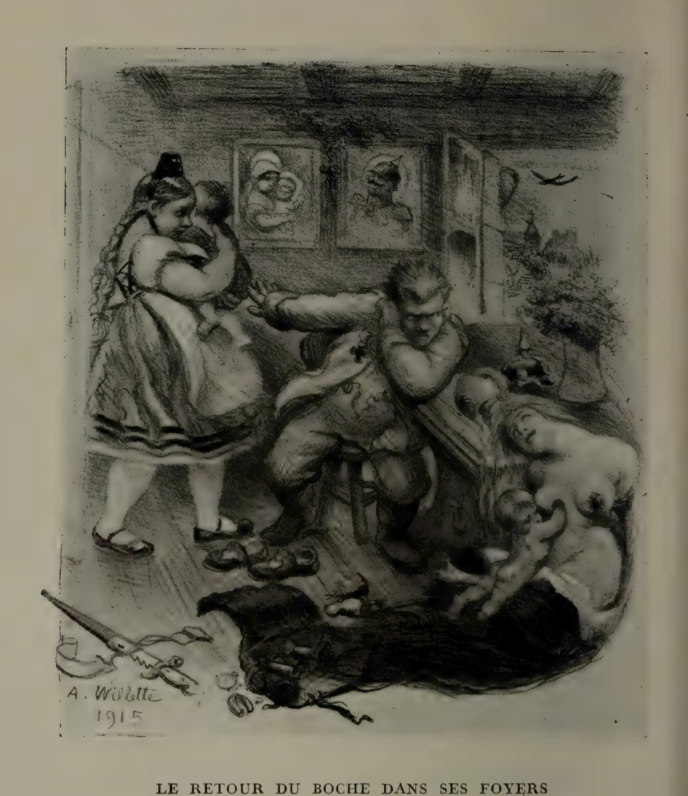
LES ATROCITÉS

A. ROUBILLE



Ils viennent jusque dans vos bras égorger vos fils,
vos compagnes.....

La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.

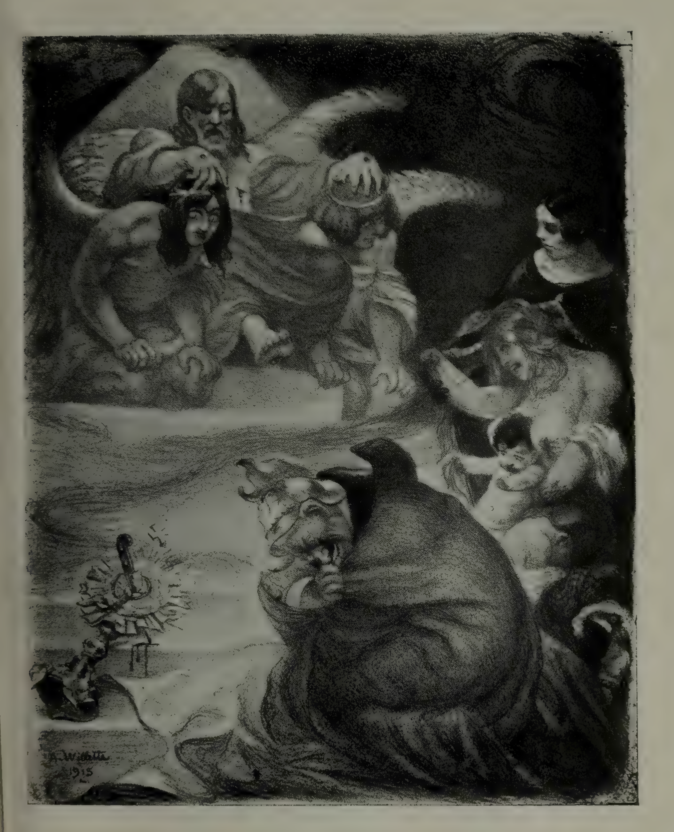


LE RETOUR DU BOCHE DANS SES FOYERS

La Paix sera signée, mais pas avec sa conscience.

Devambez, éditeur.

A. WILLETTE



— Tarteif ! Ce n'est pas mon bon vieux Dieu !

Boutitie, éditeur.



— Nous sommes bien bons de ne pas réquisitionner votre lait !...

Devambez, éditeur.



— Ma maman !...

Devambez, éditeur.



LE DÉSERTEUR

Dalignan, éditeur.



EN PAYS ENVAHI

— Ris, ou je te fais fusiller !

La Guerre Sociale.



PROPAGANDE ALLEMANDE

– On ne dirait pas que j'ai tué la mère.

L'Écho de Paris.



— Mon lieutenant, faut-il aussi emballer les mains de la petite fille ?

La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



LES OTAGES CIVILS

Dalignan, éditeur.



LE BOUCLIER

Devambez, éditeur.



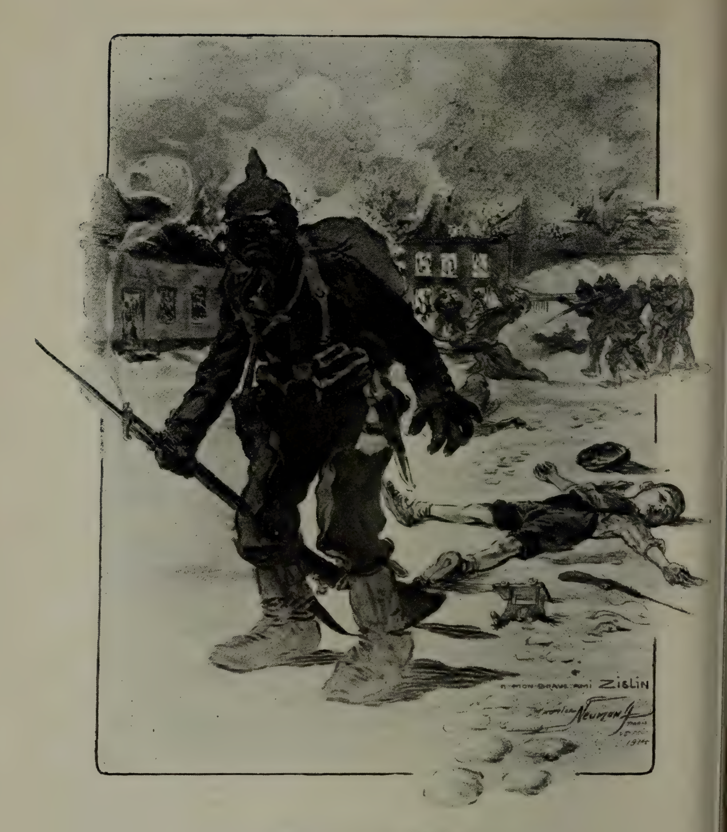
LEUR PREMIÈRE VICTOIRE

Devambez, éditeur.



— C'est sa main !

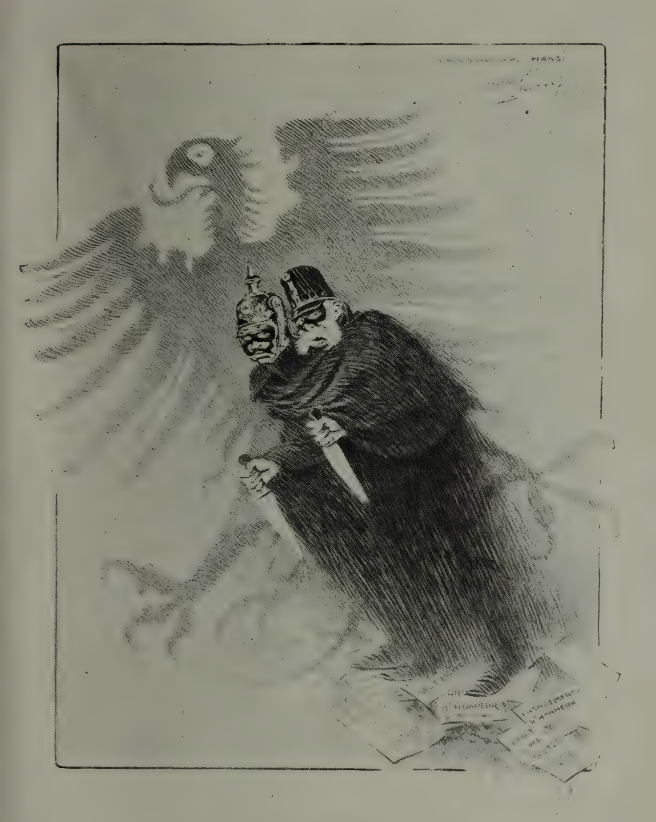
Dalignan, éditeur.



BRAVOURE ALLEMANDE

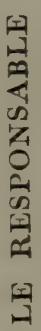
Boutitie, éditeur.

Maurice NEUMONT



LES ASSASSINS

Boutitie, éditeur.



LE RESPONSABLE

Dalignan, éditeur.

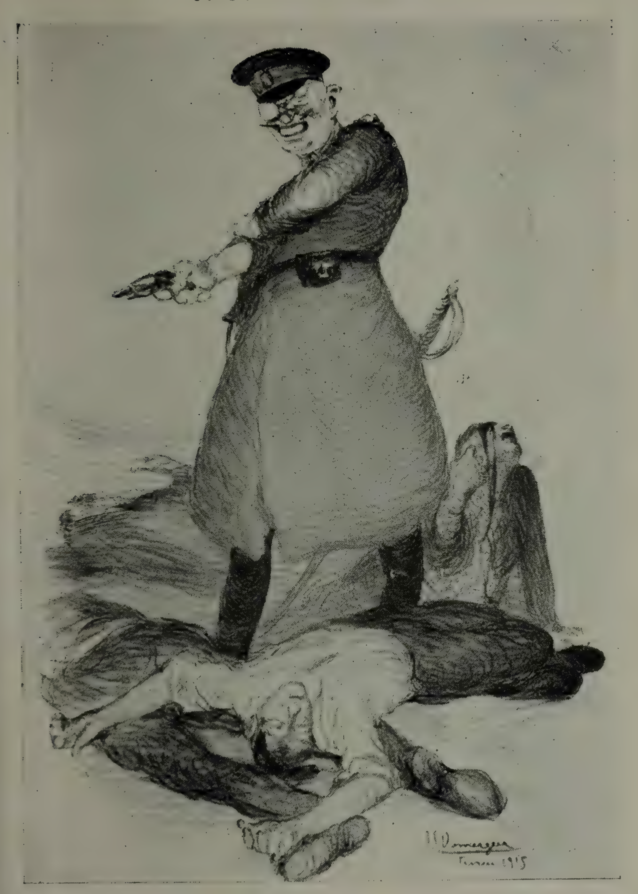


LE 8 AOUT 1914 ILS ONT FUSILLÉ UNE JEUNE FILLE EN BELGIQUE...



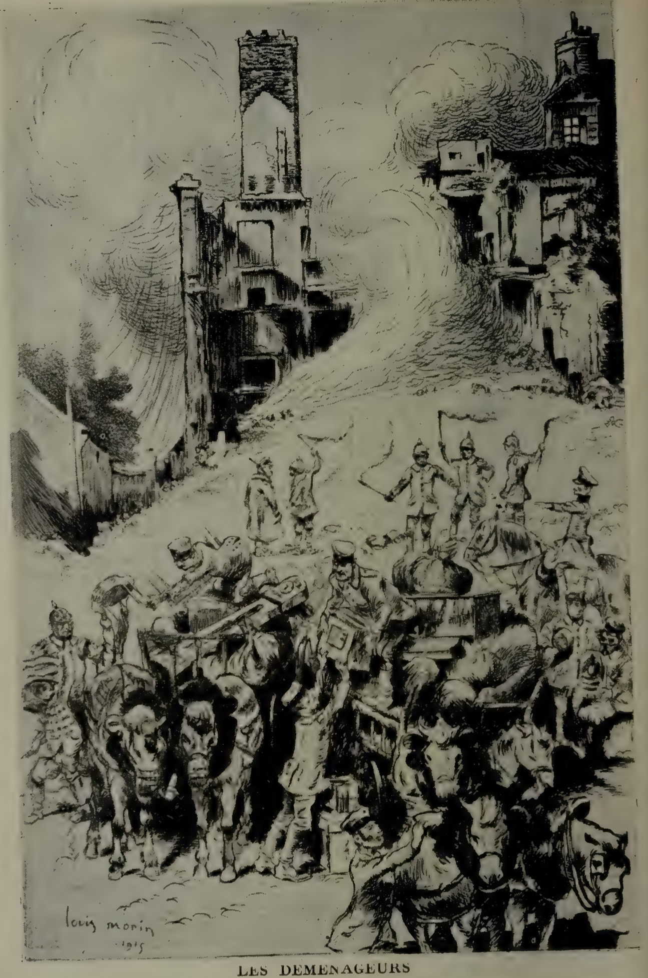
Le 3 septembre, à Baron (Oise), M. Robert, notaire, vit un officier qui portait aux doigts neuf bagues de femme, et dont les bras étaient ornés de six bracelets. *(Rapport officiel.)*

J.-G. DOMERGUE



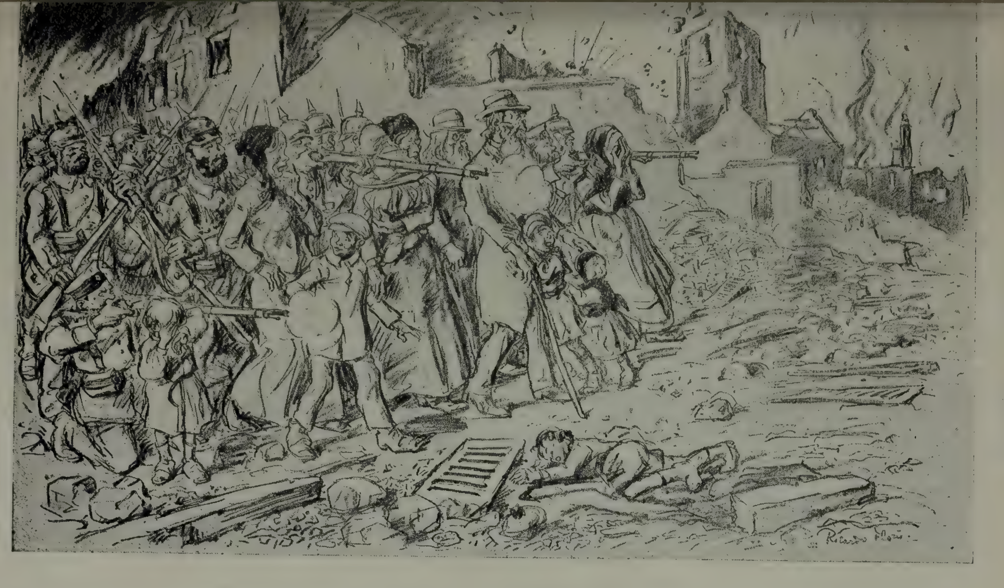
Près de Marquéglise (Oise), deux jeunes gens de Saint-Quentin, nommés Charlet et Gabet, ainsi que deux jeunes Belges, furent massacrés à coups de revolver par un officier supérieur.

(Rapport officiel.)



LES DÉMÉNAGEURS

L'Imbécile Cruauté. Boutitie, éditeur.

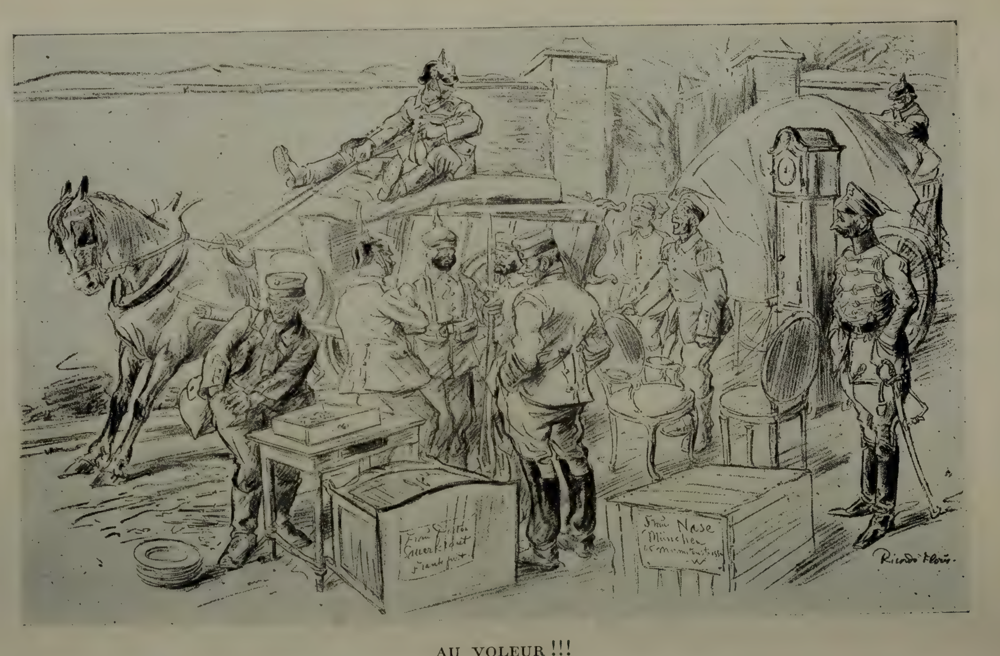


TROUPES DE COUVERTURE

L'infanterie ne doit pas hésiter à se porter franchement en avant dès qu'elle se sent suffisamment protégée.

(DUC DE WURTEMBERG.)

Boches! Ollendorff, éditeur.



AU VOLEUR !!!

— Arrête ! on a oublié la pendule !

Encore des Boches ! Ollendorff, éditeur.

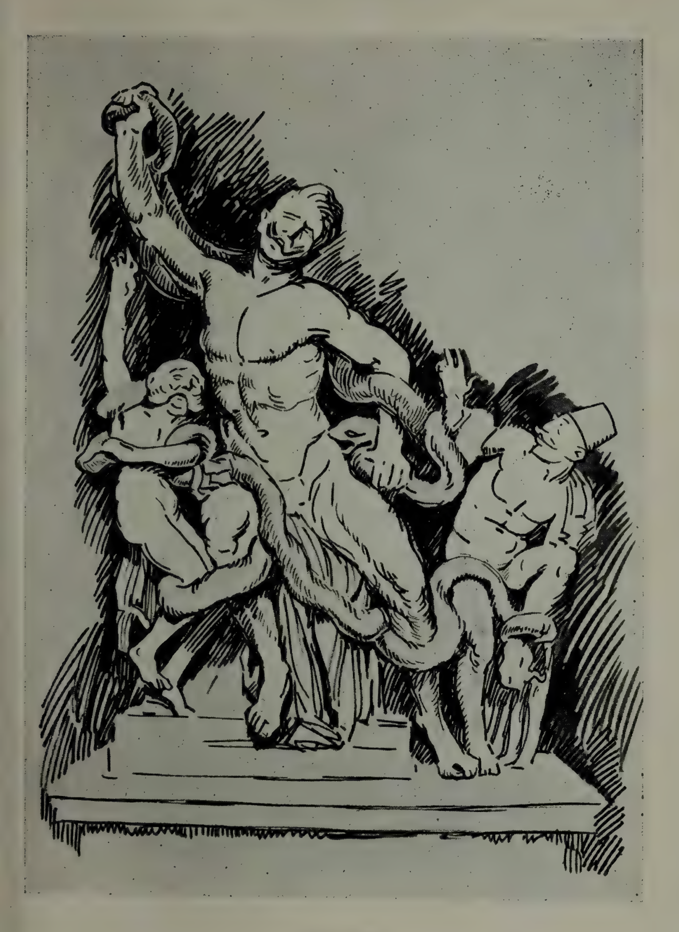


— Y n'ont donc pas de mômes chez les Boches !

Le Journal.

III

LE KAISER



LAOCOON

Le Cri de Paris.



LE KRONPRINZ

Le Mot et Devambez, *éditeur.*



L'INSOMNIE DU KAISER

La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



GUILLAUME. — Je n'ai pas voulu cette guerre.
LA MORT. — Non, tu l'as exigée.

La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



LE KAISER CHEZ LES AUSTRO-GOTHS

— Vaillants Autrichiens, votre bravoure vous a valu jusqu'ici de combattre au premier rang ! Continuez, l'Allemagne, je le jure, luttera jusqu'à votre dernier homme.

Le Journal.



LE BON FILS

— Papa est triste. Vite, pour le faire rire, lâchez quelques bombes sur des femmes et des enfants.

Le Journal.

A. ROUBILLE



SEMAILLES IMPÉRIALES

Il sème des croix de fer, mais ce sont des croix de bois qui poussent par milliers.

Le Journal.

IV

LA PSYCHOLOGIE " BOCHE "

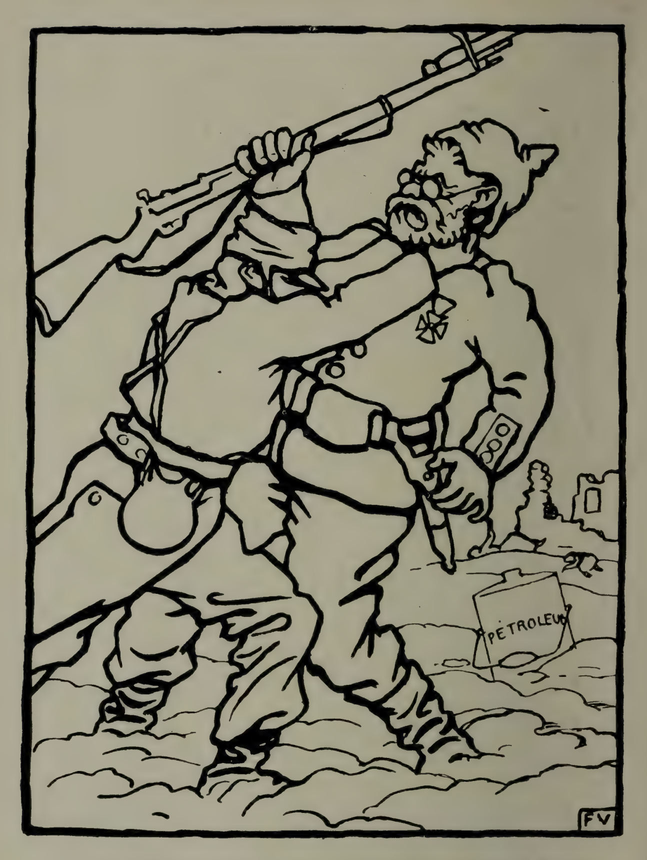
Ed. TOURAINE



« KULTUR !!! »

— Fusillez-moi cet homme-là, je viens de le surprendre les armes à la main...

Le Journal.



— Ça n'est pas écrit dans la Konfention de La Haye.

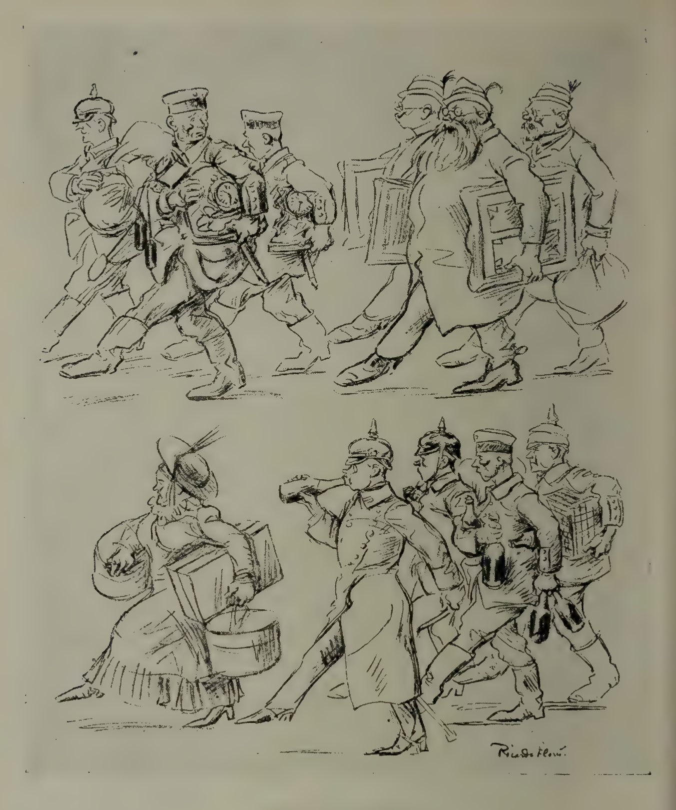
La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



SCIENCE ALLEMANDE

— Voici notre dernier type d'obus créé spécialement à l'usage du tir sur les écoles maternelles.

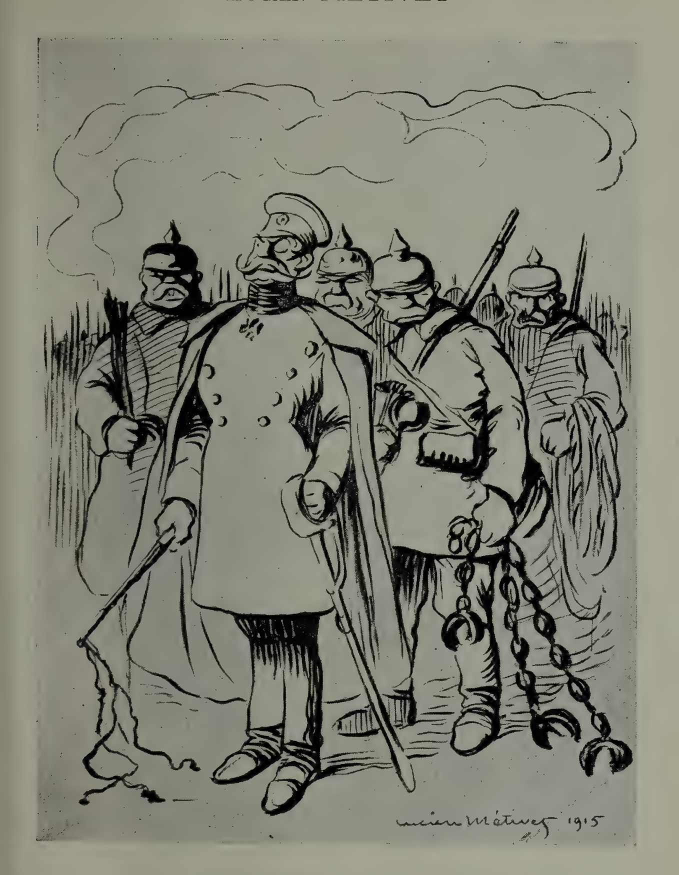
La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



PARADE-MARCHE

Michel vole les pendules; von Boden, les tableaux; Gretchen vide les armoires et Messieurs les officiers, les caves.

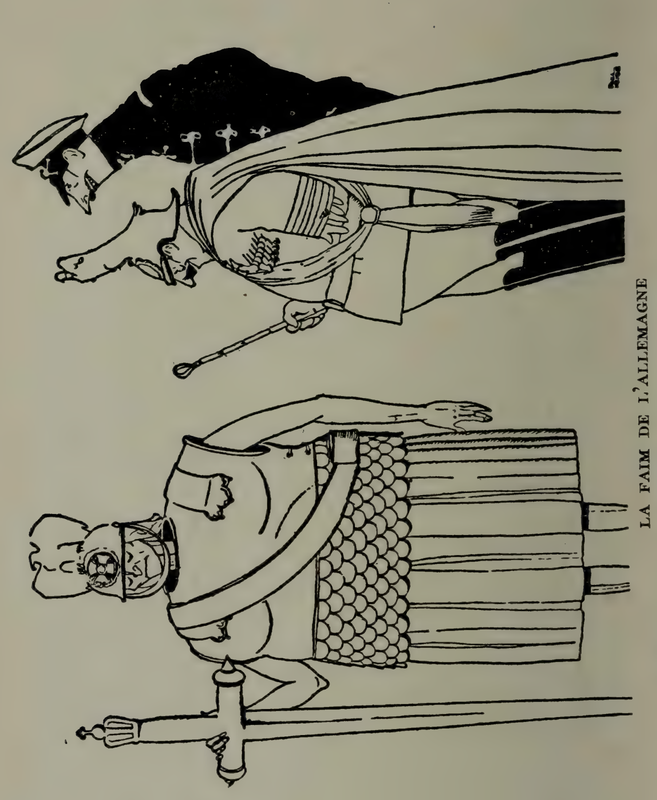
Boches! Ollendorff, éditeur.



TARTUFFLAND AUX NEUTRES

— Nous venons avec tout ce qu'il faut pour libérer la Pologne.

Le Rire Rouge.



LA FAIM DE L'ALLEMAGNE

— Quand elle a sa cuirasse, on ne voit pas qu'elle a maigri...

Le Journal.



KAPOUT !

— J'y briserai mon bec !

Le Journal.



PRISONNIERS, MAIS FIERS

— Nous sommes 23.000... c'est kolossal !

La Guerre Sociale et Librairie de l'Estampe.



PRISES DE GUERRE

« Par décision spéciale, et pour commémorer la glorieuse campagne de France, les dames d'officiers seront, dans certains cas, autorisées à porter les toilettes-souvenirs volées par ces messieurs. »

Mode in Germany. Ollendorff, éditeur.



L'ART N'A PAS DE PATRIE

— Vous comprenez, je ne pouvais pas l'emporter..., alors...

Boches! Ollendorff, éditeur.



LES ALLEMANDS VEULENT RECONSTRUIRE LOUVAIN

— De grâce, Majesté, épargnez-nous ce nouveau crime !

Le Journal.



SANS DOULEUR

BETHMANN-HOLLWEG. — Savez-vous, Mesdames et Messieurs, savez-vous ce que Madame Germania vient de me dire à l'oreille ?... « Encore ! Encore !... » Elle veut que je lui en arrache deux ou trois autres !...

Le Journal.



— Un peu de champagne, Herr Leutnant?
— Merci, je sors d'en prendre!

La Guerre Sociale.



EN TERRITOIRE ENVAHI

— Mon capitaine, faut-il le fusiller pour crime de lèse-majesté ?

(Inédit.)



LES BOCHES ASPHYXIANTS

— Mon capitaine, encore un employé du gaz !

Le Journal.



CHEZ LES BOCHES

Les dernières pommes de terre.

La Guerre Sociale.



UNE NOUVELLE VRAIE DE L'AGENCE WOLFF

— Allô... l'Agence Wolff?... Annoncez qu'il y a encore beaucoup de cochons en Allemagne.

La Guerre Sociale.

V

LES COMBATTANTS



LA MANILLE

— Fais attention à tes cartes ; joues-tu ou ne joues-tu pas ?

Dalignan, éditeur.



— Lourd, le sac ? Pensez-vous, il y a dedans la photographie de ma gosse !

L'Écho de Paris.

A GARROS



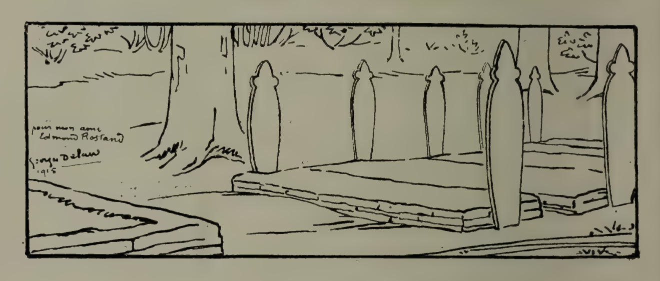
L'Aigle. — Enfin ! je puis m'en approcher !

Le Journal.



On les rencontre tout le long du front, ces petites chapelles en bois peint, charmantes comme des Images à un sou, humbles et mélancoliques joujoux fabriqués par de naïfs charpentiers-soldats.

A coté de celle-ci se trouvent quelques tombes de soldats musulmans tombés en Lorraine, et le chef tourné sous la stele blanche, du coté de l'Orient selon le rite.



PAYSAGES DU FRONT

La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



La classe 17. — Oh! que je voudrais être blessé !..

La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



Les civils manquent de charbon

— Si nous leur tricotions des lainages.

La Guerre Sociale



— Vous allez rudement bien au feu, vous.
— Affaire d'habitude, mon lieutenant... J'suis cuisinier.

Le Journal.



LA VALEUR N'ATTEND PAS...

— Au moins toi, avec ton sabre, t'as pas l'air d'un embusqué !

Le Journal.



L'ARRIVÉE DES « MARIE-LOUISE »

— C'est bien compris, si demain tu n'as pas de moustache, j'te colle quatre jours !

(Dessin fait à Carency, le 30 mai 1915.)

E. TAP



DANS LA RAFALE

— Vive la France !

FRISE EXECUTEE PAR LE PEINTRE THOURUDE DIT DE LOSQUES SOUS-OFFICIER BOMBARDIER
AU GROUPE GB 104 .ET DESTINEE A DECORER UNE TENTE DE SON ESCADRILLE
(VB 110 Cne JACQUET) MAI-JUIN 1915 DEVANT ARRAS

MORT AU CHAMP D'HONNEUR LE 9 AOUT AU RETOUR D'UNE EXPEDITION DE
BOMBARDEMENT SUR LES USINES DE SARREBRUCK (AVION V 716 PILOTE LIEUTt LEMOINE)
AU COURS D'UN COMBAT AVEC UN AVION ENNEMI
LES DEUX HEROIQUES SOLDATS ONT ETE ENTERRES PAR L'ENNEMI AU CIMETIERE
DE HARBOUEY AVEC LES HONNEURS MILITAIRES

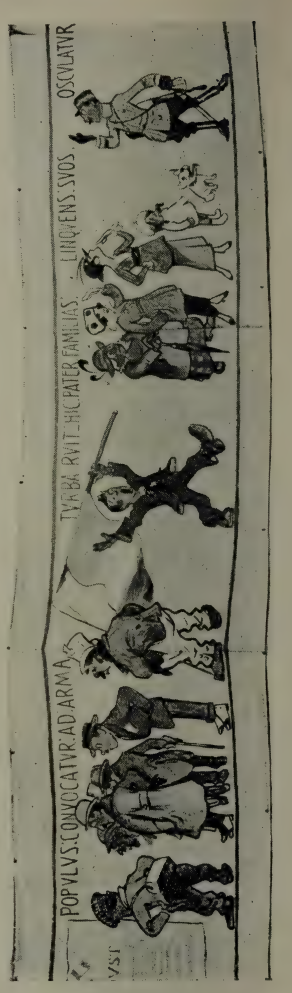
MALZEVILLE LE 15 AOUT 1915
LE Cne COMt LE GROUPE GB 104

BERNARD
B DE MONVEL
BOMBARDIER VB 111

LES OFFICIERS DU GROUPE GB 104
VB 112 VB 111 VB 110

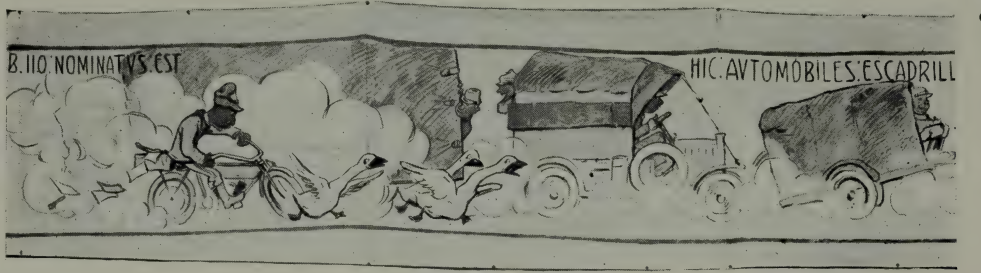
VB 110

Musée de l'Armée.

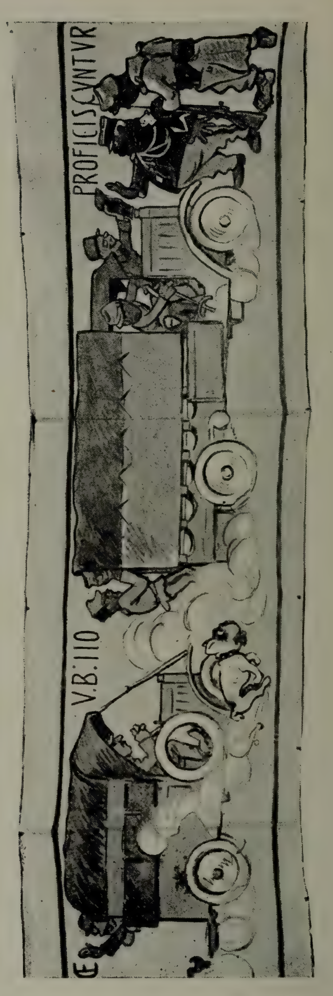


Musée de l'Armée.





Musée de l'Armée.



Musée de l'Armée.



BOCHONNERIES — LES ALLEMANDS ONT ADOPTÉ UN MASQUE PROTECTEUR CONTRE LEURS PROPRES GAZ ASPHYXIANTS

— C't'épatant tout de même, c'que ça vous va bien!

Le Journal et *Croquis du Front.*



AVANT L'ASSAUT

— Les Boches parlent de paix ? C'est un peu tôt.

— Un peu tard, tu veux dire !

La Guerre Sociale.



LE CHIEN SANITAIRE

— Le voilà ! mon vieux, le vrai poilu !

Le Journal.



— Vous n'oubliez rien?...

(Inédit.)



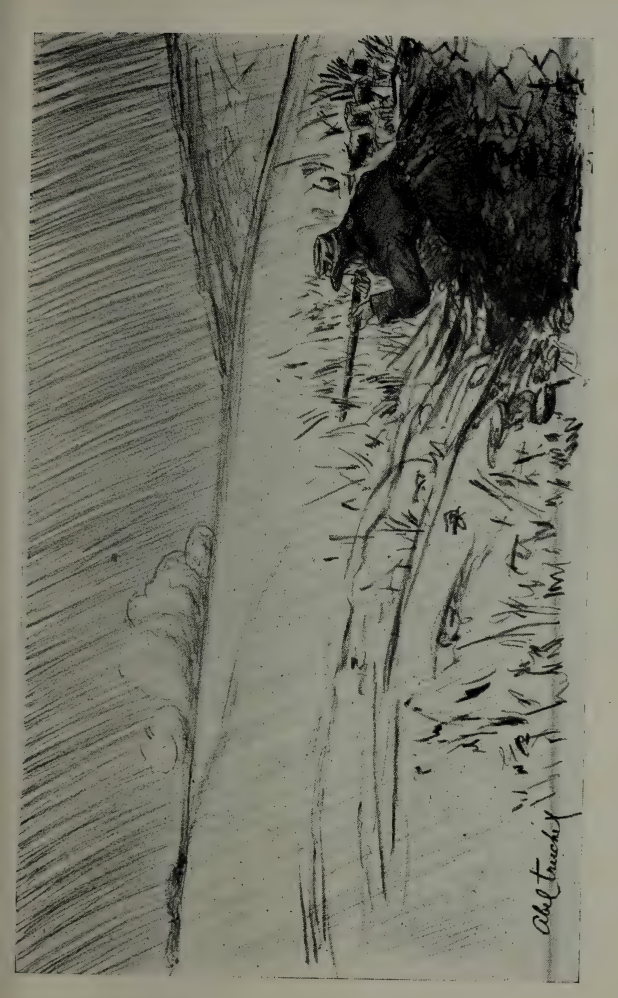
— Qu'est-ce que tu étais avant la guerre ?
— ...J'étais neurasthénique...

La Guerre Sociale.



— C'qu'ils m'en donnent du fil à retordre !...

La Guerre Sociale.



L'EMBUSQUÉ

Dalignan, éditeur.



CINQ SOUS

— Bravo, les civils, ils tiennent !...

La Guerre Sociale.



LA PHILOSOPHIE DU FRONT

— Qu'est-ce que tu veux : c'est la vie.....

L'Opinion.

VI

LES CIVILS



LE RETOUR AU FOYER

— Vous rentrez ?... mais on « marmite » toujours !

— Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur ! On n'est bien que chez soi.

L'Opinion.



L'AIDE AUX MUTILÉS

Dalignan, éditeur.



LES MÉCONTENTS

— Comme c'est long !

Le Cri de Paris.



— Ça, ma petite mère, à Berlin y en aurait pour 200 francs!

La Guerre Sociale.



PHILOSOPHIE SEREINE

— Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'on ne sait pas du tout ce qui se passera l'hiver prochain...

— Mais, ma bonne amie, veux-tu me dire en quelle année on a été sûr de ce qui arriverait six mois après ?

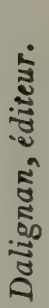
Le Journal.



LE TUYAU

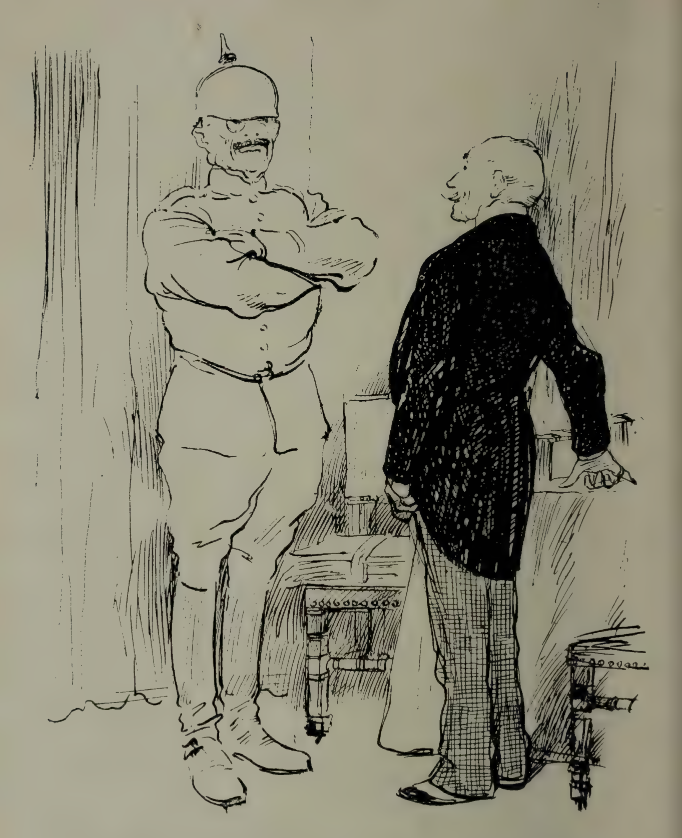
— Et ça, vous savez, je le tiens de quelqu'un de bien informé.

Dalignan, éditeur.



Dalignan, éditeur.

LA GLOIRE



— Monsieur le Procureur, vous serez fusillé à 5 heures.
— C'est bien tard dans l'après-midi, Monsieur le Capitaine.

La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



— Où allez-vous ?
— Nous allons jusqu'au boulevard du Sud, voir bombarder le quartier de la gare.

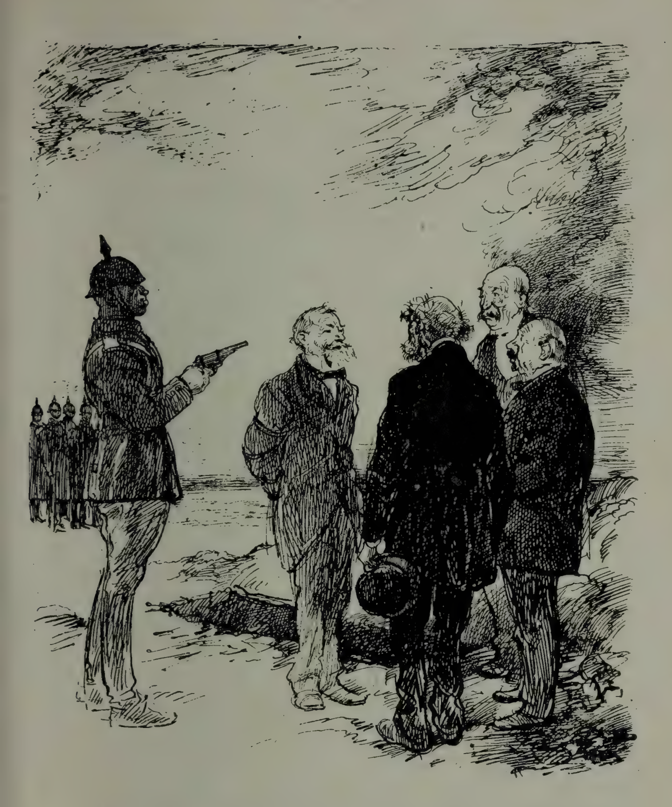
La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



EN PAYS ENVAHI

Le Boche. — Tu ne vas donc pas à l'école ?
Le Gamin. — Et toi, tu ne vas donc pas à Paris ?

Le Journal.



— Vous ferez mes adieux à nos collègues du Conseil et vous aurez la complaisance de passer au cercle dire à ces messieurs tous mes regrets de ne pas être là pour le bridge.

La Grande Guerre par les Artistes.
Berger-Levrault et Crès, éditeurs.



— Depuis longtemps on n'a plus rien à vendre... mais ça fait plaisir à ceux qui restent de voir des boutiques ouvertes.



— Tous ces obus font un gâchis !

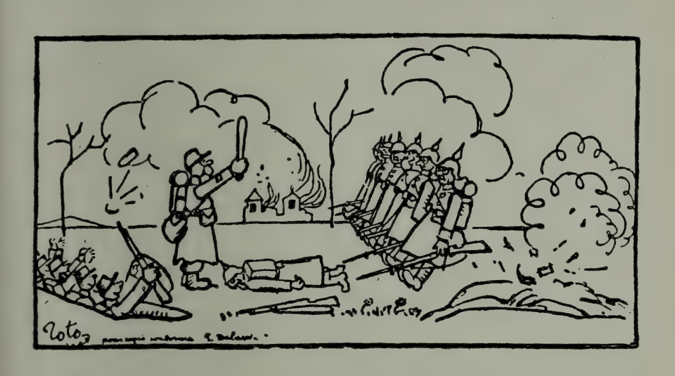


— Et si on trouvait un petit Boche ?

Le Journal.

260 gardiens de la paix ont été mobilisés par le ministre de la Guerre.

(*Les journaux.*)



ARRÊTEZ !

Comment Toto, le fils du brave agent, se représente son papa arrêtant une attaque des Boches.

Le Journal.



LES QUATRE-JOURS

Marianne prépare la classe 1935.

Le Journal.



VILLES MARTYRES

— Moi aussi, j'ai été envahie !

Dalignan, éditeur.



PRINTEMPS

— Comme ils sont noirs, les rossignols, cette année !

Dalignan, éditeur.



— Konfiture, Champagne !

— Malappris, frottez d'abord vos bottes sur le paillasson, vous allez me salir mon vestibule.



LES PETITS RÉFUGIÉS

Dalignan, éditeur.



ARTILLEURS, A VOS PIÈCES !

— Et vous, quoi que vous attendez pour tirer ?
— Mon capitaine, j'ai pus de munitions...

Le Journal.



CITATIONS CIVILES

M. H. Bonju-Marmonde. — Belle attitude au feu.

Le Journal.



La Guerre Sociale.



La Guerre Sociale.



La Guerre Sociale.

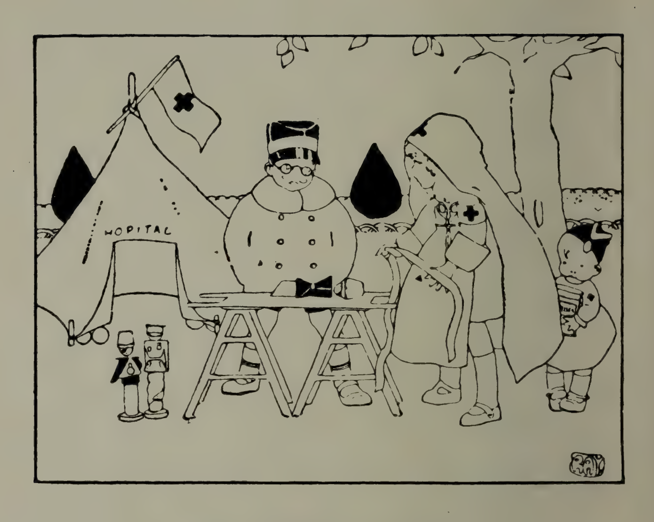


La Guerre Sociale.

— Le Commandant m'a dit :



La Guerre Sociale.



LES GOSSES ET LA GUERRE

— Pour celui-ci, il n'y a plus rien à faire, Madame.
Il a déjà été soigné par les Boches.

Le Journal.



LE TEMPS TRAVAILLE POUR LES ALLIÉS

— Maudits chiens... y tirent sur l'horloge à c't'heure !
— Oui... les vlà qui cherchent à tuer le temps.

Le Journal.



DANS LES RÉGIONS RECONQUISES

— Alors, elle est cassée, la cloche... comment qu'elle a fait pour aller à Rome, dis?

Le Journal.



POLITIQUE D'INTÉRIEUR

— Eh bien, et les Russes ?
— Laisse donc faire les Russes et occupe-toi du dîner.

Le Journal.



CHACUN SON POINT DE VUE

— Rappelle-toi que quand l'Italie a marché nous avons eu un peu de café. Ça serait rien chouette si l'Amérique s'en mêle.....

Le Journal.



SANS « COMMENTAIRES »

Je n'y comprends rien... Tous les journaux célèbrent le passage du Rubicon par les Italiens... et je n'en vois pas trace à la frontière autrichienne.

Le Journal.



LE CADEAU DE NOËL QUE NOUS SOUHAITONS

Un million de soldats anglais pour nous aider à jeter l'ennemi hors de France.

La Vie Parisienne.



L'ÉCOSSAIS ET LES PARISIENNES

— Elles nous ont tout pris, notre costume et notre cœur.

Le Journal.

VII

AU DEHORS



D'APRÈS RAPHAËL

L'archange Gabriel (d'Annunzio) est à son tour vainqueur du Prince des ténèbres.

Le Journal.



LA SÉRÉNADE INTERROMPUE

L'Italie. — Assez ! c'est faux ! Accordez-vous d'abord !!...

La Guerre Sociale.

LA PAIX SÉPARÉE *ou* CHACUN SON TOUR

GUILLAUME. — Tu espères me plaquer,... mais tu oublies notre traité !
FRANÇOIS-JOSEPH. — Notre traité ? Peuh !... Chiffon de papier !....

La Guerre Sociale.



LA FAÇON DE DONNER NE VAUT PAS MIEUX QUE CE QU'IL DONNE

— Si vous vouliez être bien gentille, je vous donnerais la montre du vieux monsieur qui est là-bas...

Le Journal.

Abel TRUCHET



LES DEUX COQS

— Bravo ! mon frère... !

Dalignan, éditeur.



LA MARCHE SUR VARSOVIE

— Polonais, vous voilà libres !..

La Guerre Sociale et *Librairie de l'Estampe.*



APRÈS LA PRISE DE VARSOVIE

— Ils ont tout emporté... les voleurs.

La Guerre Sociale et *Librairie de l'Estampe.*



SUR LES SOMMETS

— Suivons le guide !

L'Écho de Paris.



LA GRÈCE TRAHIRA-T-ELLE ?

LE TENTATEUR. — Prends d'abord les quarante millions.

La Guerre Sociale.



A SALONIQUE

— Nous autres, quand notre roi Louis XVI.....

La Guerre Sociale.



— Avec ce masque, on dira une fois de plus : c'est un coup du père François-Joseph !

Le Matin.



A L'AGENCE WOLFF

— Faites attention, Fritz... Avec la Russie, ça n'avait aucune importance; mais avec la Serbie, il ne faudrait pas dépasser, dans le nombre des prisonniers annoncés, le chiffre de la population totale...

Le Journal.

JACQUES NAM



L'OURS ET L'AIGLE

— Tu cries déjà ?... Mais je ne suis encore que sur une aile...

VIII

EN ATTENDANT L'ÉPILOGUE

A. ROUBILLE



LA PAIX

— Le temps d'assurer ton avenir, ma belle, et je suis à toi.

Le Journal.



LE JOUR DES MORTS — SOLDATS DE FRANCE

Le Journal.



— N'oublie jamais, Marianne, que c'est pour toi !

Le Courrier de la Semaine.



— Pourvu qu'ils tiennent !

— Qui ça ?

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

III — LE KAISER

IV — LA PSYCHOLOGIE « BOCHE »

V — LES COMBATTANTS

VI — LES CIVILS

VII — AU DEHORS

VIII — EN ATTENDANT L'ÉPILOGUE

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — JUILLET 1916

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1918

8e Série

G. CERFBERR DE MÉDELSHEIM

DIRECTEUR
A LA DIRECTION GÉNÉRALE DES FINANCES D'ALSACE-LORRAINE

LA LUTTE FINANCIÈRE

ENTRE LES BELLIGÉRANTS

LES EMPRUNTS — LA CIRCULATION DES BILLETS
L'ESCOMPTE — LE COURS DES CHANGES

AVEC 8 PLANCHES HORS TEXTE

2e MILLE

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG

1919

162

Prix net : 1 fr. 25

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918



Série de volumes in-12

HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU MINISTÈRE DE LA MARINE ET DU GOUVERNEMENT BELGE

---

1. **Le Guet-apens.** *23, 24 et 25 juillet 1914* . . . . 40 c.
2. **La Tension diplomatique.** *Du 25 juillet au 1er août 1914* . . . . 60 c.
3. **En Mobilisation.** *2, 3 et 4 août 1914* . . . . 60 c.
4. **La Journée du 4 août 1914** . . . . 60 c.
5. **En Guerre.** *Du 5 au 7 août 1914* . . . . 60 c.
6. **Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.** — I. *Du 5 au 14 août 1914* . . . . 60 c.
7. — II. *Du 15 au 31 août 1914* . . . . 60 c.
8. — III. *Du 1er au 30 septembre 1914* . . . . 60 c.
9. **Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».** — I. **Les Premiers-Paris.** *Du 15 août au 3 septembre 1914* . . . 60 c.
10. — II. **Les Premiers-Bordeaux.** *Du 4 sept. au 21 octobre 1914* . 60 c.
11. **A l'Ordre du Jour.** — I. *Du 8 août au 18 septembre 1914* . . 60 c.
12. **Les Communiqués officiels.** — IV. *Du 1er au 31 octobre 1914*. 60 c.
13. **A l'Ordre du Jour.** — II. *Du 19 au 29 septembre 1914* . . . . 60 c.
14. — III. *Du 2 au 14 octobre 1914* . . . . 60 c.
15. **Le Livre bleu anglais** (*23 juillet-4 août 1914*). . . . . 60 c.
16. **A l'Ordre du Jour.** — IV. *Du 15 au 26 octobre 1914* . . . . . . 60 c.
17. — V. *Du 28 octobre au 1er novembre 1914* . . . . 60 c.
18. **Les Communiqués officiels.** — V. *Du 1er au 30 novembre 1914*. 60 c.
19. **A l'Ordre du Jour.** — VI. *Du 6 au 10 novembre 1914* . . . . . 60 c.
20. **Le Livre gris belge** (*24 juillet-29 août 1914*). . . . . 60 c.
21. **Le Livre orange russe** (*10/23 juillet-24 juillet/6 août 1914*) . . . 60 c.
22. **Le Livre bleu serbe** (*16/29 juin-3/16 août 1914*). . . . . 60 c.
23. **La Séance historique de l'Institut de France.** Préface de M. H. Welschinger, de l'Institut. . . . . 60 c.
24. **Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».** — III. **Les Premiers-Bordeaux.** *Du 24 oct. au 9 décembre 1914*. 60 c.
25. **Le Livre blanc allemand** (*24 juillet-2 août 1914*). . . . . . . 60 c.
26. **Les Communiqués officiels.** — VI. *Du 1er au 31 déc. 1914* . . 60 c.
27. **L'Allemagne et la Guerre,** par Émile Boutroux, de l'Académie Française . . . . 40 c.
28. **La Folie allemande.** *Documents allemands,* par Paul Verrier, chargé de cours à la Sorbonne. . . . . 30 c.
29. **La Journée du 22 décembre 1914** (*Rentrée des Chambres*). Préface de M. H. Welschinger, de l'Institut . . . . 60 c.
30. **La Chronologie de la Guerre.** *Du 31 juillet au 31 decembre 1914,* par S. R. . . . . 40 c.

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

31. **A l'Ordre du Jour.** — VII. *Du 11 au 21 novembre 1914* . . . . 60 c.
32. **Le « 75 ».** *Notions sur le canon de 75*, par Th. SCHLŒSING fils, membre de l'Institut . . . . 40 c.
33. **A l'Ordre du Jour.** — VIII. *Du 22 au 25 novembre 1914* . . . 60 c.
34. **Les Neutres. — Les Allemands en Belgique (Louvain et Aerschot).** *Notes d'un témoin hollandais*, par L.-H. GRONDIJS. 60 c.
35. **Les Communiqués officiels.** — VII. *Du 1er au 31 janvier 1915*. 60 c.
36 et 37. **Les Neutres. — Voix américaines sur la guerre de 1914.** Articles traduits ou analysés par S. R. — I et II. Chacun. 60 c.
38. **Le second Livre orange russe** (*19 juillet/1er août-19 octobre/1er novembre 1914*) . . . . 60 c.
39. **Le Front.** *Atlas dépliant de 32 cartes en six couleurs.* (Août-décembre 1914.) Préface du général CHERFILS . . . . 90 c.
40. **Paroles allemandes.** Préface de l'abbé E. WETTERLÉ, ancien député de Ribeauvillé (Haut-Rhin) au Reichstag. . . . . 90 c.
41. **Les Poètes de la Guerre.** *Recueil de poésies parues depuis le 1er août 1914.* Préface en vers de Hugues DELORME . . . . 75 c.
42. **Les Communiqués officiels.** — VIII. *Du 1er au 28 février 1915.* 60 c.
43. **A l'Ordre du Jour.** — IX. *Du 26 novembre au 1er déc. 1914* . . 60 c.
44. **La Haine allemande** (*Contre les Français*), par Paul VERRIER, chargé de cours à la Sorbonne . . . . 40 c.
45. **Les Communiqués officiels.** — IX. *Du 1er au 31 mars 1915.* . 60 c.
46. **Les Neutres. — La Suisse et la Guerre** . . . . 60 c.
47. **Le Livre rouge austro-hongrois** (*29 juin-24 août 1914*) . . . . 90 c.
48. **Les Campagnes de 1914,** par CHAMPAUBERT. Avec 23 cartes . 60 c.
49. **Les Communiqués officiels.** — X. *Du 1er au 30 avril 1915* . . 60 c.
50. **Nos Marins et la Guerre.** — I. . . . . 60 c.
51. **Le second Livre bleu anglais** (*Turquie, 3 août-4 nov. 1914*). 90 c.
52. **A l'Ordre du Jour.** — X. *Du 2 au 7 décembre 1914.* . . . . . 60 c.
53. **Les Communiqués officiels.** — XI. *Du 1er au 31 mai 1915* . . 60 c.
54. **Les Neutres. — Les Dessous économiques de la Guerre,** par Christian CORNÉLISSEN, économiste hollandais. Préface de Charles ANDLER, professeur à la Sorbonne . . . . 60 c.
55. **Le Livre vert italien** (*9 décembre 1914-4 mai 1915*). . . . . . 90 c.
56. **A l'Ordre du Jour.** — XI. *Du 8 au 11 décembre 1914* . . . . . 60 c.
57. **Les Volontaires étrangers enrôlés au service de la France en 1914-1915,** par M.-C. POINSOT . . . . 60 c.
58. **L'Organisation du Crédit en Allemagne et en France,** par André LIESSE, membre de l'Institut . . . . 90 c.
59. **A l'Ordre du Jour.** — XII. *Du 11 au 13 décembre 1914* . . . . 60 c.
60. **A l'Ordre du Jour.** — XIII. *Du 14 au 28 décembre 1914*. . . . 60 c.
61. **Les Communiqués officiels.** — XII. *Du 1er au 30 juin 1915.* . 60 c.
62. **La Vie économique en France pendant la guerre actuelle,** par Paul BEAUREGARD, membre de l'Institut . . . . . . 40 c.
63. **L'Œuvre de la France.** Articles traduits du journal *The Times*. Avec 1 carte. . . . . 40 c.

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

64. **La Guerre et les Monuments.** *Cathédrale de Reims, Ypres, Louvain, Arras,* par Lucien MAGNE. Avec 32 illustrations . . . 1 fr
65. **Les Origines historiques de la guerre,** par Gabriel ARNOULT, docteur en droit. Avec 4 cartes . . . . 40 c.
66. **Du Rôle de la Physique à la guerre. De l'Avenir de nos Industries physiques après la Guerre,** par J. VIOLLE, membre de l'Institut. Avec 26 figures . . . . 75 c.
67. **Le Livre jaune français** (*17 mars 1913-4 septembre 1914*). . . . 90 c.
68. **Chronologie de la Guerre.** *Du 1er janvier au 30 juin 1915,* par S. R. . . . . 60 c.
69. **Les Communiqués officiels.** — XIII. *Du 1er au 31 juillet 1915.* 60 c.
70. **A l'Ordre du Jour.** — XIV. *Du 29 décembre 1914.* Avec la *Liste alphabétique des noms cités du 8 août au 29 décembre 1914* . . . 90 c.
71. **Les Pages de Gloire de l'Armée belge.** *De la Gette à l'Yser. A Dixmude,* par le commandant WILLY BRETON, de l'armée belge. Avec 4 cartes . . . . 60 c.
72. **Chants de Soldats (1525-1915).** *Chansons populaires. Chants militaires. Hymnes nationaux. Sonneries.* (Avec la musique.) Recueillis par A. SAUVREZIS . . . . 1 fr.
73. **Le Livre bleu anglais. Documents complémentaires** (*20 juillet-1er septembre 1914*). 60 c.
74. **Voix italiennes sur la Guerre de 1914-1915.** . . . . 60 c.
75. **Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1915.** Articles traduits ou analysés par S. R. — III. . . . . . . 60 c.
76. **Les Neutres. — Voix espagnoles.** Préface de Gomez CARRILLO. 60 c.
77. **Les Communiqués officiels.** — XIV. *Du 1er au 31 août 1915.* 60 c.
78. **L'Anniversaire de la Déclaration de guerre** (*4 août 1914-4 août 1915*). Préface de M. H. WELSCHINGER, de l'Institut . . . 60 c.
79. **Paroles françaises.** *Hommes d'État. Hommes politiques. Diplomates. Publicistes* . . . . 60 c.
80. **Paroles françaises.** *L'Institut de France. L'Université. Les ministres des cultes. Les chefs militaires. Le Président de la République.* . . . . 60 c.
81. **Les Communiqués officiels.** — XV. *Du 1er au 30 sept. 1915.* . 60 c.
82. **Mines et Tranchées,** par Henry DE VARIGNY. Avec 5 figures. 60 c.
83. **Nos Marins et la Guerre.** — II. *Du 3 avril au 14 août 1915.* 60 c.
84. **Les Alsaciens-Lorrains en France pendant la Guerre** . . 60 c.
85. *La Diplomatie française.* **L'Œuvre de M. Delcassé,** par Georges REYNALD, sénateur. Avec portrait . . . . 60 c.
86. **Les Communiqués officiels.** — XVI. *Du 1er au 31 octobre 1915.* 60 c.
87. **Les Terres meurtries,** par A. DE POUVOURVILLE. Avec 7 cartes. . 60 c.
88. **Documents authentiques sur le complot austro-allemand aux États-Unis,** présentés aux deux Chambres du Parlement britannique. 1916 . . . . 60 c.
89. **Les Communiqués officiels.** — XVII. *Novembre-décembre 1915.* 90 c.
90. **Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1916.** Articles traduits ou analysés par S. R. — IV. . . . 60 c.

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

91. **La Prospérité économique de l'Allemagne.** *Sa « Place au soleil » et la Guerre,* par Gaston Cadoux. 1916. . . . . 40 c.
92. **Les Derniers Massacres d'Arménie.** *Les Responsabilités,* par Herbert Adams Gibbons. 1916. . . . . 40 c.
93. **Le second Livre blanc allemand** (Documents sur l'explosion de la Guerre). *Essai critique et notes sur l'altération officielle des documents belges,* par Fernand Passelecq. Avec fac-similés . . . 1 fr.
94. **Chronologie de la Guerre.** 3e volume (*1er juillet-31 décembre 1915*), par S. R. . . . . 90 c.
95. **Les Neutres. — Voix de l'Amérique latine. Préface de** Gomez Carrillo : *Le Péril allemand dans l'Amérique latine.* . . 75 c.
96. **Problèmes de Guerre.** *Le Droit de la Guerre, autrefois et aujourd'hui. Comment on paie en temps de guerre,* par Alglave, professeur à la Faculté de Droit de Paris. . . . . 75 c.
97. **Les Communiqués officiels.** — XVIII. *Janvier-février 1916.* . . 90 c.
98. **La Guerre aérienne.** *Le Rôle de la cinquième Arme,* par G. Crouvezier. Avec 24 illustrations . . . . 90 c.
99. **La Conquête de l'Autriche-Hongrie par l'Allemagne.** *Une nouvelle forme de Pangermanisme : le « Zollverein »,* par Adrien Bertrand. . . . . 60 c.
100. **Deuxième Livre gris belge.** *Correspondance diplomatique relative à la guerre de 1914-1916* 1f 25
101. **Le Nerf de la Guerre.** *Les Ressources de la défense nationale,* par G. Cerfberr de Médelsheim, chef des bureaux du service des émissions de la défense nationale. Avec 3 gravures. . . . 1f 50
102. **La Réponse du Gouvernement belge au Livre blanc allemand du 10 mai 1915.** *Étude analytique de la publication officielle du Gouvernement belge,* par Fernand Passelecq, directeur du Bureau documentaire belge . . . . 60 c.
103. **La Bataille marocaine.** *L'Œuvre du général Lyautey,* par Ernest Vaffier . . . . 60 c.
104. **Les Communiqués officiels.** — XIX. *Mars-avril 1916* . . . . 90 c.
105. **L'Effort de la France.** Préface par Alfred Croiset, membre de l'Institut. . . . . 60 c.
106. **Le Développement économique de l'Allemagne contemporaine (1871-1914),** par Albert Pingaud, consul général de France. . . . . 75 c.
107. **Explosions et Explosifs,** par Henry de Varigny . . . . . . 75 c.
108. **Les Forces économiques des puissances belligérantes avant la guerre,** par B. Fayolle, ingénieur . . . . 60 c.
109. **Les Chansons de la Guerre.** Rondeau-préface de Hugues Delorme 1f 25
110. **Les Emprunts de Guerre de l'Allemagne,** par A. Liesse, membre de l'Institut . . . . 60 c.
111. **Les Communiqués officiels.** — XX. *Du 1er mai au 30 juin 1916.* 90 c.
112. **L'Esprit français. Les Caricaturistes.** Préface d'Arsène Alexandre . . . . 2 fr.

LA LUTTE FINANCIÈRE

ENTRE LES BELLIGÉRANTS

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME COLLECTION

LE NERF DE LA GUERRE

Les ressources de la Défense nationale
Le mécanisme des emprunts

Un volume in-12 illustré . . . . **1 fr. 50**

(BERGER-LEVRAULT, Éditeurs)

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1918

G. CERFBERR DE MÉDELSHEIM

DIRECTEUR
A LA DIRECTION GÉNÉRALE DES FINANCES D'ALSACE-LORRAINE

3

LA LUTTE FINANCIÈRE

ENTRE LES BELLIGÉRANTS

LES EMPRUNTS — LA CIRCULATION DES BILLETS
L'ESCOMPTE — LE COURS DES CHANGES

AVEC 8 PLANCHES HORS TEXTE

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG

1919

LA LUTTE FINANCIÈRE

ENTRE LES BELLIGÉRANTS

La grande guerre de 1914-1918 a été une lutte à la fois militaire, économique et financière. Les puissances de l'Europe Centrale et leurs alliés bulgares et turcs étaient d'une supériorité certaine au point de vue militaire, comme en ce qui concernait le matériel et les munitions; leur point faible était le côté financier, car parmi elles l'Allemagne seule avait un crédit incontesté. Aussi, dès que se dessina la nécessité d'une guerre longue et coûteuse, les esprits avertis estimèrent que les chances de réussite finale n'étaient pas en faveur des agresseurs, et que, toutes conditions de forces militaires égales, l'épuisement financier amènerait la chute de l'Allemagne. C'est pourquoi les changes allemand et autrichien se sont trouvés de suite en mauvaise posture et n'ont cessé d'accuser une perte croissante, même aux moments où les circonstances politiques étaient le plus favorables. On n'avait pas confiance

dans ce papier, et on faisait payer cher l'obligation de le recevoir en paiement.

La suite de la campagne a montré la légitimité de ces craintes, et le marché des capitaux a été soumis à de terribles épreuves. Les dépenses sur toutes les places ont atteint des chiffres que personne, en 1914, n'aurait osé ni même pu envisager, car les conceptions financières les plus larges qu'on pût avoir à cette époque seraient restées très au-dessous des sommes qui sont atteintes aujourd'hui et qui devront être dépassées demain par les compléments inévitables. Toutes les guerres du dix-neuvième siècle et celles du vingtième jusqu'en 1913, avaient coûté ensemble 65 milliards ; celle-ci atteint, comme chiffre de dépenses, mille milliards de francs, estimation donnée par un journal financier anglais, et qui s'accorde assez bien avec le bilan de guerre dressé par la Société des banques suisses, à fin juin 1918, d'une façon approximative. Voici les chiffres de ce bilan :

ESTIMATIONS	AOUT 1914 DÉC. 1916 (29 MOIS)	AOUT 1914 JUILLET 1918 (48 MOIS)
	(MILLIARDS DE FRANCS)	
1. *Coût de la guerre*	375—385	850—875
Dépenses militaires proprement dites	325—330	650—660
2. *Couverture des dépenses de guerre :*		
Dette consolidée	152—155	455—460
Dette flottante	130—135	215—220
TOTAL	282—290	670—680

ESTIMATIONS	AOUT 1914 DÉC. 1914 (29 MOIS)	AOUT 1914 JUILLET 1918 (42 MOIS)
—	—	—
	MILLIARDS DE FRANCS	
Impôts	8—10	15—20
Avances des banques d'émission	40—45	75—80
Crédits commerciaux et de change.	5—10	35—55
Avances interalliées, déduction faite des doubles emplois. .	25—30	55—60

La forte différence qui existe entre les deux postes : « Coût de la guerre » et « Dépenses militaires proprement dites », s'explique par les intérêts de la dette de guerre.

Pour les cinq premiers mois de guerre, le total des frais de mobilisation et de guerre est estimé à 50 milliards de francs environ ; l'année 1915 a coûté au minimum 130 milliards; 1916, 190 milliards, et 1917, près de 300 milliards de francs. On obtient, pour les quatre premières années de guerre, un total de 875 milliards de francs et une dépense mensuelle moyenne de 18 milliards 250 millions. Calculée sur la base de 5 1/2 % d'intérêt et de 1/2 % d'amortissement annuel, on arrive à une charge annuelle de 52 milliards 500 millions de francs.

Avant la guerre, la dette globale des sept principales puissances en guerre ne dépassait pas 125 milliards de francs ; le service annuel de cette dette, amortissement compris, n'absorbait que 5 milliards 500 millions de francs, et la fortune globale, pu-

blique et privée de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie ne dépassait pas 1.275 milliards de francs.

Il paraîtra peut-être intéressant de rappeler ici le montant de la dette publique pour chacun des principaux belligérants, en 1914, ce qui permettra de se rendre compte des charges nouvelles qui résulteront de la guerre. Nous négligeons la dette presque nulle des États-Unis, et nous ne parlerons pas des dettes des États de l'Amérique du Sud, qui n'ont pas pris une part active aux opérations.

Dette en 1914, en millions de francs :

	DETTE PUBLIQUE	SERVICE de cette dette
Allemagne	6.268,9	304,7
États confédérés	20.237,6	891,8
Colonies allemandes	105,6	13,1
Autriche-Hongrie	5.479,3	251,8
Autriche	7.932,3	335,2
Hongrie	7.026,3	337,4
Turquie	3.547,2	337,4
Bulgarie	1.000	52
Grande-Bretagne	18.079,9	626
Colonies anglaises	27.312,2	1.007
France	33.317,2	1.323,9
Colonies françaises	1.106,3	60,3
Belgique	4.334	220,4
Congo belge	287,4	7,8
Russie	23.819	1.087,2
Finlande	177	8,6
Serbie	662,7	32,8
Monténégro	10,1	0,5

	DETTE PUBLIQUE	SERVICE de cette dette
	—	—
Italie.	15.336	527
Japon	6.654,1	370,8
Corée.	147,7	13,6

La dette flottante n'est pas comprise dans les chiffres ci-dessus. Elle accroît parfois lourdement la dette, notamment pour l'Autriche-Hongrie.

Les nations engagées dans la guerre ont mis en œuvre tous les moyens que la théorie financière et l'expérience leur offraient pour se procurer de l'argent. Ces moyens étaient en premier lieu l'emprunt perpétuel, émis à l'intérieur ou à l'extérieur, puis les bons ou obligations remboursables à court terme, puis les emprunts auprès des banques nationales, principalement les banques d'État, qui se procuraient les fonds par des émissions de billets; des ventes de titres étrangers appartenant à des nationaux, ou des prêts consentis sur ces titres par des banques étrangères; des subventions soit gratuites, soit sous forme d'avances obtenues d'un pays allié; enfin, accessoirement, les contributions imposées sur les territoires occupés militairement et les réquisitions.

Voyons rapidement de quelle façon les principaux belligérants ont fait usage de ces expédients financiers.

En France, la combinaison la plus heureuse a été celle des bons et obligations 5 °/₀ de la Défense

nationale, dont le succès ne s'est pas un instant démenti. Les bons ont cet avantage, qui manque aux emprunts, de recueillir les disponibilités à l'instant même où elles se forment, et de les rendre à la circulation, s'il est utile, dans un délai très court. Cette ressource n'est pas négligeable, car l'émission a atteint jusqu'au chiffre considérable de 50 milliards, renouvellements compris, en 1918.

Quatre emprunts de guerre seulement ont été émis, et ils ont produit, en valeur nominale :

	MILLIONS
5 °/o 1915	15.204
5 °/o 1916	11.514
4 °/o 1917	14.882
4 °/o 1918	30.491

En réalité, par suite du taux d'émission, l'intérêt de chacun d'eux a dépassé sensiblement 5,50 °/o, ce qui n'a rien d'excessif dans des circonstances aussi difficiles.

D'autres emprunts ont été placés à l'étranger, soit pour se procurer des fonds, soit pour lutter contre l'élévation continuelle du cours des changes.

En outre, une subvention de 2 milliards 445 millions a été donnée par les États-Unis depuis qu'ils sont entrés dans la conflagration générale.

La Banque de France avait pour devoir de venir en aide à la nation ; elle l'a fait très largement, au delà de ce à quoi elle était tenue par ses conventions. Elle a fourni, à fin novembre 1918, des

avances pour 19 milliards, l'escompte de bons du Trésor pour 3 milliards 500 millions, sa circulation a touché un moment le chiffre de 31 milliards, auquel, pour avoir un total, il faudrait ajouter le produit de l'émission des billets de la Banque de l'Algérie et des banques coloniales.

D'autre part, la France a avancé à ses alliés 3 milliards 500 millions, prêtés aussi par la Banque de France.

L'Angleterre a recueilli, par ses emprunts consolidés et ses bons du Trésor, 86 milliards de francs.

La dette flottante s'élevait, fin octobre 1918, à 3 milliards 675 millions de francs.

Le compte du Trésor était, à fin novembre, de 800 millions environ.

Elle a reçu 3 milliards 945 millions des États-Unis à titre de subvention.

Elle a subventionné elle-même ses alliés et ses dominions.

Plusieurs dominions et colonies : l'Australie, le Canada, les Nouvelles-Galles du Sud, le Sud Afrique, ont émis des emprunts particuliers. Le Canada à lui seul a emprunté 3 milliards 810 millions de francs.

En janvier 1918, l'État devait à la Banque d'Angleterre 11 milliards 15 millions. La circulation des billets était de 87.482.000 livres.

La Russie a eu recours très largement à l'emprunt, soit à l'intérieur, soit à l'étranger ; elle a

reçu de la France, de l'Angleterre et des États-Unis, des subsides importants en matériel, en munitions et en argent. Les dépenses de guerre sont estimées à près de 100 milliards, mais elle n'en a pas donné le détail ; une seule indication non officielle nous a été fournie par une déclaration de la Banque d'État évaluant les dépenses, pour les trois premières années, à 37 milliards 841 millions de roubles, dont le quart aurait payé les dépenses ordinaires. Les frais de la guerre auraient donc été, à cette époque, de 73 milliards de francs (rouble au taux nominal), mais la Russie a été entraînée depuis à des dépenses qui complètent certainement 100 milliards. La circulation des billets était normale jusqu'à la révolution, mais à partir de ce moment elle n'a cessé de croître d'une manière excessive, amenant la chute profonde du cours du rouble-papier. Après le traité de Brest-Litowsk, cette circulation atteignait déjà 35 milliards de roubles, soit, en valeur nominale, 93 milliards de francs ; on l'évalue maintenant à 179 milliards, dont 133 en billets bolcheviks ! Le total de la dette était, au 1er janvier 1918, de 80 milliards 800 millions de roubles, soit 215 milliards de francs.

En Italie, entrée dans la guerre en 1915, nous trouvons deux emprunts cette même année, le premier de 1 milliard, le second de 2 milliards 500 millions, le troisième en 1916 a produit 3 milliards 933 millions, le quatrième en 1917, 3 mil-

liards 600 millions, le cinquième en 1917, 5 milliards, au total 16 milliards ; les avances et billets ont produit 2 milliards 666 millions, les bons du Trésor en circulation ont fourni 15 milliards 910 millions; 12 milliards 57 millions de bons sont à l'étranger, la subvention des États-Unis s'élève à 1 milliard 160 millions. La dette de guerre totale dépasse 54 milliards, la charge de cette dette représente 2 milliards 450 millions.

La Belgique, la Grèce, la Serbie, la Roumanie, ont vécu en grande partie sur les subventions fournies par leurs alliés plus riches.

Venus les derniers sur le théâtre de la guerre mondiale, les États-Unis d'Amérique se sont aussitôt distingués par l'ampleur de leurs conceptions; ils ont annoncé la levée de 13 millions de combattants, si ce contingent colossal devenait nécessaire, et ils ont envisagé avec sang-froid l'effort financier qu'il comporterait. Les autorisations de dépenses ont accusé des chiffres excessivement élevés, et les emprunts se sont trouvés, par cela même, établis sur des bases d'une largeur inconnue jusqu'ici. Alors qu'avant la guerre actuelle, dans tous les pays, un emprunt de 1 milliard semblait une grosse opération, le premier emprunt américain est de 10 milliards de francs, le second donne 19 milliards 500 millions, le troisième 21 milliards 270 millions, le quatrième plus de 35 milliards de francs. Devant une telle puissance finan-

cière, intervenant dans la lutte au moment où les combattants étaient de toutes façons épuisés, aucune résistance ne pouvait être de longue durée. Aussi, les Américains ont-ils à peine paru sur les champs de bataille, les forces en argent et en matériel qu'ils ont jetées dans la balance ont suffi pour amener l'effondrement de l'ennemi.

Au total et jusqu'à la signature de l'armistice, les dépenses de guerre des États-Unis se sont élevées, en vingt mois, à 110.418.403.500 francs.

Notons que les États-Unis ont fourni à leurs alliés des subventions dépassant 8 milliards. Ces capitaux ont permis à ceux-ci de restreindre le recours à l'emprunt, de soulager leur circulation fiduciaire, et d'attendre le moment le plus favorable pour consolider leur dette par un appel public au crédit.

* * *

Maintenant, passons à l'ennemi... pour examiner sa situation financière pendant la guerre; il nous sera inutile d'insister sur sa désastreuse situation d'après guerre, les chiffres parleront d'eux-mêmes.

L'Allemagne, dont la façade était reluisante au moment de l'entrée en campagne, a procédé par l'émission de diverses valeurs de dette flottante, et par la consolidation régulière de cette dette, tous les six mois, au moyen d'un emprunt perpétuel. Voici les résultats qui nous ont été fournis, mais

sur lesquels il convient de faire des réserves, car les Allemands ont tellement fait entrer les titres de chaque emprunt dans les emprunts subséquents, qu'il est impossible pour nous d'en dégager des chiffres nets. En millions de marks :

1er emprunt	. . . .	5.600
2e	—	11.382
3e	—	15.204
4e	—	13.460
5e	—	13.374
6e	—	15.963
7e	—	13.500
8e	—	14.550

Le neuvième, émis fin septembre 1918, est demeuré en suspens, d'abord par suite du peu d'empressement à souscrire montré par les capitalistes, puis par les événements d'octobre qui annonçaient le désastre final.

La circulation des billets était, au 30 novembre 1918, de 31 milliards de marks environ.

En tenant compte de ces emprunts, de la dette flottante, constituée surtout par des traites, et qui s'élevait généralement à 40 milliards environ (39 milliards 295 millions par exemple, en janvier 1918), le total de la dette de guerre allemande paraît atteindre 160 milliards. Les crédits votés à fin 1917 étaient déjà, au total, de 136 milliards 250 millions.

Notons encore comme un élément d'actif qui n'est pas négligeable, les lourdes contributions que

les armées d'invasion ont imposées, d'abord à l'État belge, puis aux villes et régions occupées, soit sous forme de numéraire, soit sous forme de fournitures diverses, puis les pillages et les déménagements de titres, d'objets de valeur et de mobiliers. Il s'agit là de plusieurs milliards qui entreront d'ailleurs en compte au moment des règlements définitifs.

L'Autriche-Hongrie avait un régime financier spécial. Les deux couronnes séparées émettaient des emprunts distincts, ou, si l'emprunt était commun, la charge était répartie sur le pied d'un tiers environ à la Hongrie. Dans ces conditions, les ressources nécessaires à la guerre ont été trouvées dans des subventions de l'Allemagne, environ 5 milliards, dans des avances considérables consenties par la Banque d'Autriche-Hongrie et par les banques privées, enfin dans une série d'emprunts émis aux mêmes dates, à Vienne et à Buda-Pest ; le produit de ces emprunts apparaît comme suit, en millions de couronnes (la couronne vaut 1f05) :

	AUTRICHIEN	HONGROIS
1er emprunt	2.901	1.175
2e —	2.688	1.132
3e —	4.503	1.970
4e —	4.442	2.000
5e —	4.413	2.300
6e —	4.253	2.500
7e —	6.044	3.690
8e —	6.300 (?)	3.860

Quant à l'ensemble des ressources, le bilan ci-après pourra donner une idée des proportions relatives à chaque origine. A fin 1917, dernière période connue dans les détails, la dette de guerre de l'Autriche seule atteignait 43 milliards 600 millions de couronnes, dont 23 milliards 200 millions d'emprunts publics, 12 milliards 100 millions d'avances de la Banque d'État, 5 milliards 400 millions d'avances de l'Allemagne, 700 millions dus à des banques hollandaises. En août 1918, le total de la dette flottante atteignait 26 milliards 847 millions de couronnes, la circulation fiduciaire 24 milliards ; avec les avances faites par les banques, la dette spéciale est de 67 milliards. La dette totale de la Hongrie pour les dépenses de guerre est évaluée officiellement à 34 milliards de couronnes. Une déclaration du rapporteur du budget à fin octobre 1918 portait la dette de guerre autrichienne à 67 milliards 955 millions. La dette nationale s'élevait, à fin octobre 1918, à 84 milliards de couronnes, contre 18 milliards avant la guerre, soit une charge annuelle de 4 milliards 500 millions de couronnes contre 489 millions. La dette totale hongroise atteint 43 milliards.

La Banque d'État austro-hongroise paraît être compromise par cette situation obérée d'un État qui, en outre, s'est désagrégé. La gestion de cet établissement a manqué de prudence. Pour masquer ses opérations dangereuses, et notamment la

remise de ses réserves d'or à l'Allemagne, il n'a pas publié de bilan pendant la guerre, mais il résulte d'un compte rendu de son conseil d'administration que, à la fin de 1917, sa circulation, de 18 milliards 439 millions de couronnes — contre 2 milliards 490 millions en 1913 et 5 milliards 137 millions en 1914, — n'était garantie que par une encaisse métallique insignifiante de 321 millions de couronnes, soit 2 °/o. Elle avait avancé, à cette date, 9 milliards 456 millions de couronnes à l'État autrichien et 4 milliards 158 millions à l'État hongrois.

La Bulgarie a surtout vécu des subsides de l'Allemagne, et des produits agricoles qu'elle vendait très cher à ses alliés. Sa dette, qui était nominalement de 686 millions de francs en 1914, mais qui en réalité, à la suite d'emprunts à l'Allemagne et non réglés, atteignait le chiffre de 1 milliard, a passé à 4 milliards environ, soit plus de 3 milliards de dépenses de guerre. C'est beaucoup pour un jeune État, qui, uniquement agricole, doit demander tant de produits et d'articles au dehors.

La Turquie, pays à finances depuis longtemps dépréciées, mais qui cherchait à se relever, n'est entrée dans la guerre qu'à condition que l'Allemagne en paierait les frais, ce qui a été une bien plus lourde charge qu'on ne pouvait le supposer au début ; même, la Turquie a dû, pour faire face à des dépenses urgentes que son allié ne pouvait

acquitter, émettre elle-même des bons du Trésor ottoman, garantis par un dépôt de bons allemands, pour 85 millions de livres turques; rien ne dit que cette opération a été la seule ainsi garantie par du papier — le bon billet qu'ont eu là les Jeunes Turcs!

Voilà un court exposé de la situation financière des nations entrées dans la lutte active; mais il convient d'ajouter que partout l'état de guerre général a entraîné des dépenses exceptionnelles, même chez les neutres, et qu'elles ont été couvertes par des emprunts intérieurs. La Hollande, la Suisse, le Danemark, voisins des régions en armes, ont dû mobiliser plus ou moins largement, pour leur police et leur sûreté, et leurs emprunts ont atteint des chiffres relativement élevés; les États de l'Amérique du Sud, privés de l'habituel apport d'argent de l'Europe, ont emprunté pour vivre; de même la Chine, la Suède. Tous ces appels au crédit ont entraîné des charges pour les budgets à venir, dont les conditions de la vie se ressentiront.

*
* *

En tous temps, on cherche des indications sur l'état des finances et du commerce d'un pays en consultant les taux de l'escompte et du change; ces renseignements sont principalement utiles en période de guerre.

Le taux de l'escompte, c'est l'intérêt demandé par les banques pour prêter de l'argent en échange de papier commercial, il varie selon les disponibilités d'argent plus ou moins grandes, et selon les besoins du commerce. En cas de crise, le capitaliste craint d'exposer ses fonds, il préfère les garder si on ne l'attire pas par de gros intérêts ; le commerçant, redoutant les mécomptes et se voyant menacé de payer tout au comptant, cherche à réunir le plus de numéraire possible. Le résultat doit être l'élévation du taux de l'escompte.

Sans doute ce taux, qui était exceptionnellement bas en 1914, s'est élevé partout, mais pas au point qu'on aurait pu craindre. Les capitalistes avaient des fonds en excès, ils n'ont pas émis de trop grandes prétentions pour les prêter ; en outre, après le premier moment de désarroi, en août, dans aucun camp on n'a cru à la défaite, et la confiance ne s'est perdue ; aussi les taux officiels sont-ils restés modérés, et constamment on a trouvé en banque des escomptes sur bon papier, à des taux inférieurs.

A la Banque de France, le taux était de 3,5 % en juillet 1914, il est passé à 4,5 % le 30 juillet, à 6 % le 1er août, et le 20 août à 5 %, pour y rester.

La Banque d'Angleterre escomptait à 3 %, elle a monté le taux à 4 % le 30 juillet, à 8 % le 31 août ; on voit que son encaisse métallique était fortement menacée ; à 9 % le 1er août, puis à 10 %,

pour revenir à 6 °/₀ le 6 août, la crise étant passée, et à 5 °/₀ le 8 août, à 5,5 °/₀ au 18 janvier 1917, à 5 °/₀ au 5 avril 1917. Le taux s'est maintenu depuis à ce chiffre.

La Banque d'Italie prête à 5 °/₀, la Banque d'État russe prêtait en 1917 à 6 °/₀.

L'escompte allemand, à la Reichsbank, était en juillet 1914 de 5,5 °/₀, il a été porté à 6 °/₀ au moment de la déclaration de guerre, et ramené à 5 °/₀ en janvier 1918.

En Autriche, le taux était passé de 4 °/₀ à 5 °/₀ le 29 juillet, à 6 °/₀ le 31, à 8 °/₀ le 1er août, pour revenir à 6 °/₀ le 20 août, à 5,5 °/₀ le 31 octobre, à 5 °/₀ le 10 avril 1915.

L'escompte de la Banque d'Espagne n'a pas varié à 4 1/2 °/₀.

* * *

Deux facteurs influent sur le change des monnaies et valeurs entre deux pays : la balance commerciale et le degré de confiance qu'inspirent les valeurs fiduciaires.

La balance commerciale, parce que les marchandises achetées dans un pays doivent être payées en monnaies de ce pays. En réalité, on n'a à payer que l'excédent des achats sur les fournitures. Si les achats compensent à peu près les ventes, le change est nul ou de peu d'importance ; si les achats surpassent de beaucoup les ventes, ce qui s'est sou-

vent produit au cours de cette guerre, vis-à-vis des belligérants les plus riches et davantage encore vis-à-vis des neutres, on ne peut se procurer qu'au moyen de grands sacrifices les monnaies nécessaires pour acquitter cet excédent.

Dans les périodes troublées, les nations même les plus riches ne peuvent solder en or leurs comptes à l'étranger ; elles font usage soit de monnaies d'argent elles-mêmes dépréciées par rapport à l'or, soit, bientôt et exclusivement, de papier représentatif de monnaies, c'est-à-dire billet de banque ou traite. Mais e créancier, qui doit lui-même transformer ces valeurs fiduciaires en monnaies de son propre pays, pour payer, éprouve une gêne et une perte, en retour desquelles il exige une compensation; en outre, il fera payer plus ou moins cher la défiance que les événements lui inspirent sur la valeur réelle de ce papier, sur la certitude qu'il voudrait avoir de l'échanger très prochainement contre de l'or.

Voilà les causes des variations du change, prime ou perte. Il importe de se pénétrer des explications qui précèdent, si l'on veut tirer des conséquences intéressantes des tableaux ci-joints et au sujet desquels nous donnons nous-mêmes quelques explications.

Au mois de juillet 1914, les changes européens étaient à peu près au pair. La perte au change la plus élevée, moins de 2 %, était pour le dollar

qui, de suite et tandis que la situation se maintenait pour les autres monnaies, vit sa dépréciation augmenter et demeurer au-dessous du pair pendant trois mois, parce que, les affaires internationales étant gênées par l'état de guerre, chaque pays vivait sur ses stocks et n'achetait rien. En octobre, notamment, une crise commerciale se manifesta à New-York sur le marché du coton, engorgé de marchandises que personne en Europe ne demandait. Puis, brusquement, tous les changes montent au-dessus du pair jusqu'à 4 et 6 %, parce que les commandes affluent et qu'on a besoin de fonds pour les payer. Il est à remarquer que ni la retraite franco-anglaise ni la bataille de la Marne n'ont influé sur le taux des changes. C'est qu'au début de la guerre, la situation monétaire et fiduciaire était partout très saine, et que l'on escomptait une guerre courte.

Mais à mesure que la guerre se stabilise et que, d'autre part, les effectifs croissants, les grosses dépenses en matériel et en munitions pèsent sur les finances des belligérants, toutes les devises éprouvent un recul, surtout le franc, parce que chez nous les dépenses sont plus élevées. Si la livre sterling se maintient longtemps encore près du pair, c'est que les alliés de l'Angleterre lui achètent beaucoup, et que ses propres dépenses ne sont pas excessives. Le mark, assez stable en 1915, aux environs de 12 % de perte jusqu'en novembre,

subit ensuite une dépression profonde à 20 °/₀ et même 25 °/₀ pendant les mois suivants; c'est l'indice que le pays a épuisé ses réserves alimentaires. L'Autriche, devant l'entrée en scène de l'Italie, ne cesse de voir sa couronne baisser jusqu'à 40 °/₀.

A partir d'avril 1916, des accords financiers conclus entre les Alliés pour empêcher une plus grande dépréciation, relèvent un peu tous les changes. On emprunte à l'étranger et on laisse sur place le montant de l'emprunt, on veut des titres ou l'on se fait prêter sur dépôts de titres étrangers, on établit des contrôles de change pour lutter contre les spéculateurs. Ces mesures ont un effet utile, et les batailles de Verdun ne l'altèrent pas. A la fin de l'année, tandis que les changes alliés se maintiennent ou descendent peu, les changes allemand et autrichien s'effrondent brusquement jusqu'à 32 et 52 °/₀ respectivement, sous l'influence de l'entrée en guerre de la Roumanie et d'une offre de paix qui témoigne d'une grande lassitude de la part des puissances centrales.

Ni la défaite roumaine ni la révolution russe, pourtant si favorable, n'ont une influence durable sur le crédit de l'Allemagne et de l'Autriche, parce que leurs besoins matériels ne sont pas allégés; à peine le premier événement et la réaction attendue après un grand mouvement de baisse, amènent-ils un relèvement passager, puis, voici l'heure grave : la déclaration de guerre des États-Unis en avril

1917. Genève, principal marché du change, salue la nouvelle par une hausse brusque des devises alliées, par une baisse sur celles des puissances centrales. Un très gros effort est reconnu nécessaire, on se ravitaille de toutes façons à grands frais ; en même temps la fin de la guerre paraît s'éloigner, voilà pourquoi la baisse devient générale et considérable, le franc cote 23 °/₀ de perte, la livre 16, même le dollar 14 ; les gouvernements s'alarment, prennent encore des mesures de stabilisation et pourtant, après un relèvement passager, ne peuvent empêcher une nouvelle baisse à la fin de 1917.

Pourtant survient un événement capital, propre à faire escompter la fin des hostilités, c'est l'armistice russe (décembre 1917) suivi des traités de paix avec l'Ukraine et la Russie bolchevik (3 mars 1918) ; le mark monte de 20 points, la couronne de 16, tandis que franc, livre et dollar se maintiennent à Genève difficilement ; les besoins sont toujours aussi grands, accrus encore par les formidables armements des États-Unis. Quant au rouble, il n'a même plus de cote officielle. Aussi le papier trouve-t-il difficilement preneur.

Ces besoins, ils sont partout en permanence et ils pèsent de plus en plus sur les crédits publics, parce que les fournisseurs sont eux-mêmes inquiets, au sujet de leur propre crédit particulier, en présence d'une situation à laquelle personne ne sau-

rait assigner une fin. Car c'est la durée de la guerre qui inquiète maintenant le capitaliste beaucoup plus que les péripéties de la défaite ou de la victoire. Ainsi les succès des offensives allemandes — parce qu'elles ne sont pas décisives — le traité de Bucarest — parce qu'il n'a aucune répercussion sur les fronts occidentaux — n'empêchent pas la marche descendante de la cote des changes. Au contraire, en juillet 1918, on entrevoit des événements graves, par suite de l'effort américain se produisant huit mois plus tôt qu'on ne l'avait annoncé, les devises alliées se stabilisent; puis voilà, au commencement d'août, le succès de la contre-offensive; les gens bien informés savent que les puissances centrales sont à bout, que leur résistance sera nulle; par conséquent que la guerre va se terminer, et à leur détriment : la hausse de 12 à 15 points se produit immédiatement sur les devises alliées, tandis que la perte de la couronne atteint 65 °/₀, parce qu'on se demande comment l'Autriche vaincue retirera son papier de la circulation.

Enfin, on annonce les divers armistices, la solution définitive : les finances de la guerre ont achevé leur rôle actif. On ne parlera plus que des finances de la paix, qui ne seront sans doute pas, pour aucun pays, d'un établissement aisé. Aussi le change ne disparaîtra pas de suite et entièrement sur les devises des vainqueurs : ils ont encore trop de besoins à combler et trop de règlements à faire.

Comme on a pu le voir par cet exposé succinct, le marché du change a tenu beaucoup moins compte des événements politiques que des balances commerciales. L'influence de ces dernières est visible surtout dans le tableau du cours de la peseta espagnole à Paris. C'est encore la nécessité pour l'Italie, de se fournir chez nous, qui cause la dépréciation de la lira, les péripéties de la guerre se manifestent pourtant par deux baisses, en mars 1917 et en octobre de la même année. L'offensive sur Verdun a bien amené un très léger mouvement de baisse sur le franc, en avril 1916; la déclaration de guerre de la Roumanie, fin août 1916, est saluée par une légère amélioration, et la révolution russe par une sérieuse aggravation; mais que d'autres victoires ou défaites ont paru ignorées des spéculateurs !

Ce qui montre bien l'influence locale des marchés de change, c'est que la même monnaie peut avoir un sort très différent suivant la place où elle est cotée : nous en donnons la preuve dans le tableau de la cote de la livre sterling à Paris et à Genève et dans celui du dollar. On comprend que l'Amérique fournit à la France, et non à la Suisse ni aux puissances centrales qui en dépendent.

Nous avons donné le change espagnol comme type des changes neutres : scandinaves et hollandais ont connu les mêmes cours élevés et davantage encore, le change scandinave a coté jusqu'à 75 °/₀

de prime à Paris, le hollandais jusqu'à 43 °/₀. Le mark a été toujours plus déprécié à Amsterdam qu'à Genève, parce que, en Hollande, l'Allemagne devait davantage.

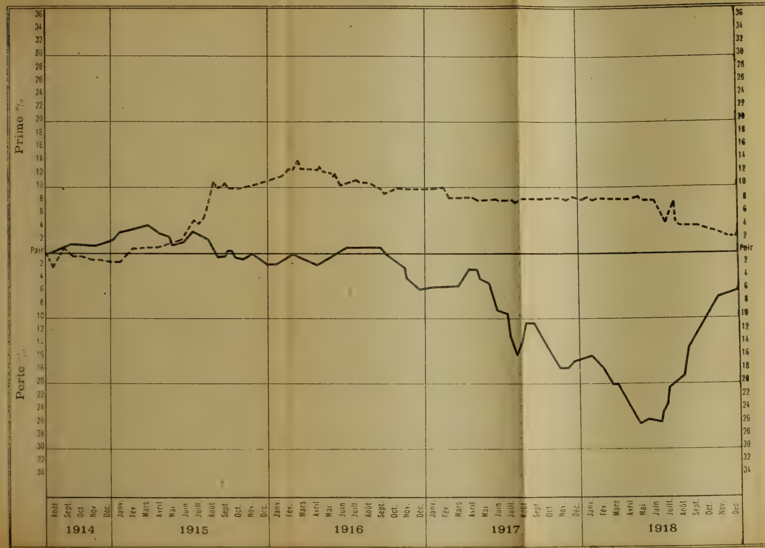
On s'était assez peu préoccupé des changes européens depuis la fin des guerres napoléoniennes. Nul doute qu'ils ne soient maintenant et pour longtemps, dans tous les pays du monde, un élément important dont il faudra tenir grand compte dans les transactions commerciales et dans toutes les circonstances de la politique financière des États.

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — 1919

FRANCE

Cours du Franc à Genève





ANGLETERRE
Cours de la Livre sterling à Paris
Cours de la Livre sterling à Genève
Pair = 25 fr. 22
Prime %
Perte %
Pair
Août Sept. Oct Nov Déc.
1914
Janv. Fév Mars Avril Mai Juin Juill. Août Sept Oct. Nov. Déc.
1915
Janv. Fév. Mars Avril Mai Juin Juill. Août Sept. Oct. Nov. Déc.
1916
Janv. Fév Mars Avril Mai Juin Juill. Août Sept Oct Nov. Déc.
1917
Janv. Fév. Mars Avril Mai Juin Juill. Août Sept. Oct. Nov. Dec
1918

ITALIE

Cours de la Lira à Paris



Perte %

2
Pair
2
4
6
8
10
12
14
16
18
20
22
24
26
28
30
32
34
36
38
40
42
44
46
48
50
52
54
56
58
60
62
64
66
68

Aout Sept Oct Nov Dec
1914

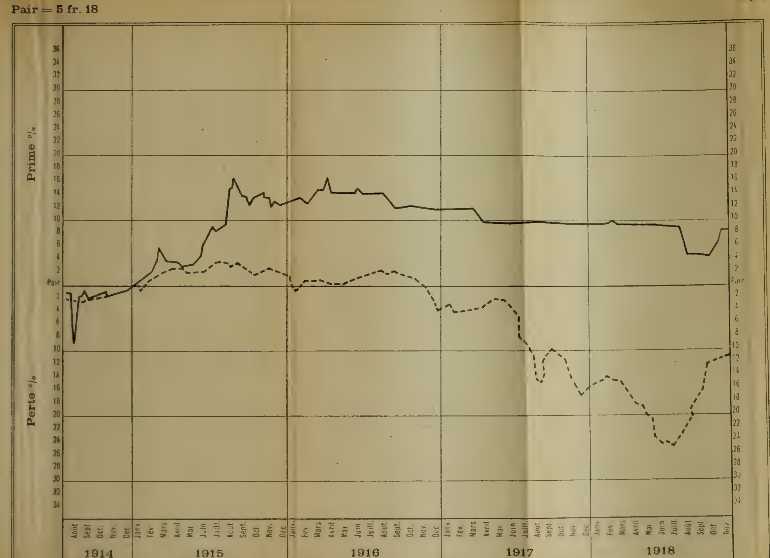
Janv Fev Mars Avril Mai Juin Juill Aout Sept Oct Nov Dec
1915

Janv Fev Mars Avril Mai Juin Juill Aout Sept Oct. Nov. Dec.
1916

Janv Fev Mars Avril Mai Juin Juill Aout Sept. Oct Nov Dec
1917

Janv. Fev Mars Avril Mai Juin Juill. Aout Sept Oct Nov. Dec.
1918


RUSSIE
Cours du Rouble à Paris
Pair = 2 fr. 66
Perte %
Pair
1914
1915
1916
1917
1918
Août Sept Oct Nov Déc
Janv Fév Mars Avril Mai Juin Juill Août Sept Oct Nov. Déc


ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
Cours du Dollar à Paris
Cours du Dollar à Genève
Pair = 5 fr. 18
Prime %
Perte %
Pair
Août
Sept.
Oct.
Nov.
Dec
Janv.
Fév
Mars
Avril
Mai
Juin
Juill.
Août
Sept.
Oct.
Nov.
Dec
1914
1915
1916
1917
1918

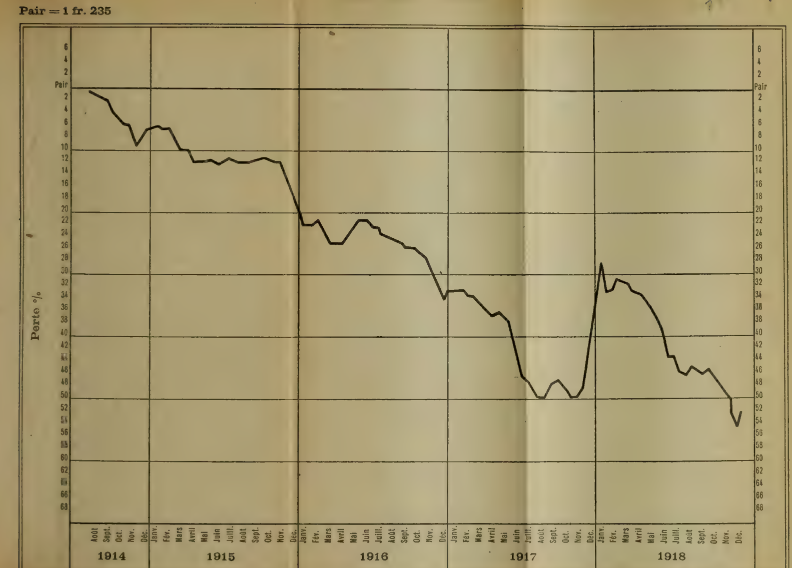
ESPAGNE

Cours de la Peseta à Paris

Pair = 1 franc

ALLEMAGNE

Cours du Mark à Genève



AUTRICHE-HONGRIE

Cours de la Couronne à Genève

Pair = 1 fr. 05



PAGES D'HISTOIRE — 1914-1916

8e Série

Autres Chants de Soldats

(1200-1916)

CHANSONS POPULAIRES
CHANSONS DE ROUTE
CHANTS HISTORIQUES ET MILITAIRES

> Redis-moi cette chanson ; elle est comme le vent du Sud qui serait passé sur un banc de violettes.
>
> SHAKESPEARE.



Recueillis par A. SAUVREZIS

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS — 5-7, Rue des Beaux-Arts | NANCY — Rue des Glacis, 18

119

Prix : 1 fr. 25

Autres Chants de Soldats

Les chants suivants, publiés avec l'autorisation des éditeurs, existent, avec accompagnement de piano chez Maurice SENART et Cie, 20, rue du Dragon, Paris :

Vive Henry IV!
Bourrée d'Auvergne.
Bon voyage, cher Dumollet.
Magali.
Voici la Noël.
Monsieur de Charette.
Berceuse au Bivouac.
Soldats de France.

Il a été tiré de ce volume cinquante-cinq exemplaires numérotés, dont :

5 sur papier du Japon (Nos 1 à 5);
50 sur papier de Hollande (Nos 6 à 55).

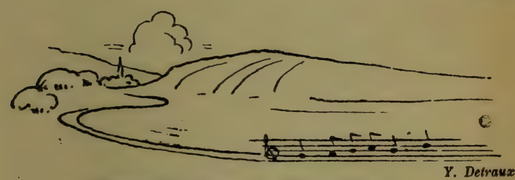
PAGES D'HISTOIRE — 1914-1916

Autres Chants de Soldats

(1200-1916)

CHANSONS POPULAIRES
CHANSONS DE ROUTE
CHANTS HISTORIQUES ET MILITAIRES

Redis-moi cette chanson; elle est comme le vent du Sud qui serait passé sur un banc de violettes.
SHAKESPEARE.



Recueillis par A. SAUVREZIS

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS — 5-7, Rue des Beaux-Arts | NANCY — Rue des Glacis, 18

1916

Une armée triste serait une triste armée.

Soldats,

Rien plus que cette guerre ne nous a replongés dans les éléments vitaux de notre race.

Pourquoi nous battons-nous?

Parce qu'un peuple prétend nous imposer son joug matériel et moral; il prétend dominer, être maître des territoires et de la pensée.

Nous libérerons par la victoire militaire les provinces envahies — et avec non moins d'ardeur, nous libérons notre existence intellectuelle.

La France est non seulement un beau pays, mais une personne morale : elle existe dans la conscience de l'humanité.

La littérature, les œuvres de nos génies attestent la personnalité française; la musique populaire avec son accent de sincérité décèle plus que toute autre production les caractères d'un peuple.

Dans les années qui ont précédé la guerre, l'art musical semblait se perdre en complications assez vaines, en subtilités excessives...

La guerre — terrible réalité — est venue mettre la lumière crue sur des expressions affadies momentanément.

L'homme, pour penser avec justesse, devrait toujours se placer mentalement au seuil de sa tombe. Le jour où la vie est finie, on se retourne et on juge... Pourquoi ne pas le faire plus tôt? Quelle force ne gagnerait-on pas en se plaçant à ce point de vue dès le milieu de la vie?

Donc, en ce qui concerne la musique, tout à coup, les échafaudages factices ont croulé; et dans une tranchée, — face à la mort, — qu'est-il resté de l'art? ce qui est éternel : le rythme, émané des pulsations humaines; la mélodie, issue des émotions les plus profondes.

Tant et si bien que l'on vit cette chose inouïe : un soldat enterré jusqu'à la moitié du corps, chantant la Marseillaise *pour entraîner les autres!*

Le chant ne meurt qu'avec l'homme; tout être qui vit est enclin à chanter pour dire sa joie, sa peine, ses aspirations héroïques ou religieuses.

C'est donc la langue immédiate. Il ne faut pas dire que la musique est une chose superficielle. Ce malentendu a trop duré : on confond parfois des platitudes de contredanses avec la musique.

La musique peut tout exprimer dans la gamme des sentiments humains : elle peut, en effet, être même l'interprète de la joie vulgaire, mais c'est sa moindre raison d'être, c'est son échelon inférieur;

elle peut dire ce que l'âme a de plus noble, de plus élevé, de plus mystérieux.

En conséquence, — dans ce cataclysme, — au moment où tant d'êtres humains, s'étant brusquement ressaisis, vivent de leur vie intérieure, la musique joue son véritable rôle, elle accompagne la vie, l'intensifie, la rend plus harmonieuse.

Soldats, si vous êtes tristes, chantez, le cafard fuit devant la chanson;

Soldats, si vous marchez, chantez, les kilomètres fuient derrière la chanson;

Soldats, si vous êtes las, chantez, le rythme fera courir votre sang plus vite;

Soldats, si vous êtes gais, chantez, exaltez la vieille exubérance française;

Soldats, si vous chargez..., chantez encore, la victoire est au plus endurant, au plus vivant. Chantez...

A. Sauvrezis.

TABLE DES MATIÈRES DU I[er] VOLUME

DE

« CHANTS DE SOLDATS »

Cris de Guerre

On n'a jamais vu un combat silencieux. Au plus fort de l'action, depuis que le monde est monde, on profère des cris ou des chants guerriers.

Légionnaires de Rome :

Feri!

Traduction : « Tapons sur l'ennemi. »

Gaulois :

Terriben!

Traduction : « Brisons les crânes ! »

Cri de la bataille d'Hastings, compagnons de Guillaume le Conquérant :

Diex Aïe!

« Que Dieu nous aide ! »

A la fin du onzième siècle, Louis VI adopte :

Montjoye et Saint-Denis!

A ce cri les troupes de Philippe-Auguste gagnent la bataille de Bouvines.

Au quatorzième siècle, pour l'assaut le cri d'armes est le nom du seigneur :

Montfort!

Châtillon!

ou le nom de la ville ou de la province :

Rouen !

Nantes !

Auvergne !

Champagne !

Plus tard, les colonnes crient :

Vive le Roi !

Vive l'Empereur !

Vive la Nation !
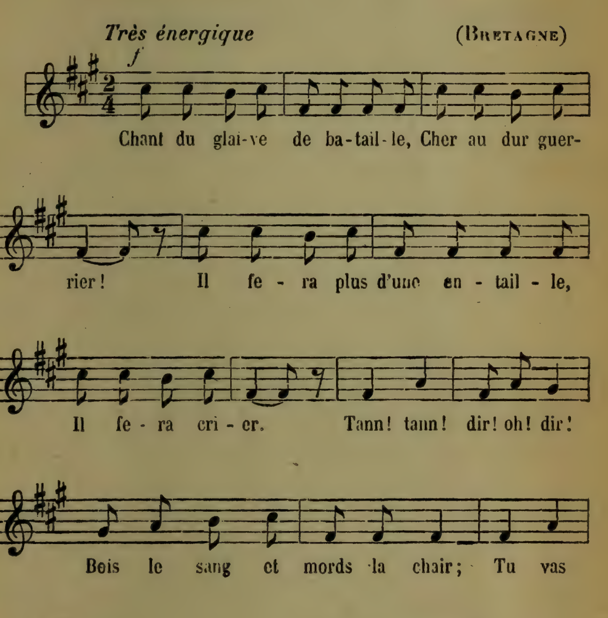
Vive la République !

ou encore :

EN AVANT !

Le Chant du Glaive

(CHANT DE GUERRE GAULOIS)



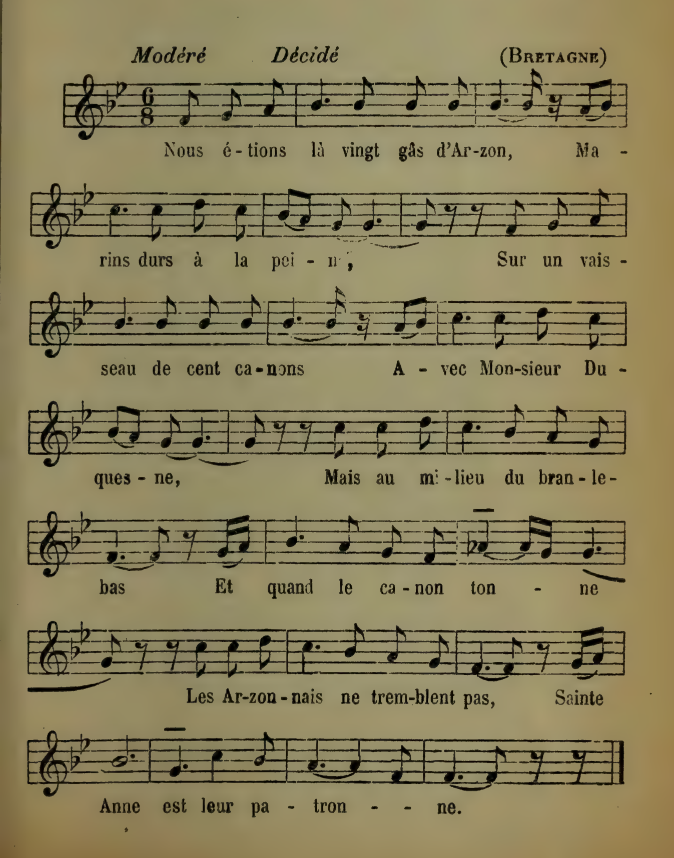
2

Chant du glaive des ancêtres,
   Qui répand l'effroi !
Nous n'aurons jamais de maîtres ;
   Seul, le glaive est roi.
   Tann ! tann ! dir ! oh ! dir !
L'aigle arrive ; il a du flair.
   Tu vas resplendir,
   Glaive au rouge éclair !

3

Chant du glaive qui protège
   Ceux que nous aimons,
Nos forêts, nos champs, la neige
   De nos libres monts !
   Tann ! tann ! dir ! oh ! dir !
Prends ton brusque vol dans l'air ;
   Tu vas resplendir,
   Glaive au rouge éclair !

La Prière des Arzonnais



2

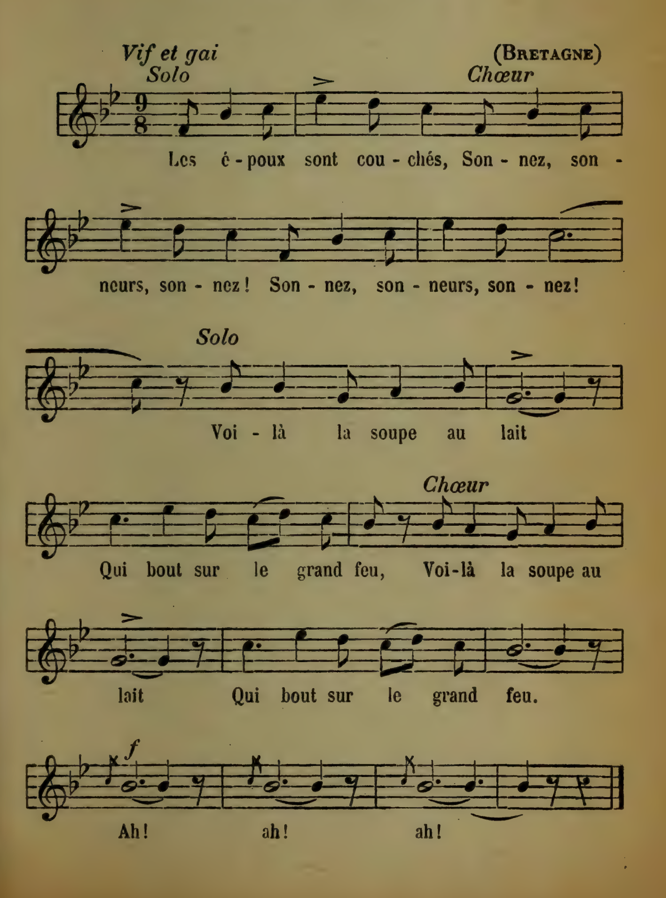
Après deux mois de grosse mer,
Au fond du Zuiderzée,
Deux Hollandais par le travers
Nous lâchent leur bordée.
Trente sont morts du premier coup;
Chez nous, chez nous personne !
Les Arzonnais sont tous debout,
Sainte Anne est leur patronne.

3

(Cette strophe se chante un peu plus lentement.)

Bonnet en main, marchant nu-pieds,
Portant cierges de cire,
Nous venons tous pour t'apporter
Un beau petit navire,
Prends notre hommage avec nos vœux,
Sainte Anne, on te le donne.
Les Arzonnais tombent joyeux
Aux pieds de leur patronne !

La Soupe au Lait



2

Allons, quittons les bancs,
Sonnez, sonneurs, sonnez ! (*bis*)
Et battons la mesure
A grands coups de sabots !

Ah ! ah ! ah !

3

Ils ont très fort sommeil,
Sonnez, sonneurs, sonnez ! (*bis*)
Donnons la soupe au lait
Aux jeunes mariés.

Ah ! ah ! ah !

4

El' boit à la cuillère,
Sonnez, sonneurs, sonnez ! (*bis*)
Le lait tombe au travers,
La cuillère est trouée !

Ah ! ah ! ah !

5

Lui mange avec ses doigts,
Sonnez, sonneurs, sonnez ! (*bis*)
Mais les bouchées de pain
Ensembl' sont attachées.

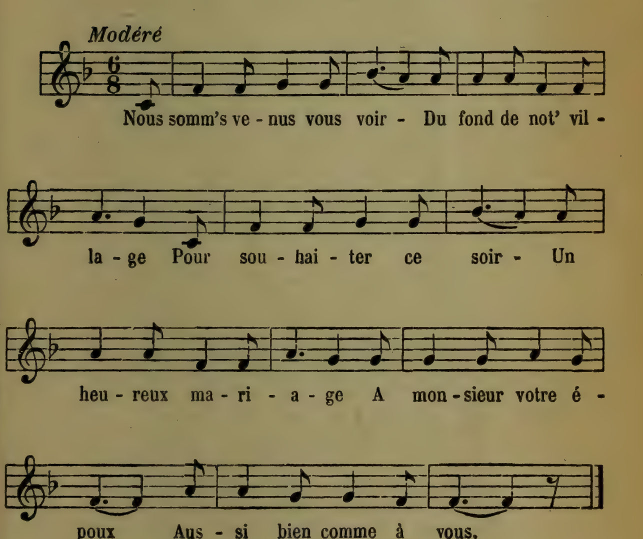
Ah ! ah ! ah !

6

Ils essaieront en vain,
Sonnez, sonneurs, sonnez ! (*bis*)
Nous resterons ici
La moitié de la nuit.

Ah ! ah ! ah !

Chanson de la Mariée



2

Vous n'irez plus au bal,
Madame la mariée,
Danser sous le fanal
Dans les jeux d'assemblée ;
Vous gard'rez la maison
Tandis que nous irons.

3

Avez-vous écouté
Ce que vous dit le prêtre ?
A dit la vérité
Et comme il vous faut être :
Fidèle à votre époux
Et l'aimer comme vous.

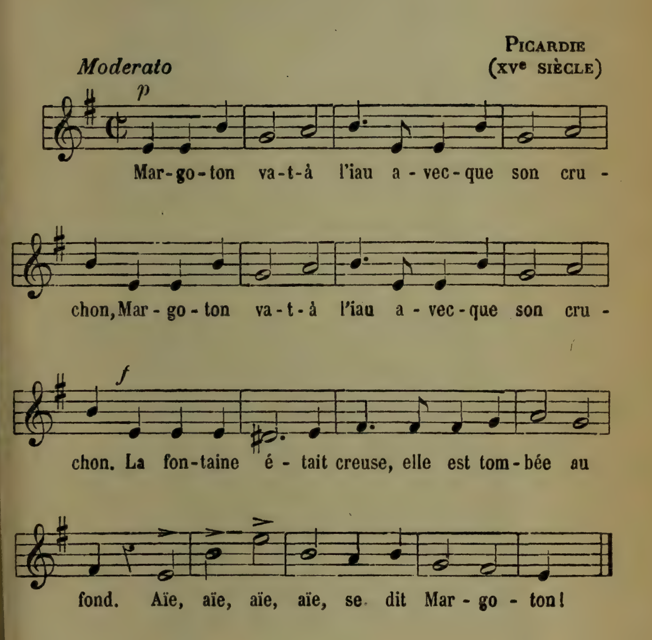
4

Quand on dit « son époux »
On dit souvent « son maître » ;
Ils ne sont pas si doux
Comme ils ont promis d'être,
Il faut leur conseiller
De mieux se rappeler.

5

Recevez ce bouquet
Que nous venons vous tendre ;
Il est fait de genêt
Pour vous faire comprendre
Que tous les vains honneurs
Passent comme les fleurs.

Margoton va-t-à l'iau



2

La fontaine était creuse, elle est tombée au fond. (*bis*)
Par là y passirent trois beaux jeunes garçons.
Aïe, aïe, aïe, aïe, se dit Margoton.

3

Par là y passirent trois beaux jeunes garçons. (*bis*)
Que donnerez-vous bell', nous vous retirerons?
Aïe, aie, aïe, aïe, se dit Margoton.

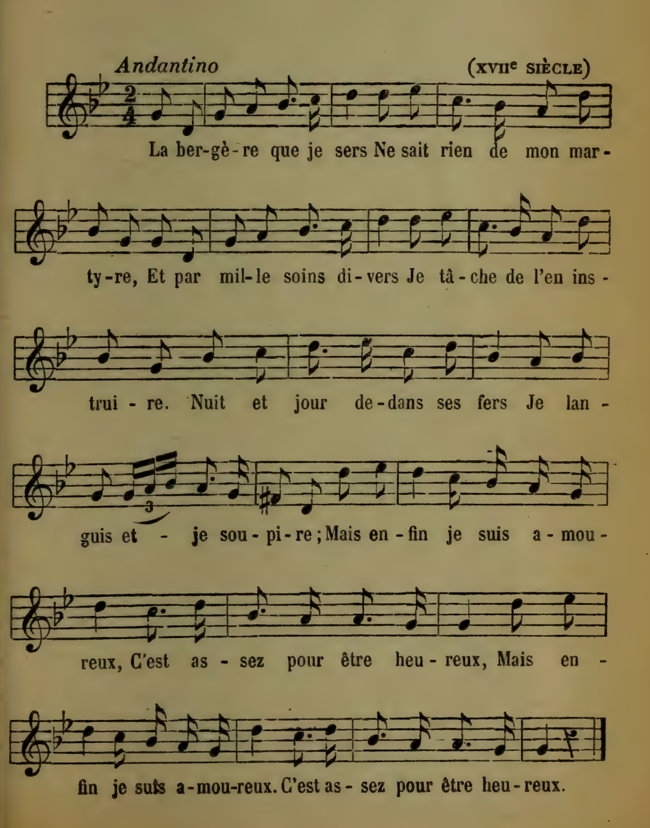
4

Que donnerez-vous bell', nous vous retirerons? (*bis*)
Un baiser pour salaire en guise de doublons?
Aïe, aïe, aïe, aïe, se dit Margoton.

5

Un baiser pour salaire en guise de doublons? (*bis*)
Elle se laissa faire par le plus beau garçon.
Aïe, aïe, aïe, aïe, se dit Margoton.

La Bergère que je sers



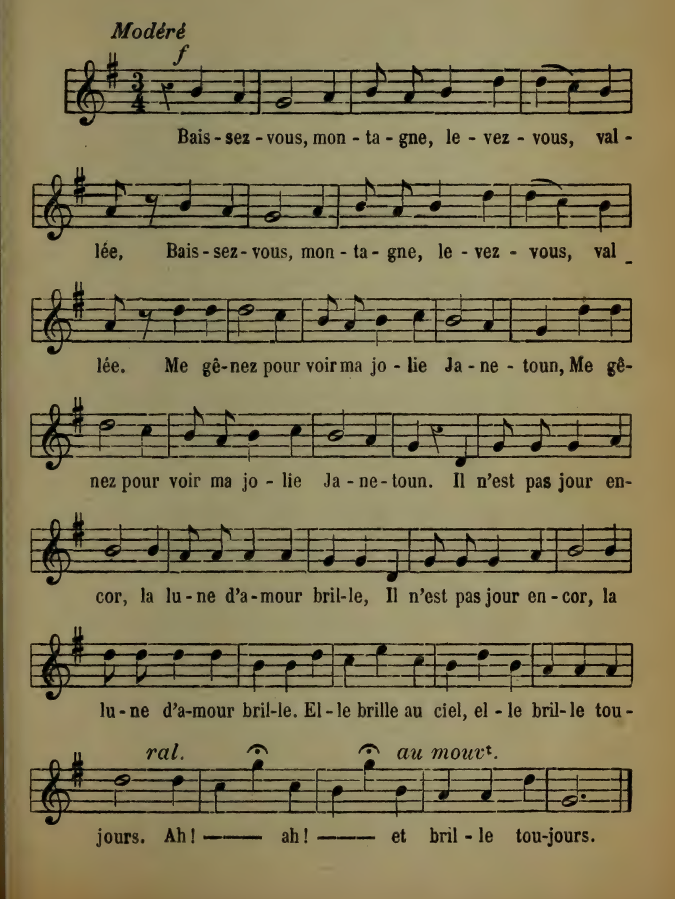
2

On a pris dans mon troupeau
De mes brebis la plus belle ;
J'ai brisé mon chalumeau.
J'ai perdu mon chien fidèle.
Des bergères du hameau
J'ai choisi la plus cruelle ;
Mais enfin je suis amoureux, } *bis*
C'est assez pour être heureux. }

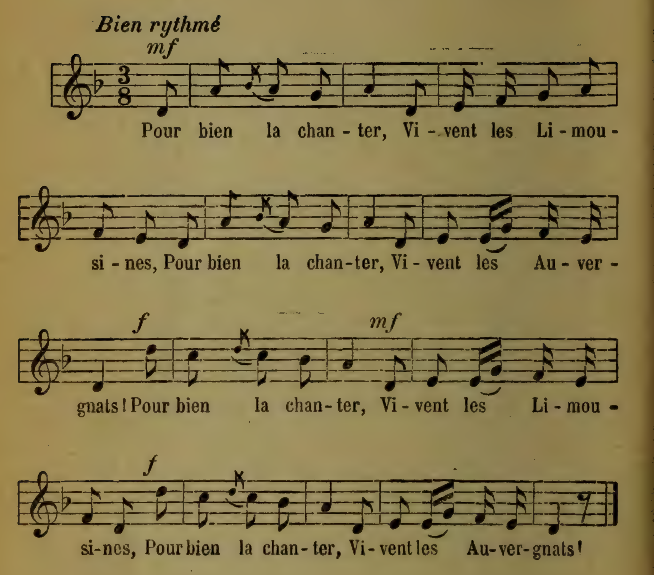
3

D'une si rare beauté
Je porte et chéris les chaînes ;
Elle passe en cruauté
Même les plus inhumaines.
J'ai des rivaux quantité,
Rivaux jaloux de mes peines ;
Mais, enfin, je suis amoureux, } *bis*
C'est assez pour être heureux ! }

Chant du Limousin



Bourrée d'Auvergne

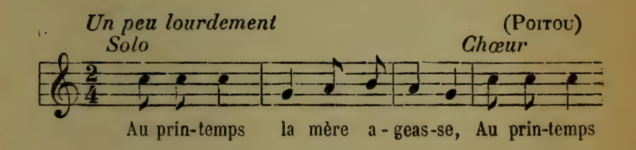


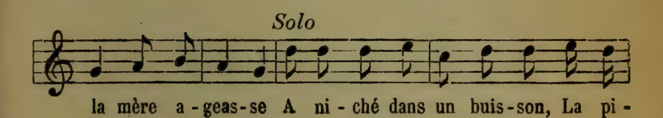
2

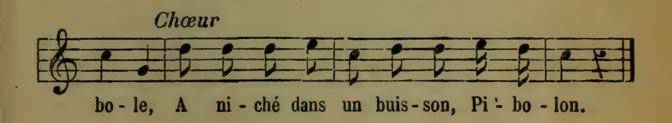
Pour bien la danser,
Vivent les Limousines,
Pour bien la danser,
Vivent les Auvergnats !
Pour bien la danser,
Vivent les Limousines,
Pour bien la danser,
Vivent les Auvergnats !

Le Petit Ageasson

(LA PETITE PIE)







Chez HACHETTE, 79, boulevard Saint-Germain, Paris (J. Tiersot).

2

Ell' couva bien trois semaines, (*bis*)
Trois semaines tout au long,
La pibole,
Trois semaines tout au long,
Pibolon.

3

Juste au bout des trois semaines (*bis*)
Il naquit un ageasson,
La pibole,
Il naquit un ageasson,
Pibolon.

4

Quand l' petit eut pris ses ailes, (*bis*)
Il vola sur les maisons,
La pibole,
Il vola sur les maisons.
Pibolon.

5

Il tomba dans une église (*bis*)
Au milieu d'un beau sermon,
La pibole,
Au milieu d'un beau sermon,
Pibolon.

6

Quand le prêt' dit : « *Dominusse* », (*bis*)
« *Vobiscum* », dit l'ageasson,
La pibole,
« *Vobiscum* », dit l'ageasson,
Pibolon.

7

Et le prêtre dit aux autres : (*bis*)
— Qui est-c' donc qui me répond,
La pibole,
Qui est-c' donc qui me répond,
Pibolon ?

8

— M'sieu l' curé, c'est une ageasse (*bis*)
Ou bien un p'tit ageasson,
La pibole,
Ou bien un p'tit ageasson,
Pibolon.

9

Nous lui f'rons faire une robe (*bis*)
Et un beau p'tit capuchon,
La pibole,
Et un beau p'tit capuchon,
Pibolon.

10

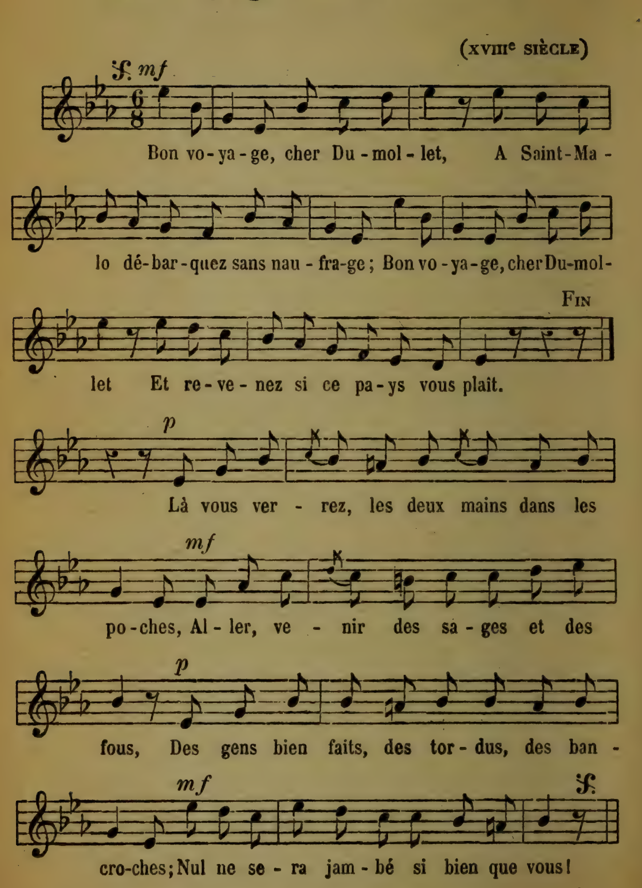
L'enverrons dans nos campagnes (*bis*)
Pour prêcher la mission,
La pibole,
Pour prêcher la mission,
Pibolon.

11

— Ah ! dira ce digne moine, (*bis*)
Rigolette, rigolon,
La pibole,
Rigolette, rigolon,
Pibolon !

Bon voyage, cher Dumollet

(XVIIIe SIÈCLE)



2

Des polissons vous feront bien des niches,
A votre nez riront bien des valets ;
Craignez surtout les barbets, les caniches,
Car ils voudront caresser vos mollets.

Bon voyage, etc...

3

L'air de la mer peut vous être contraire,
Pour vos bas bleus, les flots sont un écueil ;
Si ce séjour venait à vous déplaire,
Revenez-nous avec bon pied, bon œil.
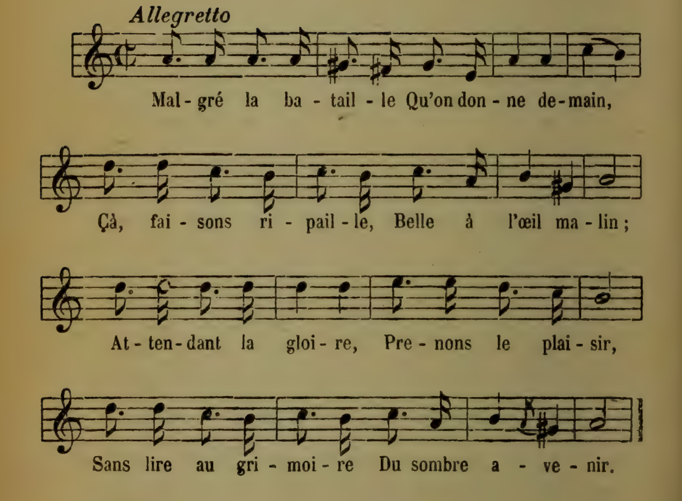
Bon voyage, etc...

Les Adieux de La Tulipe

(PAROLES DE MANGENOT)

Cette chanson guerrière se rattache à la campagne glorieuse de 1745 (Fontenoy, le maréchal de Saxe).

Les troupiers du temps de Louis XV ont pu dire d'elle : « En voilà une qui a des moustaches ! »



2

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps de garde
Je te fais planter
Ayant la dentelle
Le soulier brodé
La blouque à l'oreille
Le chignon cardé.

3

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi ;
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

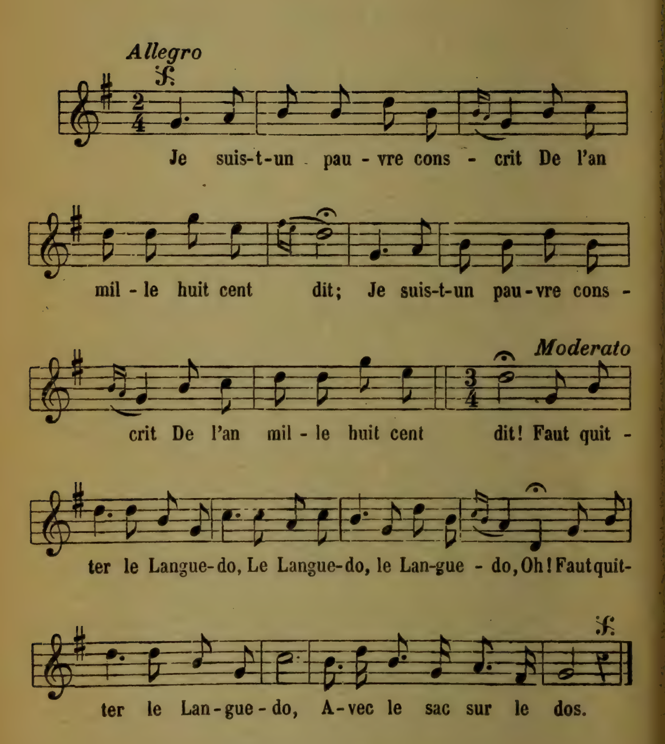
4

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet ;
Et si La Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule
De ton cher z'amant.

5

Ah ! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin ;
Au nom de tes charmes...
Achève ton vin.
Mais, quoi ! de nos bandes
J'entends les tambours ?
Gloire, tu commandes,
Adieu, mes amours !

Le Départ du Conscrit



2

Adieu donc, chers parents, } *bis*
N'oubliez pas votre enfant, }
Crivés li de temps en temps,
De temps en temps, de temps en temps,
En ;
Crivés li de temps en temps
Pour lui envoyer d' l'argent.

3

Adieu donc, chères beautés, } *bis*
Dont nos cœurs sont z'enchantés, }
Ne pleurés point not' départ,
Not' départ, not' départ,
Art ;
Ne pleurés point not' départ,
Nous reviendrons tôt z'ou tard.

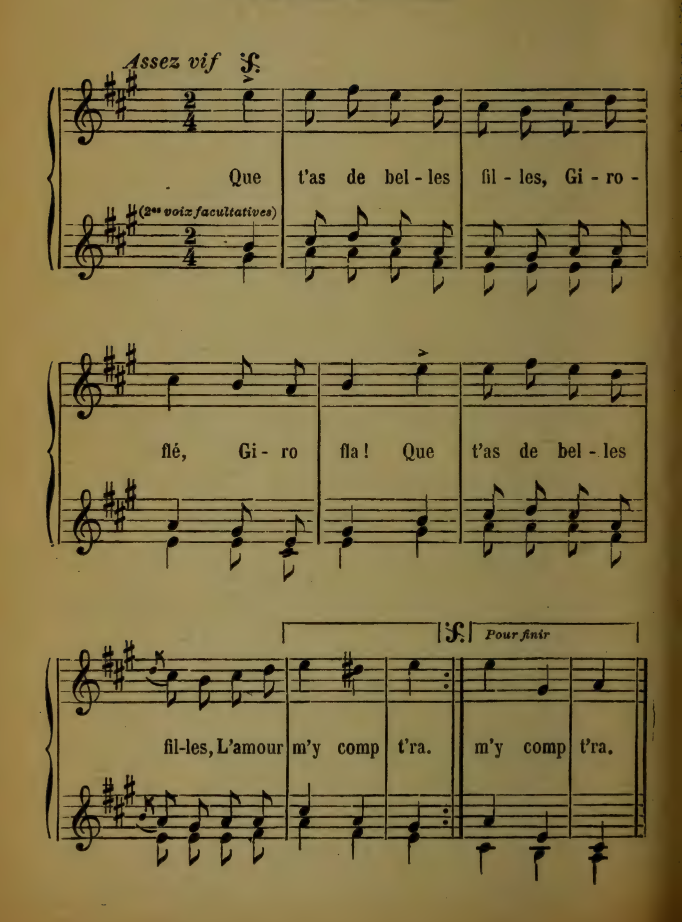
4

Adieu donc, mon tendre cœur, } *bis*
Vous consolerés ma sœur ; }
Vous y direz que Fanfan,
Que Fanfan, que Fanfan,
An ;
Vous y dirés que Fanfan,
Il est mort z'en combattant.

5

Qui qu'a fait cette chanson, } *bis*
N'en sont trois jolis garçons, }
Ils étiont faiseux de bas,
Faiseux de bas, faiseux de bas,
Ah !
Ils étiont faiseux de bas,
Et à c't'heure, ils sont soldats.

Giroflé-Girofla



2

Ell' sont bell' et gentilles,
Giroflé, Girofla :
Ell' sont bell' et gentilles,
L'amour m'y compt'ra.

3

Donne-moi-z'en donc une,
Giroflé, etc.

4

Pas seul'ment la queue d'une,
Giroflé, etc.

5

J'irai au bois seulette,
Giroflé, etc.

6

Quoi faire au bois seulette ?
Giroflé, etc.

7

Cueillir la violette,
Giroflé, etc.

8

Quoi fair' de la violette ?
Giroflé, etc.

9

Pour mettre à ma coll'rette,
Giroflé, etc.

10

Si le Roi t'y rencontre ?
Giroflé, etc.

11

J'lui f'rai trois révérences,
Giroflé, etc.

12

Si la Reine t'y rencontre ?
Giroflé, etc.

13

J'lui f'rai six révérences,
Giroflé, etc.

14

Si le Diable t'y rencontre ?
Giroflé, etc.

15

Je lui ferai les cornes,
Giroflé, etc.

Magali

(PROVENCE)

Modéré

𝄋 *mf*

O Ma - ga - li, ma tant ai - mé - e, A la fe -

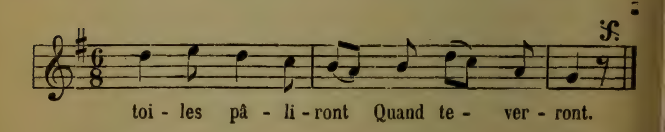
nêtre ac - cou - de - toi! É-coute un peu la tendre au -

p

ba - de Des tam-bou-rins et vi - o - lons; Les as-tres

mf

bril-lent dans le ciel, La nuit tom - bé - e; Mais les é



2

— Pas plus que des chansons des branches
De ta chanson je ne fais cas !
Et je m'en vais, dans la mer blonde
Me faire anguille de rocher.

— O Magali, si tu te fais
Poisson de l'onde,
Moi, le pêcheur je me ferai,
Pour te pêcher.

3

— Si tu te fais pêcheur de l'onde,
Quand tes filets tu jetteras,
Je me ferai l'oiseau qui vole,
Pour m'envoler dedans les champs.

— O Magali, si tu te fais
L'oiseau qui vole,
Moi, le chasseur je me ferai,
Pour te chasser.

4

— Aux perdreaux, à la tourterelle,
Si tu viens tendre tes filets,
Je me ferai l'herbe fleurie
Pour me cacher dedans les prés.

— O Magali, si tu te fais
La marguerite,
L'eau du ruisseau je me ferai,
Pour t'arroser.

5

— Si tu te fais l'onde limpide,
Le grand nuage me ferai,
Et promptement, en Amérique,
Au loin, là-bas, je m'en irai.

— O Magali, si tu t'en vas
Devers les Indes,
Le vent marin je me ferai,
Pour t'emporter.

6

— Si tu te fais brise marine,
Je m'enfuirai d'autre côté ;
Je me ferai la flamme ardente,
Le rayon du soleil d'été.

— O Magali, si tu te fais
La flamme ardente,
Le lézard vert je me ferai,
Je te boirai.

7

— Si tu te fais la salamandre
Qui se blottit dans le hallier,
Je me ferai la lune blanche
Qui luit sur les sorciers, la nuit.

— O Magali, si tu te fais
La lune blanche,
Le halo clair je me ferai
Pour t'entourer.

8

— Mais si la brume m'enveloppe,
Ne pense pas m'avoir encor.
Moi, belle rose virginale,
Je fleurirai dans le buisson.

— O Magali, si tu te fais
La fraîche rose,
Le papillon je me ferai,
Pour te baiser.

9

— Poursuis-moi donc à perdre haleine !
Jamais, jamais, ne m'atteindras,
Car de l'écorce d'un grand chêne,
Je me revêts dedans le bois.

— O Magali, si tu te fais
L'arbre des mornes,
En lierre je me changerai,
Pour t'enlacer.

10

— Si tu te fais tige de lierre,
Tu presseras un arbre mort;
Je me ferai blanche nonnette,
Au monastère de Saint-Blais.

— O Magali, si tu te fais
    Blanche nonnette,
Ton confesseur je me ferai:
    Je t'entendrai.

11

— Si tu me suis au monastère,
Tu trouveras toutes mes sœurs
Autour de moi versant des larmes,
Car dans la bière je serai.

— O Magali, si tu te fais
    La pauvre morte,
Alors je me ferai le sol,
    Et je t'aurai.

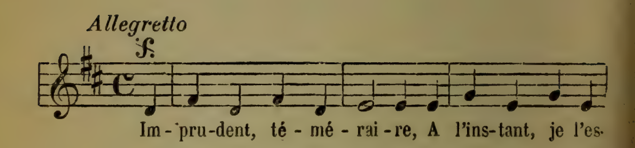
12

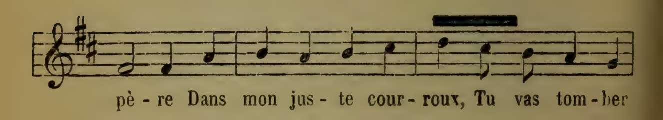
— Maintenant je commence à croire
Que véritable est ton amour;
A ton doigt, passe cette bague,
En souvenir, beau jouvenceau.

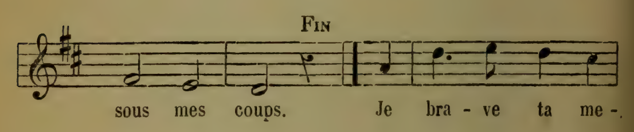
— Ta voix me grise et me ravit,
    Mais à ta vue,
L'étoile d'or, ô Magali,
    Qu'elle pâlit!

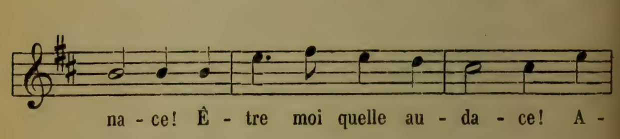
Carillon de Dunkerque

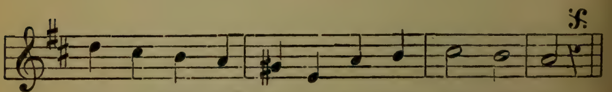
(44 CLOCHES)





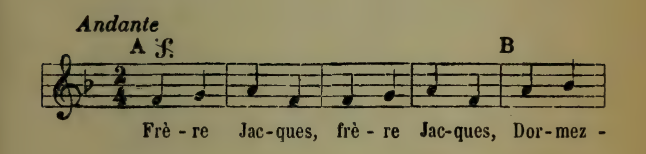


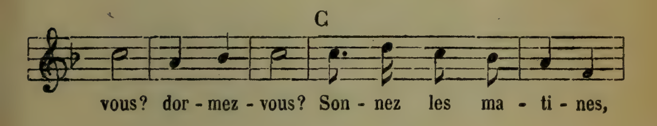


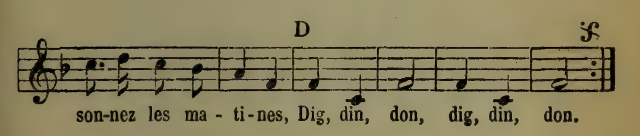


Frère Jacques

(CANON A 4 VOIX)



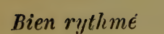


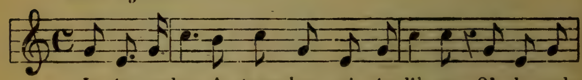


Quand le 1er chanteur est à la lettre B
le 2e commence; quand il est à C
le 3e commence; quand il est à D
le 4e commence.
On peut recommencer indéfiniment.

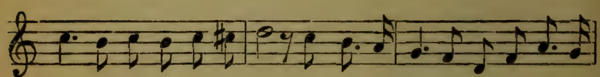
Les Allobroges

(CHANT NATIONAL DE LA SAVOIE)

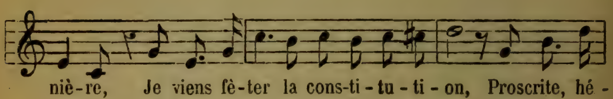




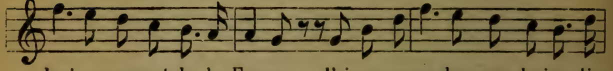
Je te sa-lue, ô terre hos - pi - ta-liè-re, Où le mal-



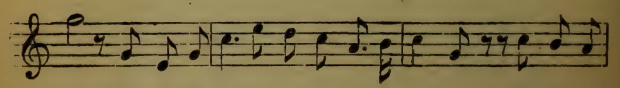
heur trou-va pro-tec-ti - on, D'un peu-ple libre ar-bo-rant la ban-



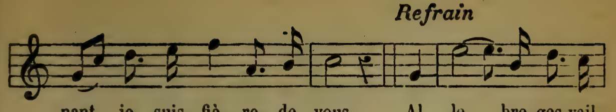
niè-re, Je viens fê-ter la cons-ti-tu-ti-on, Proscrite, hé -

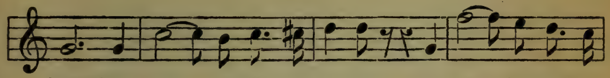


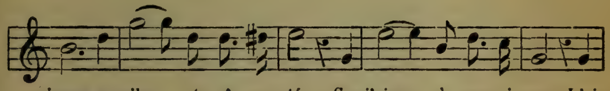
las ! un moment de la France, J'ai pu passer chez vous des jours bien

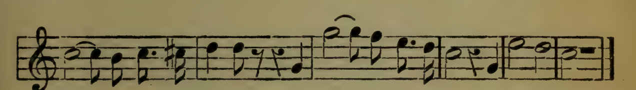


doux, Mais au fo-yer a re-lui l'es-pé-ran-ce, Et main-te -









2

Au cri d'appel des peuples en alarmes
J'ai répondu par un cri de réveil,
Sourds à ma voix, ces esclaves sans armes
Restèrent tous dans un profond sommeil.
Relève-toi, ma Pologne héroique,
Car pour t'aider, je m'avance à grands pas,
Secoue enfin ton sommeil léthargique,
Et je le veux (*bis*), tu ne périras pas.

Refrain.

3

Un mot d'amour à la belle Italie,
Alsaciens, vers vous je reviendrai,
Un mot d'amour au peuple qui supplie,
Forte avec tous et je triompherai.
En attendant le jour de délivrance,
Priant les dieux d'écarter leur courroux
Pour faire luire un rayon d'espérance
Bons Savoisiens (*bis*), je resterai chez vous.

Refrain.

4

Déjà j'ai fait, oh ! beau pays de France,
Sur les sillons briller mon arc-en-ciel,
J'ai déjà fait pour ton indépendance
Le premier pas... pays béni du ciel
Écoute bien mes leçons salutaires,
Et confiant en ta grande cité,
Réveille donc les grands mots de tes pères :
Fraternité (*bis*), amour, égalité.

Refrain.

5

Chez les humains, toujours je fais ma ronde,
Mon but unique est de tous les unir,
J'espère bien faire le tour du monde,
Et triompher dans un prompt avenir.
Je veux raser ces murailles altières
Qui des tyrans abritent le courroux,
Je veux bientôt voir tomber les frontières :
La terre doit (*bis*) être libre pour tous.

Refrain.

Le Jeu de Robin et Marion

(OPÉRA-COMIQUE DU XIIIe SIÈCLE)

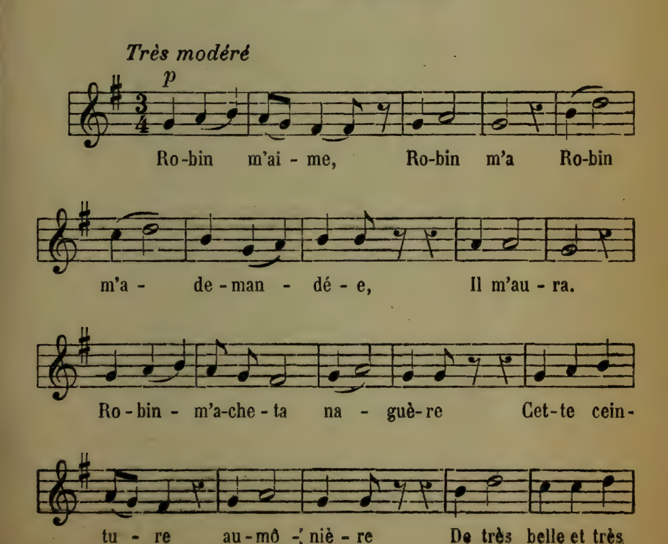
ADAM DE LA HALLE (d'Arras)

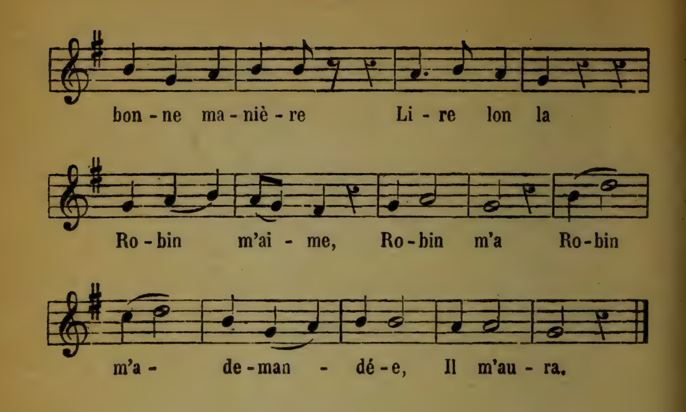
« Le Jeu de Robin et Marion » est le 1er opéra-comique français; il est formé d'airs populaires antérieurs au XIIIe siècle

Fragments :

I. AIR DE MARION.
II. AIR DU CHEVALIER.
III. AIR DE ROBIN.

I — Air de Marion





II — Air du Chevalier

Assez lent et très librement

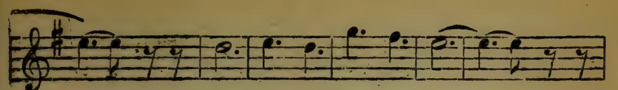
f *accél.*

Trai - ri de lu - riau, de lu - riau, de lu -

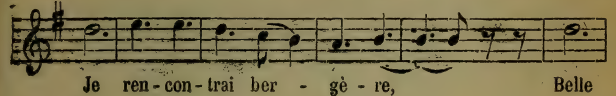
ral. long

rè - le Trai - ri de lu - riau, de lu -

riau, de lu - rot *f* Ce ma - tin, che-vau-chant
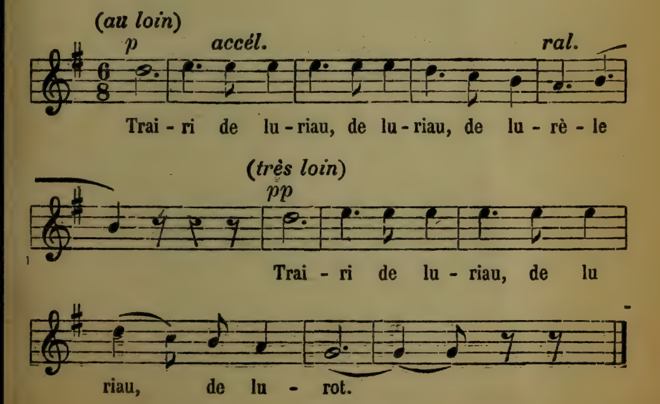


Tout seul, le long d'un bois,



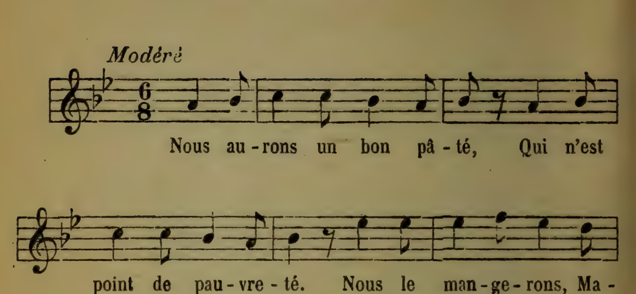
à char-mer des rois. Ah!

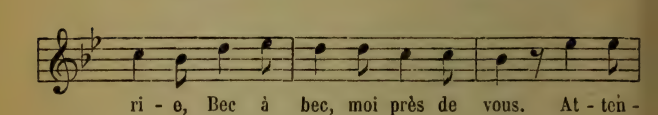
Trai ri de luriau, de luriau, de lurèle,
Trai ri de luriau, de luriau, de lurot.

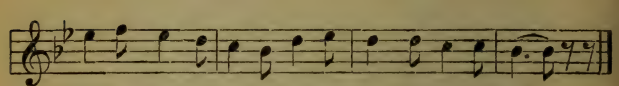
Mais la bergère, hélas!
Sans écouter ma voix,
Dans l'herbe et la fougère
S'enfuit au fond des bois.



III — Air de Robin







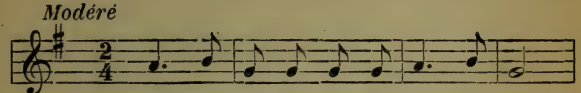
2

Nous aurons un beau chapon,
Gros et gras jusqu'au croupion.
Nous le mangerons, Marie,
Bec à bec, moi près de vous.
Attendez, je vous en prie,
Au moment du rendez-vous.

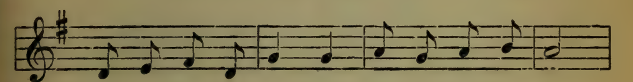
D'où viens-tu, Bergère ?

(NOËL)

Modéré



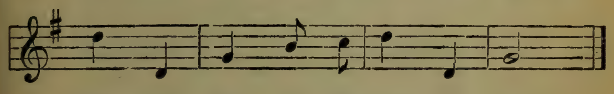
D'où viens-tu, ber - gè - re, D'où viens-tu ?



Je viens de l'é - ta - ble, Près de Be - thlé - em,



Voir un doux mi - ra - cle Qui me plaît fort bien, Qui me



plaît fort bien, Qui me plaît fort bien.

2

— Qu'as-tu vu, bergère,
Qu'as-tu vu ?
— J'ai vu dans la crèche,
Un petit enfant,
Qui pleurait sans cesse
Les péchés d'Adam. (*3 fois*)

3

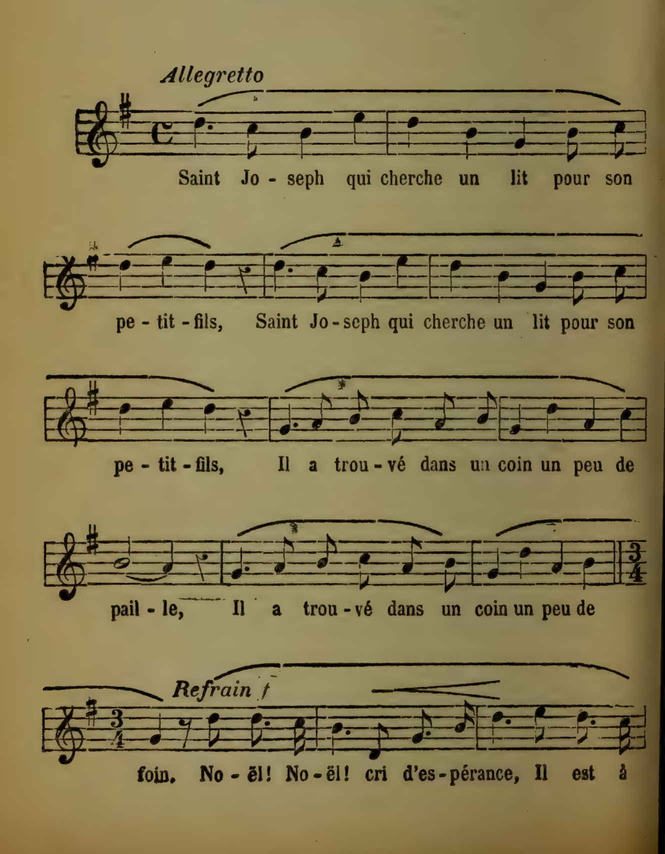
— Est-il seul, bergère,
Est-il seul ?
— Saint Joseph, son père,
Est à son côté.
La Vierge, sa mère,
Lui donne à téter. (*3 fois*)

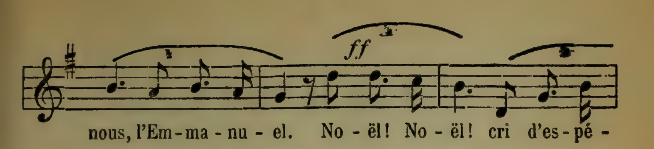
4

— Est-il beau, bergère,
Est-il beau ?
— Plus beau que la lune
Et que le soleil.
Jamais de ma vie
J'n'ai vu son pareil. (*3 fois*)

Noël de Bretagne

(CHANT POPULAIRE)





en élargissant - - - - -

ran-ce, Jé-sus est né, No-ël! No-ël!

2

Mon fils, quand tu seras grand, à l'âge de quinze ans, (*bis*)
Je t'apprendrai le métier de ma boutique,
Je t'apprendrai le métier de charpentier.

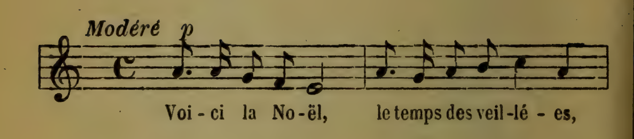
Au refrain

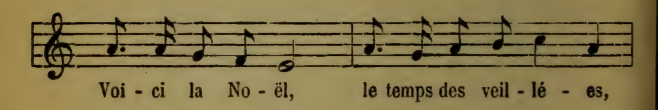
3

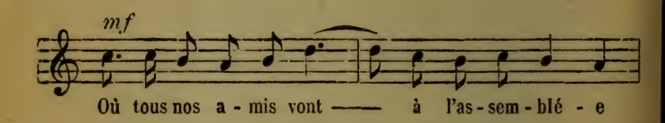
Je te donnerai du bois pour faire une croix ; (*bis*)
C'est un' croix qui conduira jusqu'au supplice,
C'est un' croix qui conduira jusqu'au trépas.

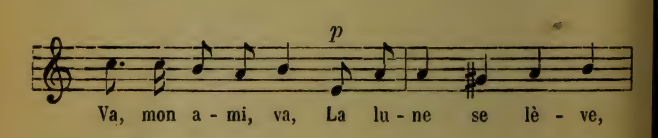
Au refrain

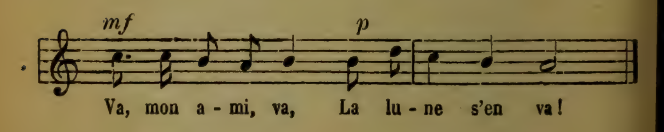
Voici la Noël











2

Nos amis seront tous à l'assemblée, (*bis*)
Le mien n'y est pas ; j'en suis désolée...

Va, mon ami, va, etc.

3

Le mien n'y est pas ; j'en suis désolée, (*bis*)
Il est à Paris ou dans la Vendée...

Va, mon ami, va, etc.

4

Il est à Paris ou dans la Vendée, (*bis*)
Qu'apportera-t-il à sa bien-aimée ?

Va, mon ami, va, etc.

5

Qu'apportera-t-il à sa bien-aimée ? (*bis*)
Chapelet d'argent, ceinture dorée...

Va, mon ami, va, etc.

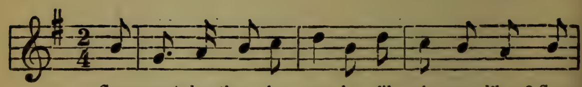
6

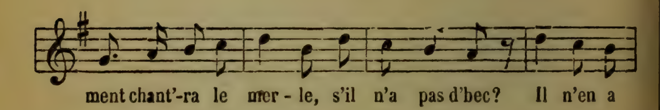
Chapelet d'argent, ceinture dorée, (*bis*)
Ou bien le bouquet de la fiancée...

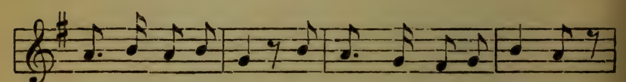
Va, mon ami, va, etc.

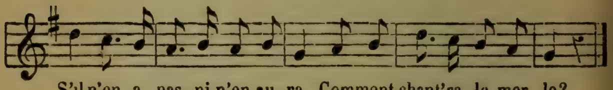
Comment chant'ra le Merle

(CHANSON LANDAISE)









2

Comment chant'ra le merle,
S'il n'a pas d'langue? etc.

3

Comment vol'ra le merle,
S'il n'a pas d'ailes? etc.

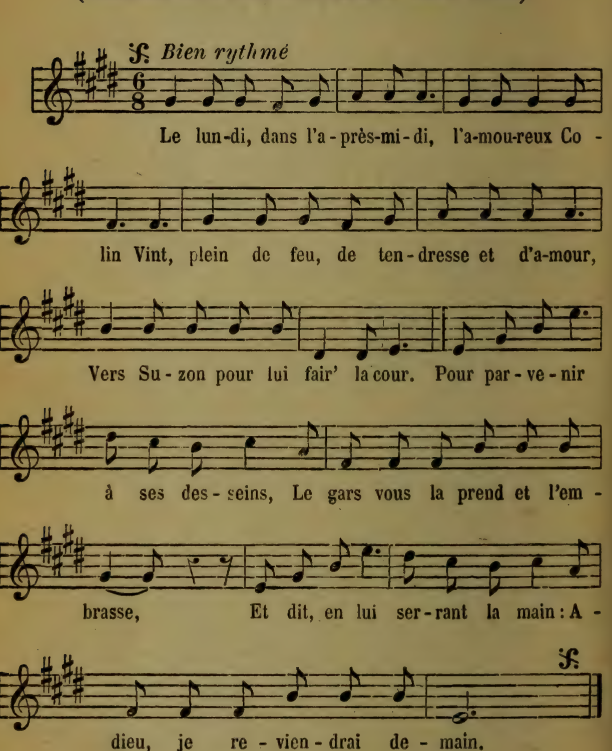
4

Comment saut'ra le merle,
S'il n'a pas d'pattes? etc.

(et ainsi de suite, à volonté)

Chanson de Route
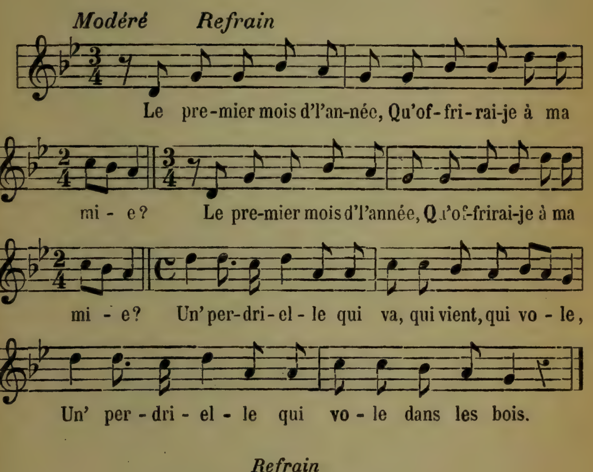
(CHANTÉE PAR DES ARTILLEURS VERS 1860)



Le mardi, dans l'après-midi, etc.
L'mercredi, etc.
Le jeudi, etc.
L'vendredi, etc.
Le sam'di, etc.
Et l'dimanch', etc.

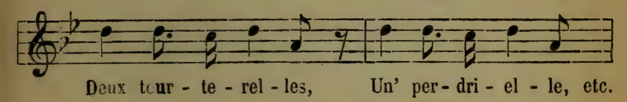
La Perdrielle

(PROVINCES DE L'OUEST)



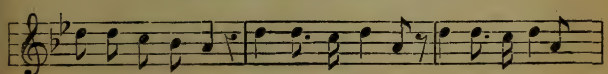
Refrain

Le second mois d'l'année,
Qu'offrirai-je à ma mie? } *bis*



Refrain

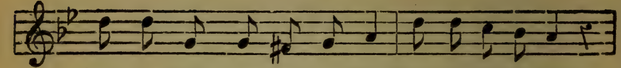
Le troisièm' mois d'l'année,
Qu'offrirai-je à ma mie? } *bis*



Trois ramiers au bois, Deux tour-te-rel-les, Un' per-dri-el-le, etc.

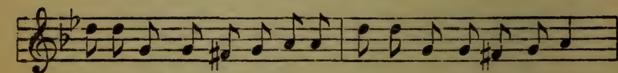
Refrain

L'quatrièm' mois d'l'année, } *bis*
Qu'offrirai-je à ma mie ?



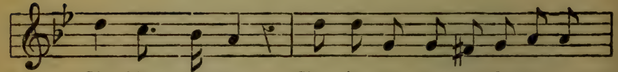
Refrain

Le cinquièm' mois d'l'année, } *is*
Qu'offrirai-je à ma mie ?



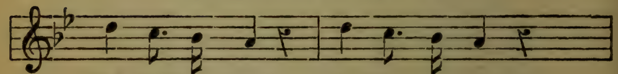
Refrain

Le sixièm' mois d'l'année, } *bis*
Qu'offrirai-je à ma mie ?



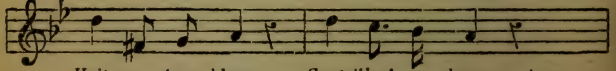
Refrain

Le septièm' mois d'l'année, } *bis*
Qu'offrirai-je à ma mie ?



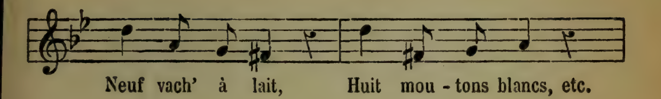
Refrain

Le huitièm' mois d'l'année, } *bis*
Qu'offrirai-je à ma mie ?



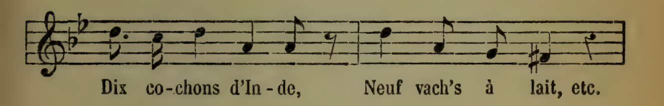
Refrain

Le neuvièm' mois d'l'année,
Qu'offrirai-je à ma mie ? } *bis*



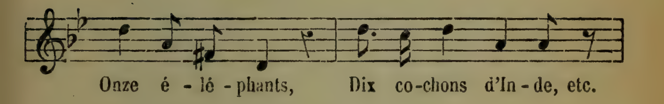
Refrain

Le dixièm' mois d'l'année,
Qu'offrirai-je à ma mie ? } *bis*



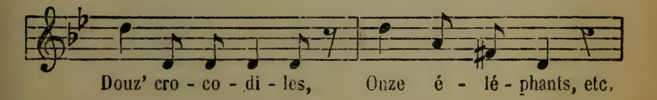
Refrain

Le onzièm' mois d'l'année,
Qu'offrirai-je à ma mie ? } *bis*



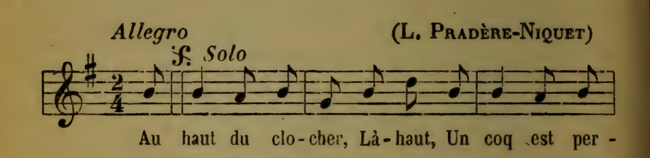
Refrain

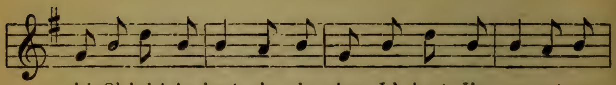
Le douzièm' mois d'l'année,
Qu'offrirai-je à ma mie ? } *bis*

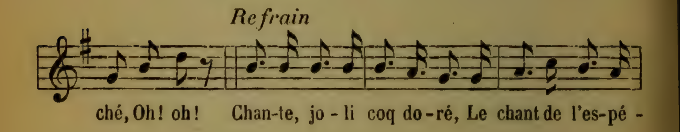


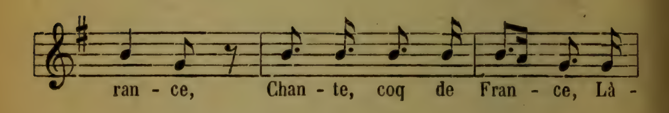
Le Coq

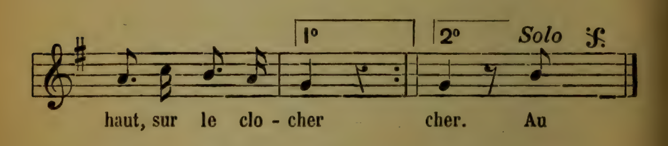
Allegro (L. Pradère-Niquet)











Chanson extraite des « Chansons de route » (Dépôt chez l'auteur, 28, rue Voltaire, Brest).

2

Le coq a chanté, etc.

3

La cloche a sonné

4

Le glas a tinté

5

Le ciel s'est voilé

6

Le ciel a neigé

7

Le ciel a grêlé

8

Le vent a soufflé

9

La foudre a tonné

10

L'obus est tombé

11

La poutre a cédé

12

Le coq est blessé

13

Le coq a penché

14

La croix l'a touché

15

Le coq s'est dressé

16

La gloire a passé

17

L'étoile a brillé

18

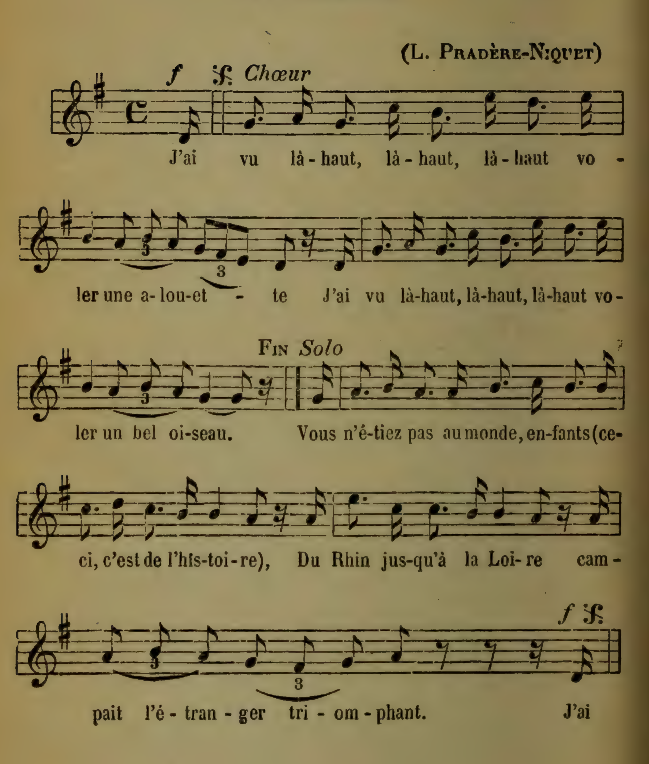
Le coq est vengé

Pour finir

Chante, joli coq doré,
Le chant de délivrance,
Chante, coq de France,
Là-haut,
Cocorico !

L'Alouette

(L. Pradère-Niquet)



Chanson extraite des « Chansons de route » (Dépôt chez l'auteur, 28, rue Voltaire, Brest).

2

Sous le ciel bas, sous le ciel gris
Où grondait la mitraille,
Bien loin de la bataille,
L'oiseau s'enfuyait de Paris.

3

Il s'en allait aux pays bleus
Où brille la lumière,
Et jusqu'à la frontière,
Longtemps je l'ai suivi des yeux.

4

Loin de chez nous il est resté,
En cage mis sans doute ;
Son ombre, sur la route,
N'a pas reparu de l'été.

5

Pendant des ans ce fut ainsi ;
Pour voir mon alouette,
Le jour, la nuit, je guette,
Je n'ai pas entendu son cri.

6

Et dans l'attente j'ai vieilli,
J'en ai perdu la vue ;
Des gens l'ont aperçue !
Ce sont des enfants qui l'ont dit.

7

Quand va tomber mon dernier soir,
Enfants, enfants de France,
Je garde l'espérance,
Avant la mort, de le revoir.

8

Petits soldats de l'avenir,
Je veux l'entendre encore ;
Dans l'aube qui se dore
L'oiseau va-t-il donc revenir ?

9

Oh ! non, l'oiseau n'était pas mort !
Il vient, je le devine.
Je sens dans ma poitrine
Mon cœur meurtri battre plus fort.

10

Voici l'oiseau qu'on avait pris !
Enfants, levez la tête !
Voici mon alouette,
Elle a voltigé sur Paris !

11

L'entendez-vous monter, monter,
Ce cri parmi la lande ?
La France sera grande
Tant que l'oiseau saura chanter.

12

C'est lui ! Je le retrouve, enfants,
Le chant de l'alouette.
Le doigt sur la gâchette,
Je le fredonnais à vingt ans.

13

Comme le cri de nos grillons,
Il est toujours le même
Ce chant si gai que j'aime,
Il sort des creux de nos sillons.

14

Mais j'ai compris, enfin, je sais
Celui qui me le jette
Ce cri de l'alouette...
C'est toi, petit soldat français !

15

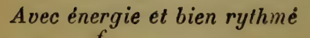
Sonnez, clairons ! battez tambours !
Sonnez, sonnez, trompettes !
J'entends les alouettes !...
Je peux m'endormir pour toujours.

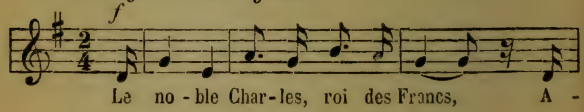
Chœur : J'ai vu, etc.

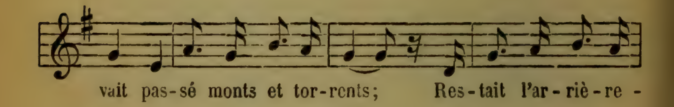
Mars 1913

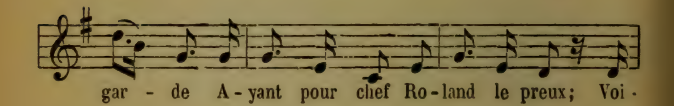
La Chanson de Roland

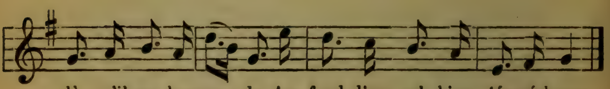
(MÉLODIE POPULAIRE EN PAYS BASQUE)











2

Hélas ! le traître Ganelon
A fait garder ce noir vallon :
  Car une armée immense
Soudain descend des pics voisins ;
  La lutte à mort commence
Aux cris stridents des Sarrasins.

3

L'épée au poing, fier et sanglant,
Il crie aussi le bon Roland.
  Il court dans la bataille
Jonchant de morts le sombre val.
  Il frappe, il brise, il taille ;
Partout rayonne Durandal.

4

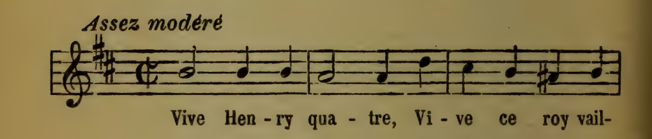
Blessé trois fois, sire Olivier
Dit à Roland : « Beau chevalier,
  Là-bas est Charlemagne ;
Sonnez vers lui, sonnez du cor,
  Sonnez par la montagne !
Le bon Roland dit : « Pas encor. »

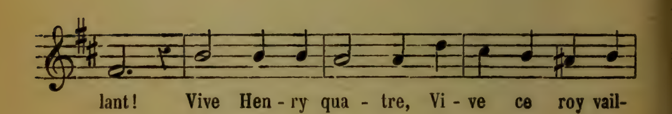
5

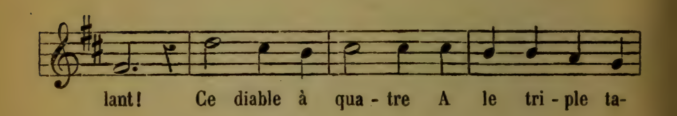
Enfin, percé de part en part,
Roland sonna : c'était trop tard.
  Autour de lui, dans l'ombre,
Râlaient les gens et les chevaux.
  Vaincu, mais par le nombre,
Roland mourut à Roncevaux.

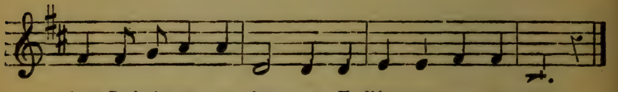
Vive Henry IV !

(AIR DU XVI[e] SIÈCLE, TEXTE DU XVIII[e] SIÈCLE)









2

Chantons l'antienne } *bis*
Qu'on chant'ra dans mille ans : }
Que Dieu maintienne
En paix ses descendants,
Jusqu'à c' qu'on prenne
La lune avec les dents !

3

J'aimons les filles } *bis*
Et j'aimons le bon vin ! }
De nos bons drilles
Voilà le gai refrain :
J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin.

4

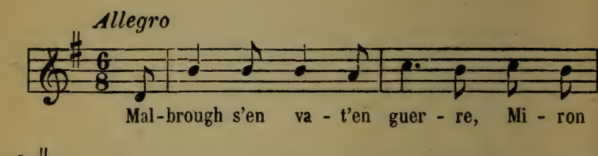
Au diable guerres, } *bis*
Rancunes et partis ! }
Comme nos pères
Chantons, en vrais amis,
Au choc des verres,
Les roses et les lys

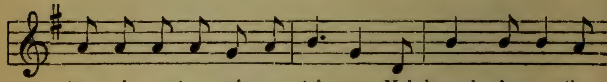
5

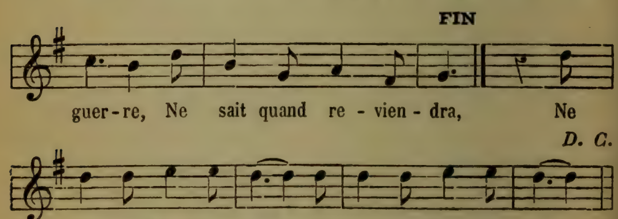
Vive la France, } *bis*
Vive le roy Henry ! }
Qu'à Reims on danse,
En disant, comm' Paris :
Vive la France,
Vive le roy Henry !

Malbrough

(XVIIIe SIÈCLE [1709 ou 1722])







2

Il reviendra z'à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il reviendra z'à Pâques
Ou à la Trinité. (*ter*)

3

La Trinité se passe,
Mironton, mironton, mirontaine,
La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas. (*ter*)

4

Madame à sa tour monte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Madame à sa tour monte,
Si haut qu'elle peut monter. (*ter*)

5

Elle aperçoit son page,
Mironton, mironton, mirontaine,
Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé. (*ter*)

6

Beau page, ah ! mon beau page,
Mironton, mironton, mirontaine,
Beau page, ah ! mon beau page,
Quelle nouvelle apportez ? (*ter*)

7

Aux nouvell's que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Aux nouvell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer. (*ter*)

8

Quittez vos habits roses,
Mironton, mironton, mirontaine,
Quittez vos habits roses
Et vos satins brochés. (*ter*)

9

Monsieur d'Malbrough est mort,
Mironton, mironton, mirontaine,
Monsieur d'Malbrough est mort,
Est mort et enterré !... (*ter*)

10

J'l'ai vu porter en terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
J'lai vu porter en terre
Par quatre z'officiers. (*ter*)

11

L'un portait sa cuirasse,
Mironton, mironton, mirontaine,
L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier. (*ter*)

12

L'un portait son grand sabre,
Mironton, mironton, mirontaine,
L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien. (*ter*)

13

A l'entour de sa tombe,
Mironton, mironton, mirontaine,
A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta. (*ter*)

14

Sur la plus haute branche,
Mironton, mironton, mirontaine,
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta. (*ter*)

15

On vit voler son âme,
Mironton, mironton, mirontaine,
On vit voler son âme
A travers les lauriers. (*ter*)

16

Chacun mit ventre à terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Chacun mit ventre à terre
Et puis se releva. (*ter*)

17

Pour chanter les victoires,
Mironton, mironton, mirontaine,
Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta. (*ter*)

18

La cérémonie faite,
Mironton, mironton, mirontaine,
La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher. (*ter*

19

Les uns avec leurs femmes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Les uns avec leurs femmes,
Et les autres tout seuls. (*ter*)

20

Ce n'est pas qu'il en manque,
Mironton, mironton, mirontaine,
Ce n'est pas qu'il en manque,
Car j'en connais beaucoup. (*ter*)

21

Des blondes et des brunes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Des blondes et des brunes,
Et des châtaign's aussi. (*ter*)

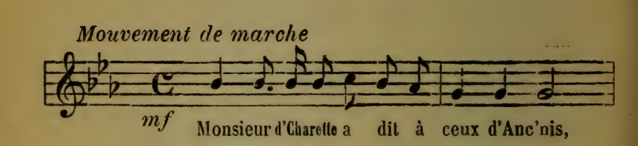
22

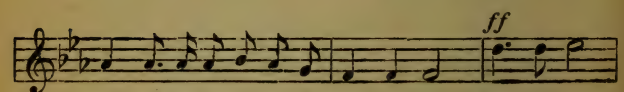
J' n'en dis pas davantage,
Mironton, mironton, mirontaine,
J' n'en dis pas davantage,
Car en voilà z'assez.

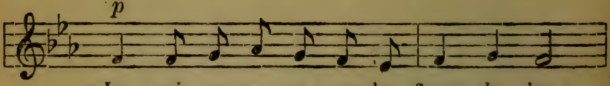
Monsieur de Charette

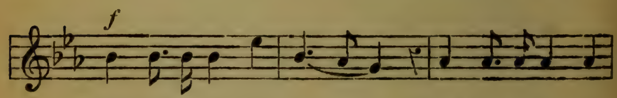
(GUERRES DE VENDÉE)

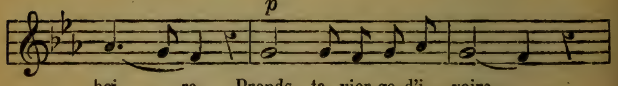
Mouvement de marche

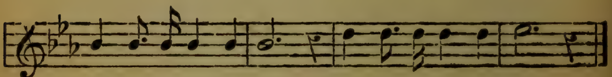












2

Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Louroux : (*bis*)
« Mes bijoux !
« Pour bien tirer, mettez-vous à genoux !... »
Prends ton fusil, etc.

3

Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Monfort : (*bis*)
« Frappez fort !
« Le drapeau blanc défend contre la mort ! »
Prends ton fusil, etc.

4

Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Clisson : (*bis*)
« Le canon
« Fait mieux danser que le son du violon ! »
Prends ton fusil, etc.

5

Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Conflans : (*bis*)
« Mes enfants,
« Ralliez-vous à mon panache blanc ! »
Prends ton fusil, etc.

6

Monsieur d'Charette a mis la plume au vent : (*bis*)
En avant !
On parlera longtemps des anciens chouans !...

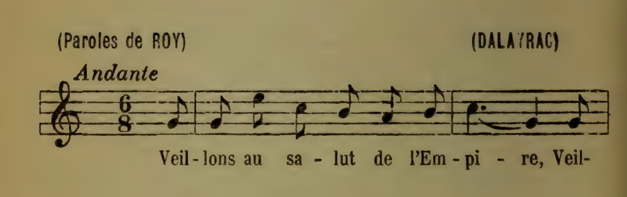
Refrain

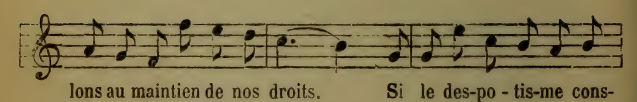
Prends ton fusil, Grégoire,
Prends ta gourde pour boire,
Prends ta vierge d'ivoire...
Nos messieurs sont partis,
Pour aller à Paris !

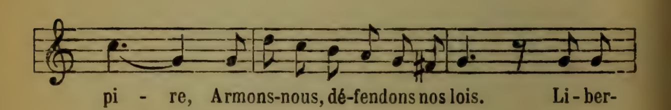
Veillons au Salut de l'Empire

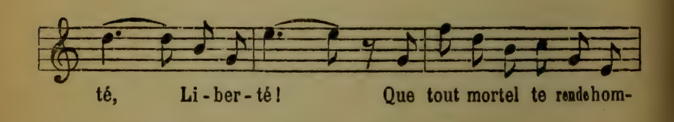
(1791)

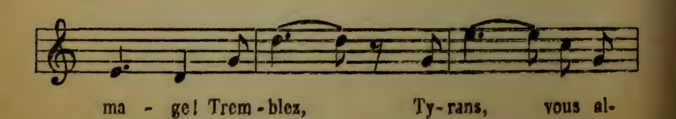
(Paroles de ROY) (DALAYRAC)

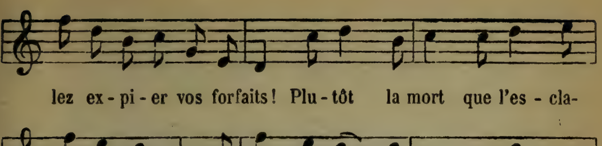


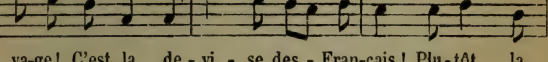


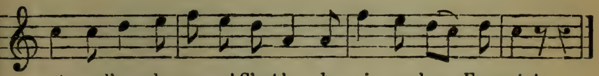












2

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asssservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté, etc.

3

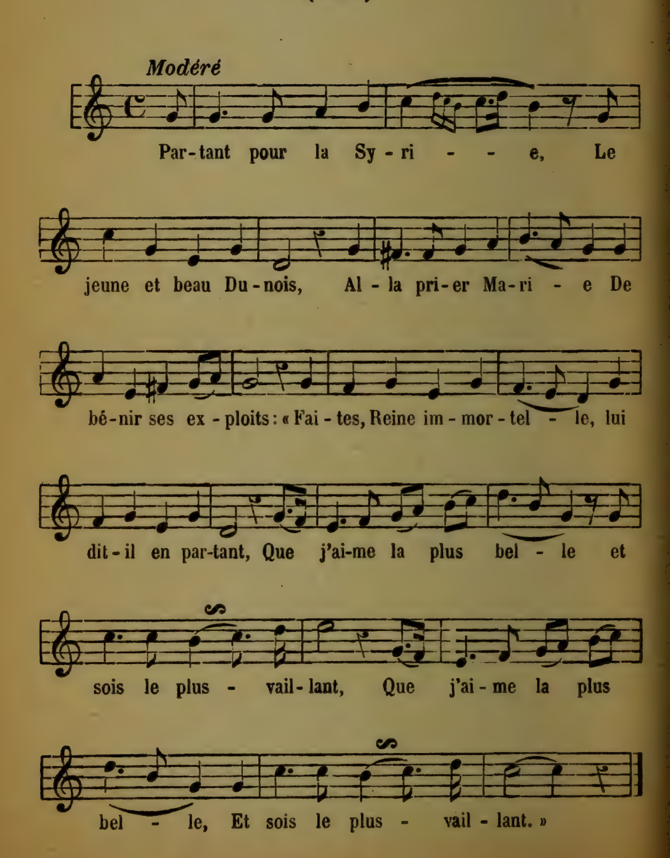
Ennemis de la tyrannie
Paraissez donc, armez vos bras!
Du fond de l'Europe avilie
Marchez avec nous aux combats.
Liberté, Liberté!
Que ce nom nous rallie!
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
Nous servons la même patrie,
Les hommes libres sont Français!

4

Jurons union éternelle
Avec tous les peuples divers,
Jurons une guerre immortelle
A tous les rois de l'univers!
Liberté, liberté!
Que ce nom nous rallie!
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
On ne voit plus qu'une patrie,
Quand on a l'âme d'un Français.

Partant pour la Syrie

(1810)



2

Il écrit sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte, son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il crie en combattant :
« Amour à la plus belle !
Honneur au plus vaillant ! » } *bis*

3

« Viens, fils de la Victoire,
Dunois, dit le seigneur ;
Puisque tu fais ma gloire,
Je ferai ton bonheur :
De ma fille Isabelle
Sois l'époux à l'instant,
Car elle est la plus belle,
Et toi le plus vaillant ! » } *bis*

4

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait en les voyant :
« Amour à la plus belle !
Honneur au plus vaillant ! » } *bis*

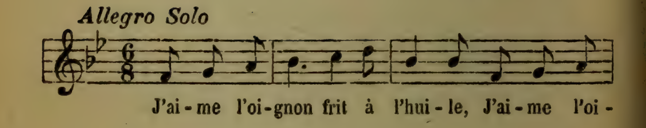
Chanson de l'Oignon

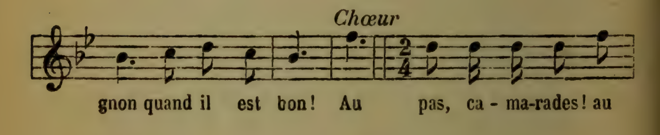
(BATAILLE DE MARENGO)

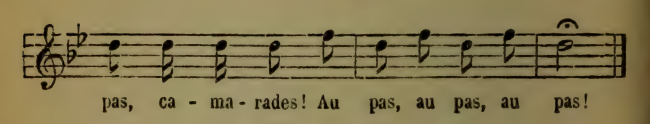
Quelques instants avant l'engagement, Bonaparte vit des grenadiers qui se livraient à un festin : « Que diable frottez-vous donc là sur votre pain ?

« — C'est de l'oignon, mon général.

« — Ah ! très bien, il n'y a rien de meilleur pour marcher d'un bon pas sur le chemin de la gloire... »

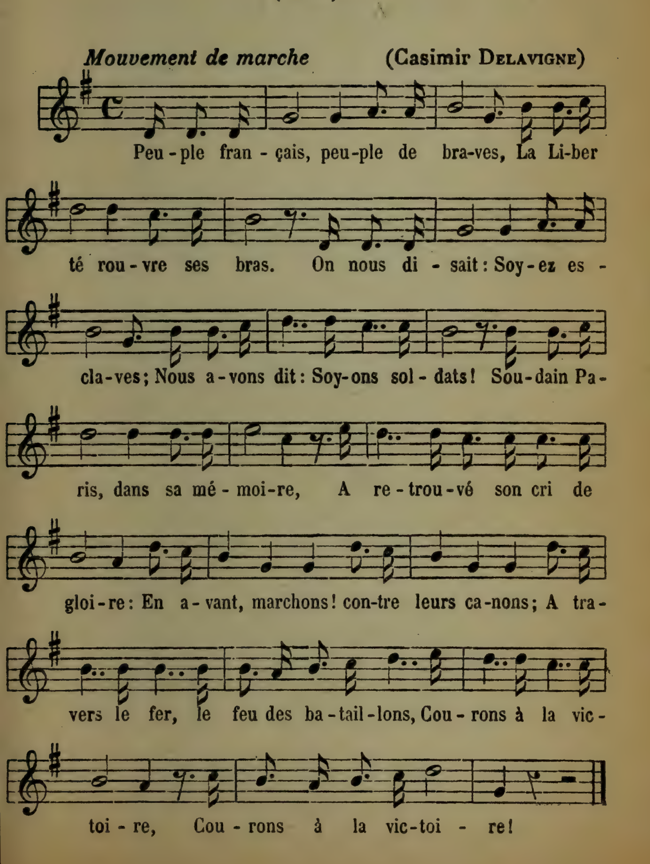






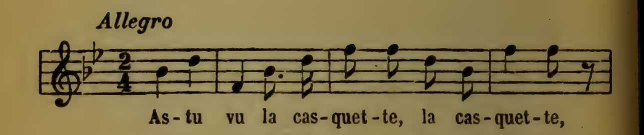
La Parisienne

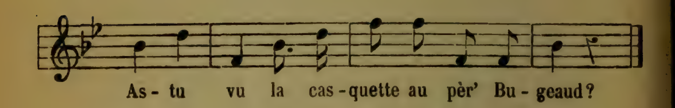
(1830)



La Casquette au Père Bugeaud

(MARCHE DES ZOUAVES [Vers 1840])





Pendant les guerres d'Algérie, le camp français ayant été surpris la nuit par les Arabes, le maréchal Bugeaud sortit précipitamment de sa tente pour se jeter à la tête de ses troupes.

Au sourire des soldats, il s'aperçut qu'il avait gardé son bonnet de coton...

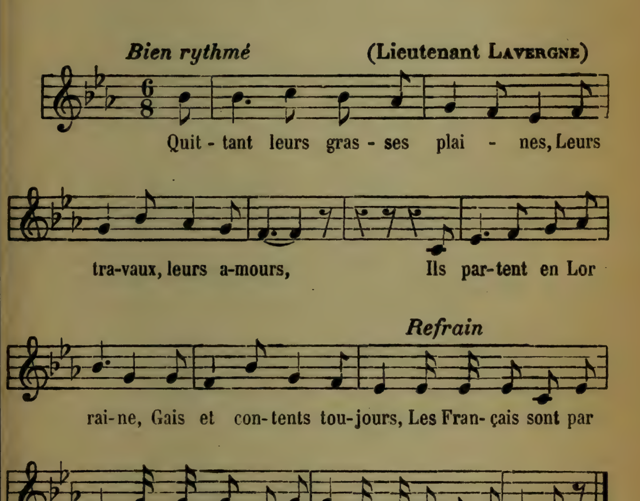
Les zouaves entonnèrent en chœur la phrase ci-dessus.

Elle est restée la marche qui a souvent conduit les Français à la victoire.

L'Hallali aux Uhlans!

(CHANSON DE GUERRE)

1915



2

Là-bas, vers la frontière,
Leurs canons sont pointés
Pour tirer dans l'derrière
De ces bandes d'avinés.
Au refrain.

3

Aux sons d'la *Brabançonne*
Les Belges les ont sabrés,
Nos cadets de Gascogne
Pour sûr vont les ach'ver.
Au refrain.

4

Tout l'monde sera d'la fête,
Russes, Anglais, Bruxellois.
On s'offrira leur tête
Godfordom ! pour une fois !
Au refrain.

5

Par le chemin d'la gloire
Fantassins et chasseurs
Entreront dans l'histoire
Sans reproche et sans peur.
Au refrain.

6

Et puis la caval'rie,
L'artillerie, les sapeurs,
Luttant pour la patrie,
Tous seront à l'honneur !
Au refrain.

7

O France, notre mère,
Tes fils ont tous frémi ;
Sous un feu de tonnerre,
Ils fauch'ront l'ennemi !
Au refrain.

8

Enfin la charge sonne,
C'est l'instant de donner,
Il ne manque personne,
Il n'faut pas s'étonner.
Au refrain.

9

Sur les bords de la Sprée
Chacun s'donne rendez-vous,
Allons à la curée,
Les Prussiens sont à nous !
Au refrain.

10

Gloire à l'armée française,
Digne de ses aînées,
Chantant la *Marseillaise*
La victoire l'a aimée !

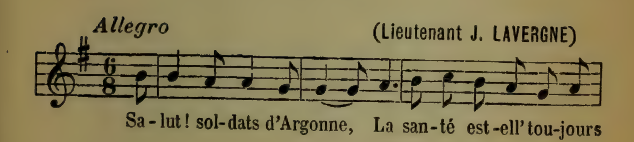
Refrain

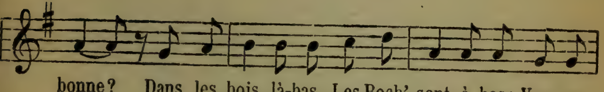
Les Français sont partis
Pour sonner l'hallali,
L'hallali aux uhlans !

Chanson de l'Argonne

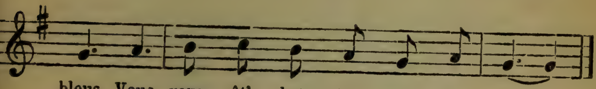
(1915)

Allegro (Lieutenant J. LAVERGNE)









2

Le grand Boch' de Kronprince
Est un chevalier de la pince,
Mais, comme un hibou,
Y niche dans un trou,
Pour le dénicher
Et puis l'amocher,
Il faut de bons chasseurs,
Cocardiers, vaillants et sans peur.

3

A l'assaut de Vauquois,
Il était, ma foi, aux abois.
Le refrain guerrier,
Que tous les troupiers
Chantent allégrement,
Sous l'bombardement,
C'était la *Marseillaise*
Et les Boch' filaient à l'anglaise.

4

Le Quatorze juillet,
Les Boch' que la fête attirait
Vers Sainte-Menehould,
Couraient comme la houle,
Les gaz asphyxiants
Prenant les devants,
Sur un bec ils tombèrent
Et s'firent f... le feu au derrière.

5

A la Haute-Chevauchée,
Les Boch' sortaient de leurs tranchées;
Dans le bois Bolante,
Les fusées volantes
Eclairaient soudain
Leur affreux groins,
Alors tous nos poilus
S'écrièrent : « Des Boch', n'en faut plus. »

6

A la baïonnette,
Clairons sonnants, c'est une fête;
Fantassins, chasseurs,
Marsouins et sapeurs,
Guidés par la gloire,
Sûrs de la victoire,
Dans leurs grands trous béants
Enterrèrent les Boch' tout vivants.

7

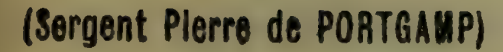
S'il veut en réchapper,
L'Kronprince fera bien de calter,
Car, s'il continue,
D'Boch' y n'y aura plus,
Et pour sa tenue,
Il ne pourra plus,
En hussard de la mort,
S'habiller, mais bien en croque-mort.

8

Et tous nous les aurons,
Prussiens, Bavarois ou Saxons.
Peuple de menteurs,
Brigands sans pudeur,
Soudards assassins,
Auteurs de larcins,
Il vous faut disparaître,
Le monde a assez vu de traîtres.

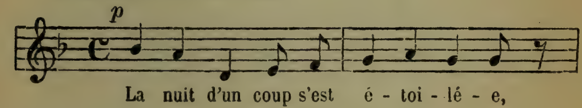
Berceuse au Bivouac

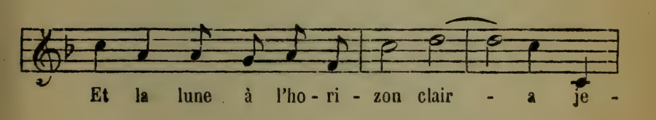
(1916)

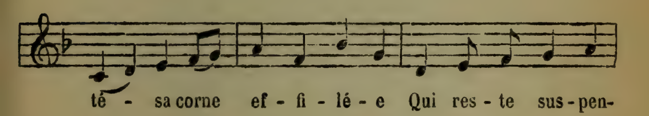


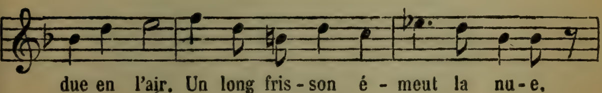
(A. SAUVREZIS)

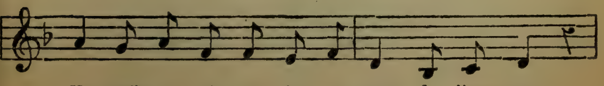
Mouvement de berceuse
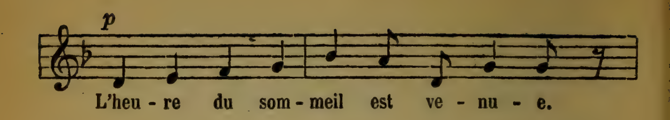


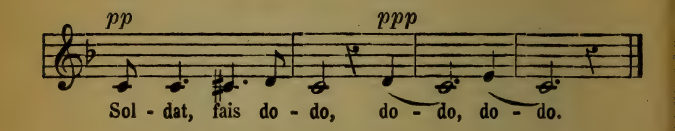












2

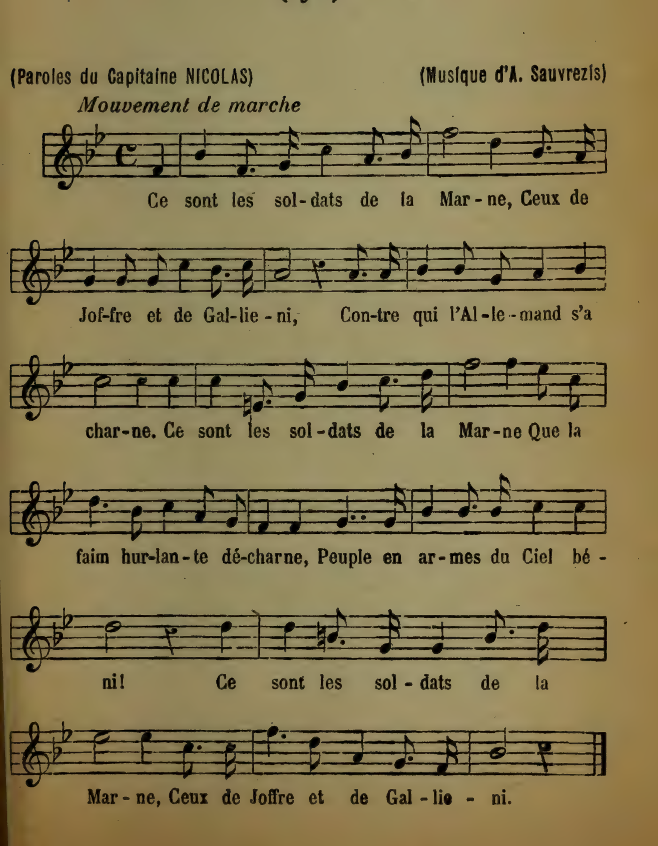
Exhalés de mille urnes pleines,
Des aromes fins et subtils,
Comme de suaves haleines,
Montent des prés et des courtils.
Sous l'herbe légère et menue
Dévale, fraîche et vive, l'eau
Du ruisseau.
L'heure du doux rêve est venue,
Soldat, fais dodo,
Dodo.

3

Mais voici qu'au loin, le silence
Est troublé par une rumeur
Qui gronde et vers le ciel s'élance.
Là-bas, l'on se bat et l'on meurt !
Qu'importe l'angoisse inconnue,
Le pays sortira plus beau
Du tombeau.
L'heure de la gloire est venue,
Soldat, fais dodo,
Dodo.

Soldats de France

(1916)



2

Ce sont les soldats de Champagne,
De l'Yser et ceux de l'Artois,
Qui bousculent les Bavarois.
Ce sont les soldats de l'Artois,
Dont le sang macule les bois
Et rougit la verte campagne.
Ce sont les soldats de l'Artois,
De l'Yser et de la Champagne.

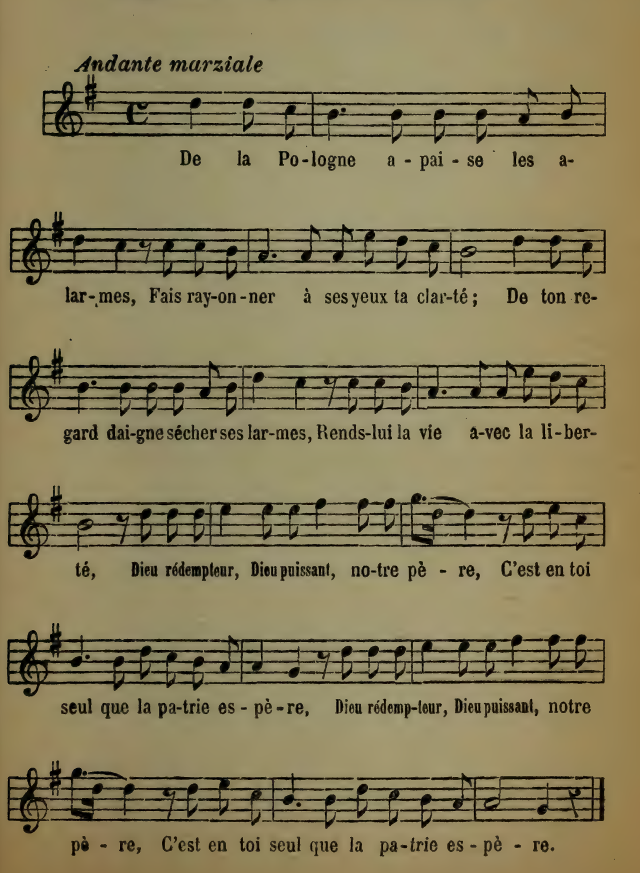
3

Voilà le poilu de Verdun,
De Pétain, Castelnau, Nivelle.
Le fer aux dents, le ventre à jeun,
Voilà le poilu de Verdun,
Qui barre la route où chacun
Meurt pour couvrir la citadelle.
Voilà le poilu de Verdun,
De Pétain, Castelnau, Nivelle !

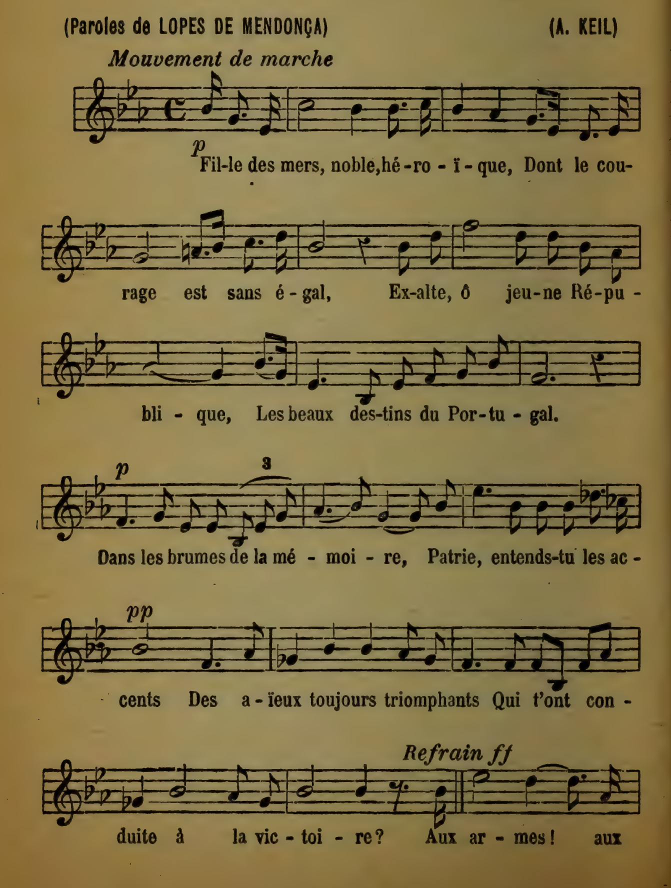
4

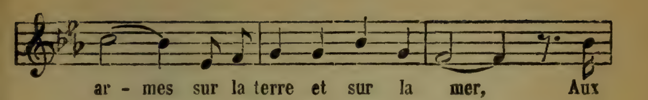
Ce sont les héros de la Somme
Chargeant baïonnette au soleil,
Écrasant la bête de somme,
Ce sont les héros de la Somme
Exaltant les forces de l'homme
La nuit, le jour, l'œil en éveil...
Ce sont les héros de la Somme
Chargeant baïonnette au soleil !

Hymne National Polonais



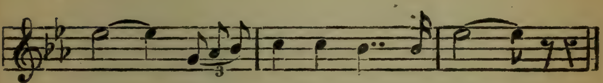
Hymne National Portugais





ar - mes sur la terre et sur la mer, Aux

ar - mes! aux ar - mes! Pa - trie, il faut lut-



ter! - Sus aux canons, Mar-chons! mar - chons!

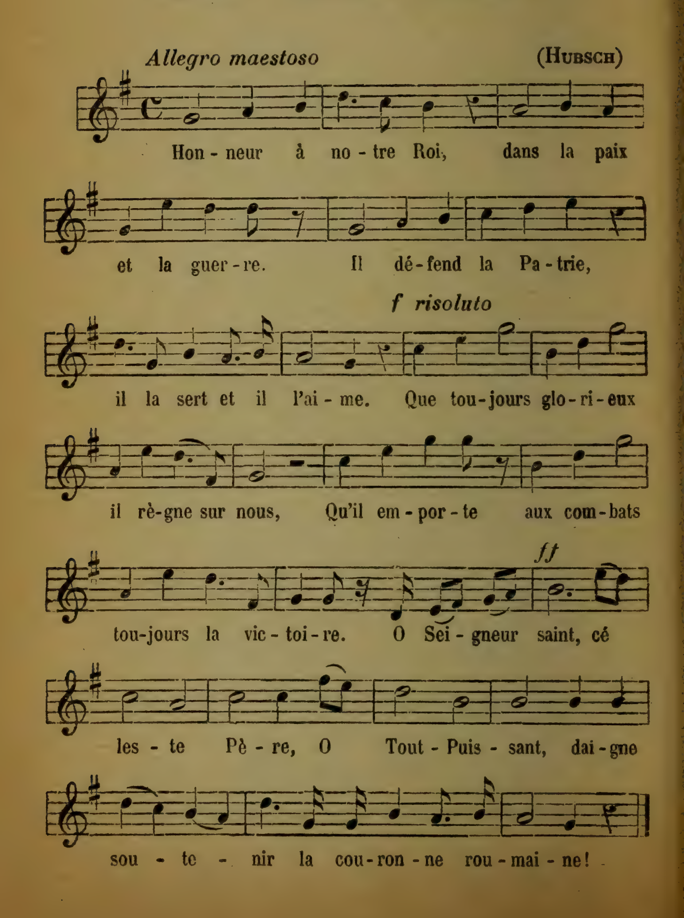
2

Que ton invincible bannière
S'étale sur l'azur du ciel!
Et que l'Europe crie, entière :
Le Portugal est immortel!
En baisant ta terre féconde
L'Océan, qui rugit d'amour
Et ton bras vainqueur, tour à tour,
Donnent au monde un autre monde.
Aux armes, etc.

3

Salut au soleil qui se lève
Sur un avenir radieux!
Que l'écho d'une injure brève
Nous soit un signal glorieux!
Tes rayons brûlants, belle aurore,
D'une mère, tendres baisers,
Écartent de nous les dangers
Que le sort nous réserve encore!
Aux armes, etc.

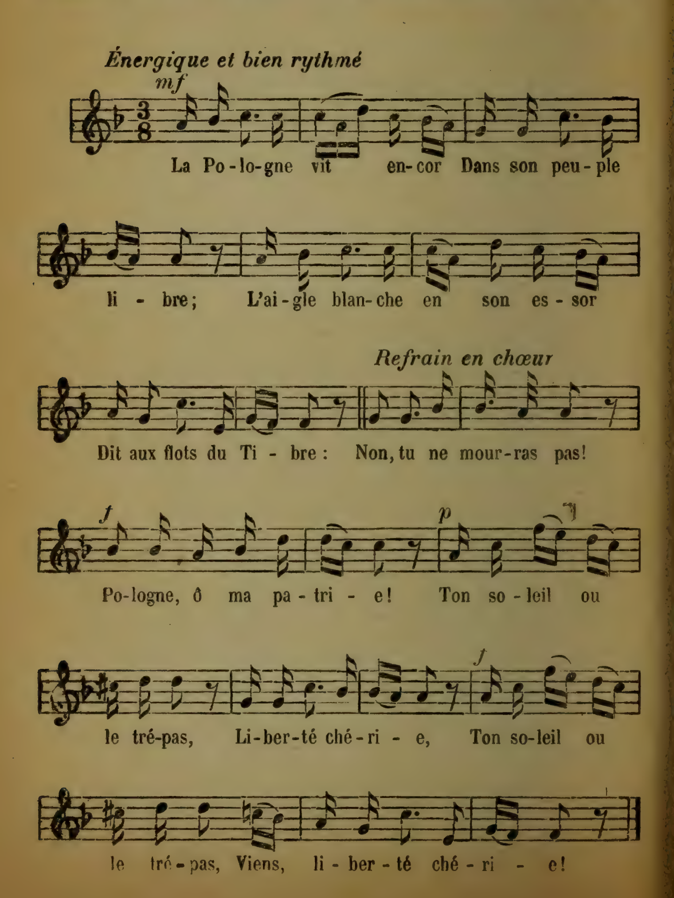
Hymne National roumain



2

Vive notre patrie, qu'elle soit immortelle!
Sous les feux du soleil sa beauté resplendit.
Qu'à jamais ses enfants y vivent heureux,
Que toujours de son sol naissent des héros.
Ô Seigneur saint, céleste Père,
O Tout-Puissant, daigne protéger notre patrie roumaine!

Chant des Légions polonaises de 1797



2

Tant que l'Europe à genoux
Rougit d'être esclave,
Que le dernier d'entre nous
Peut mourir en brave;
Au refrain.

3

Tant qu'au monde il est un lieu
Qu'aucun roi n'opprime,
Tant qu'au ciel il est un Dieu
Qui punit le crime;
Au refrain.

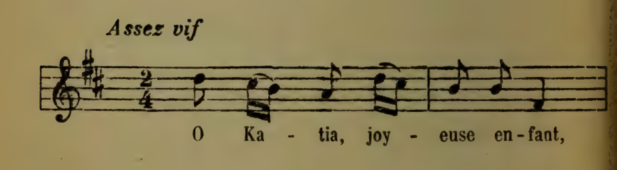
4

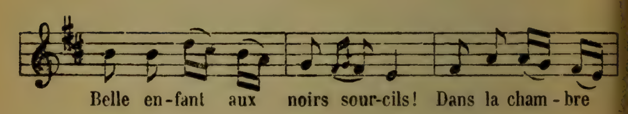
Si, couvert de son drapeau,
Le soldat succombe,
Demain, un soleil plus beau
Luira sur sa tombe!
Au refrain.

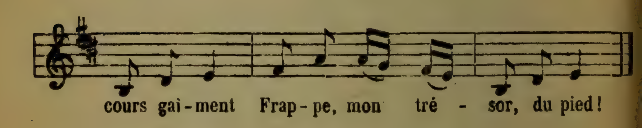
CHANT POPULAIRE RUSSE

Branle

(GOUVERNEMENT DE SIMBIRSK)







2

Je dirai que je ne puis,
Je lierai ma tête avec un mouchoir,
Je regarderai dans la rue.
Sur la cour tourbillonne la neige.

3

Ce n'est pas un tourbillon de neige,
C'est la froide rosée qui frappe,
Mon ami, va dans le bois.
La jeune fille, de sangloter.

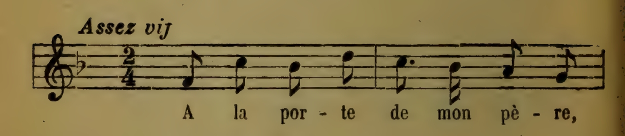
4

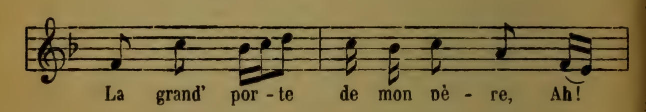
Une fille tint ce propos :
Chéri, parons-nous, poudrons-nous!
Sur moi la poudre ne tiendra pas,
Katia ne m'aimera pas.

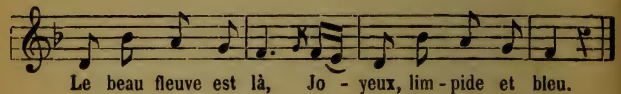
CHANT POPULAIRE RUSSE

Branle

(GOUVERNEMENT DE KAZAN)







2

A la porte de mon père,
La grand' porte de mon père,
Une belle fille est là
Qui m'attend en souriant.

3

A la porte de mon père,
La grand' porte de mon père,
A la fin de cette guerre
Le bonheur m'attend là-bas.

MUSIQUE MILITAIRE

La musique militaire a toujours existé en France :

A Roncevaux, Roland ralliait les soldats de Charlemagne aux sons de l'olifant.

Au temps de Jeanne d'Arc, fantassins et cavaliers marchaient au son des trompettes.

Sous François Ier, les fifres furent introduits dans l'armée.

Sous Henri IV, les tambours français étaient renommés.

Louis XIV organisa les musiques militaires :

Fifres, trompettes, hautbois, tambours, bassons.

Sous Louis XV et Louis XVI, ces bandes devinrent de petits orchestres. On ajouta :

Cors, clarinettes, serpents.

(Les « gardes françaises » étaient célèbres.)

Sous la Révolution, le Conservatoire de Paris eut pour premier but l'instruction des musiques de régiment.

Les armées de la République et de l'Empire eurent leurs corps de musique sur le modèle de la Garde impériale.

Sous la Restauration, on ajouta les cuivres :

Bugles, trombones, cornets, saxhorns, saxophones, etc.

Vers 1825, fut adopté pour l'infanterie.

Le clairon.

Sous Napoléon III :

Création de la musique des Guides de la Garde et de la Garde de Paris.

Sous la République :

La Garde de Paris devient la Garde républicaine, universellement renommée aujourd'hui.

TABLE

NOËLS

CHANSONS DE ROUTE

CHANTS HISTORIQUES ET MILITAIRES

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — NOVEMBRE 1916

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY



PAGES D'HISTOIRE 1914-1916

Série de volumes in-12

HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DU GOUVERNEMENT BELGE

---

1. **Le Guet-apens.** *23, 24 et 25 juillet 1914* . . . . 40 c.
2. **La Tension diplomatique.** *Du 25 juillet au 1er août 1914* . . . . 60 c.
3. **En Mobilisation.** *2, 3 et 4 août 1914* . . . . 60 c.
4. **La Journée du 4 août 1914** . . . . 60 c.
5. **En Guerre.** *Du 5 au 7 août 1914* . . . . 60 c.
6. **Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.** — I. *Du 5 au 14 août 1914* . . . . 60 c.
7. — II. *Du 15 au 31 août 1914* . . . . 60 c.
8. — III. *Du 1er au 30 septembre 1914* . . . . 60 c.
9. **Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».** — **I. Les Premiers-Paris.** *Du 15 août au 3 septembre 1914* . . . 60 c.
10. — **II. Les Premiers-Bordeaux.** *Du 4 sept. au 21 octobre 1914*. 60 c.
11. **A l'Ordre du Jour.** — I. *Du 8 août au 18 septembre 1914* . . . 60 c.
12. **Les Communiqués officiels.** — IV. *Du 1er au 31 octobre 1914*. 60 c.
13. **A l'Ordre du Jour.** — II. *Du 19 au 29 septembre 1914* . . . . . 60 c.
14. — III. *Du 2 au 14 octobre 1914* . . . . 60 c.
15. **Le Livre bleu anglais** (*23 juillet-4 août 1914*) . . . . 60 c.
16. **A l'Ordre du Jour.** — IV. *Du 15 au 26 octobre 1914* . . . . . . 60 c.
17. — V. *Du 28 octobre au 1er novembre 1914* . . . . 60 c.
18. **Les Communiqués officiels.** — V. *Du 1er au 30 novembre 1914*. 60 c.
19. **A l'Ordre du Jour.** — VI. *Du 6 au 10 novembre 1914* . . . . . 60 c.
20. **Le Livre gris belge** (*24 juillet-29 août 1914*) . . . . 60 c.
21. **Le Livre orange russe** (*10/23 juillet-24 juillet/6 août 1914*) . . . 60 c.
22. **Le Livre bleu serbe** (*16/29 juin-3/16 août 1914*) . . . . 60 c.
23. **La Séance historique de l'Institut de France.** Préface de M. H. Welschinger, de l'Institut . . . . 60 c.
24. **Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».** — **III. Les Premiers-Bordeaux.** *Du 24 oct. au 9 décembre 1914*. 60 c.
25. **Le Livre blanc allemand** (*24 juillet-2 août 1914*) . . . . 60 c.
26. **Les Communiqués officiels.** — VI. *Du 1er au 31 déc. 1914* . . 60 c.
27. **L'Allemagne et la Guerre,** par Émile Boutroux, de l'Académie Française . . . . 40 c.
28. **La Folie allemande.** *Documents allemands,* par Paul Verrier, chargé de cours à la Sorbonne . . . . 30 c.
29. **La Journée du 22 décembre 1914** (*Rentrée des Chambres*). Préface de M. H. Welschinger, de l'Institut . . . . 60 c.
30. **La Chronologie de la Guerre.** *Du 31 juillet au 31 décembre 1914*, par S. R. . . . . 40 c.

PAGES D'HISTOIRE 1914-1916 (*Suite*)

31. **A l'Ordre du Jour.** — VII. *Du 11 au 21 novembre 1914* . . . . 60 c.
32. **Le « 75 ».** *Notions sur le canon de 75,* par Th. SCHLŒSING fils, membre de l'Institut . . . . 40 c.
33. **A l'Ordre du Jour.** — VIII. *Du 22 au 25 novembre 1914* . . . . 60 c.
34. **Les Neutres. — Les Allemands en Belgique (Louvain et Aerschot).** *Notes d'un témoin hollandais,* par L.-H. GRONDIJS. 60 c.
35. **Les Communiqués officiels.** — VII. *Du 1er au 31 janvier 1915.* 60 c.
36 et 37. **Les Neutres. — Voix américaines sur la guerre de 1914.** Articles traduits ou analysés par S. R. — I et II. Chacun. 60 c.
38. **Le second Livre orange russe** (*19 juillet/1er août-19 octobre/1er novembre 1914*) . . . . 60 c.
39. **Le Front.** *Atlas dépliant de 32 cartes en six couleurs.* (Août-décembre 1914.) Préface du général CHERFILS . . . . 90 c.
40. **Paroles allemandes.** Préface de l'abbé E. WETTERLÉ, ancien député de Ribeauvillé (Haut-Rhin) au Reichstag. . . . . 90 c.
41. **Les Poètes de la Guerre.** *Recueil de poésies parues depuis le 1er août 1914.* Préface en vers de Hugues DELORME . . . . 75 c.
42. **Les Communiqués officiels.** — VIII. *Du 1er au 28 février 1915.* 60 c.
43. **A l'Ordre du Jour.** — IX. *Du 26 novembre au 1er déc. 1914* . . 60 c.
44. **La Haine allemande** (*Contre les Français*), par Paul VERRIER, chargé de cours à la Sorbonne . . . . 40 c.
45. **Les Communiqués officiels.** — IX. *Du 1er au 31 mars 1915.* . 60 c.
46. **Les Neutres. — La Suisse et la Guerre** . . . . 60 c.
47. **Le Livre rouge austro-hongrois** (*29 juin-24 août 1914*) . . . . 90 c.
48. **Les Campagnes de 1914,** par CHAMPAUBERT. Avec 23 cartes . 60 c.
49. **Les Communiqués officiels.** — X. *Du 1er au 30 avril 1915* . . 60 c.
50. **Nos Marins et la Guerre.** — I. . . . . 60 c.
51. **Le second Livre bleu anglais** (*Turquie, 3 août-4 nov. 1914*). 90 c.
52. **A l'Ordre du Jour.** — X. *Du 2 au 7 décembre 1914.* . . . . . 60 c.
53. **Les Communiqués officiels.** — XI. *Du 1er au 31 mai 1915* . . 60 c.
54. **Les Neutres. — Les Dessous économiques de la Guerre,** par Christian CORNÉLISSEN, économiste hollandais. Préface de Charles ANDLER, professeur à la Sorbonne . . . . 60 c.
55. **Le Livre vert italien** (*9 décembre 1914-4 mai 1915*) . . . . . . 90 c.
56. **A l'Ordre du Jour.** — XI. *Du 8 au 11 décembre 1914* . . . . . 60 c.
57. **Les Volontaires étrangers enrôlés au service de la France en 1914-1915,** par M.-C. POINSOT . . . . 60 c.
58. **L'Organisation du Crédit en Allemagne et en France,** par André LIESSE, membre de l'Institut . . . . 90 c.
59. **A l'Ordre du Jour.** — XII. *Du 11 au 13 décembre 1914* . . . . 60 c.
60. **A l'Ordre du Jour.** — XIII. *Du 14 au 28 décembre 1914.* . . . 60 c.
61. **Les Communiqués officiels.** — XII. *Du 1er au 30 juin 1915.* . 60 c.
62. **La Vie économique en France pendant la guerre actuelle,** par Paul BEAUREGARD, membre de l'Institut . . . . . . 40 c.
63. **L'Œuvre de la France.** Articles traduits du journal *The Times.* Avec 1 carte . . . . 40 c.

PAGES D'HISTOIRE 1914-1916 (*Suite*)

64. **La Guerre et les Monuments.** *Cathédrale de Reims, Ypres, Louvain, Arras,* par Lucien Magne. Avec 32 illustrations . . . **1 fr.**

65. **Les Origines historiques de la guerre,** par Gabriel Arnoult, docteur en droit. Avec 4 cartes . . . . **40 c.**

66. **Du Rôle de la Physique à la guerre. De l'Avenir de nos Industries physiques après la Guerre,** par J. Violle, membre de l'Institut. Avec 26 figures . . . . **75 c.**

67. **Le Livre jaune français** (*17 mars 1913-4 septembre 1914*). . . . **90 c.**

68. **Chronologie de la Guerre.** *Du 1er janvier au 30 juin 1915,* par S. R. . . . . **60 c.**

69. **Les Communiqués officiels.** — XIII. *Du 1er au 31 juillet 1915.* **60 c.**

70. **A l'Ordre du Jour.** — XIV. *Du 29 décembre 1914.* Avec la *Liste alphabétique des noms cités du 8 août au 29 décembre 1914* . . . **90 c.**

71. **Les Pages de Gloire de l'Armée belge.** *De la Gette à l'Yser. A Dixmude,* par le commandant Willy Breton, de l'armée belge. Avec 4 cartes . . . . **60 c.**

72. **Chants de Soldats (1525-1915).** *Chansons populaires. Chants militaires. Hymnes nationaux. Sonneries.* (Avec la musique.) Recueillis par A. Sauvrezis . . . . **1 fr.**

73. **Le Livre bleu anglais. Documents complémentaires** (*20 juillet-1er septembre 1914*). . . . . **60 c.**

74. **Voix italiennes sur la Guerre de 1914-1915.** . . . . **60 c.**

75. **Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1915.** Articles traduits ou analysés par S. R. — III. . . . . . . **60 c.**

76. **Les Neutres. — Voix espagnoles.** Préface de Gomez Carrillo. **60 c.**

77. **Les Communiqués officiels.** — XIV. *Du 1er au 31 août 1915.* **60 c.**

78. **L'Anniversaire de la Déclaration de guerre** (*4 août 1914-4 août 1915*). Préface de M. H. Welschinger, de l'Institut . . . **60 c.**

79. **Paroles françaises.** *Hommes d'État. Hommes politiques. Diplomates. Publicistes* . . . . **60 c.**

80. **Paroles françaises.** *L'Institut de France. L'Université. Les ministres des cultes. Les chefs militaires. Le Président de la République*. . . . . **60 c.**

81. **Les Communiqués officiels.** — XV. *Du 1er au 30 sept. 1915.* . **60 c.**

82. **Mines et Tranchées,** par Henry de Varigny. Avec 5 figures. **60 c.**

83. **Nos Marins et la Guerre.** — II. *Du 3 avril au 14 août 1915.* **60 c.**

84. **Les Alsaciens-Lorrains en France pendant la Guerre** . . **60 c.**

85. *La Diplomatie française.* **L'Œuvre de M. Delcassé,** par Georges Reynald, sénateur. Avec portrait . . . . **60 c.**

86. **Les Communiqués officiels.** — XVI. *Du 1er au 31 octobre 1915.* **60 c.**

87. **Les Terres meurtries,** par Albert de Pouvourville. Avec 7 cartes. . . . . **60 c.**

88. **Documents authentiques sur le complot austro-allemand aux États-Unis,** présentés aux deux Chambres du Parlement britannique. 1916 . . . . **60 c.**

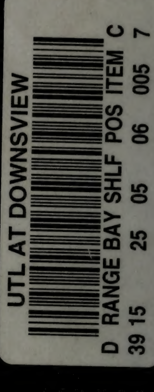
89. **Les Communiqués officiels.** — XVII. *Novembre-décembre 1915.* **90 c.**

90. **Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1916.** Articles traduits ou analysés par S. R. — IV. . . . **60 c.**

PAGES D'HISTOIRE 1914-1916 (*Suite*)

91. **La Prospérité économique de l'Allemagne.** *Sa « Place au soleil » et la Guerre,* par Gaston Cadoux. 1916. . . . . 40 c.
92. **Les Derniers Massacres d'Arménie.** *Les Responsabilités,* par Herbert Adams Gibbons. 1916. . . . . 40 c.
93. **Le second Livre blanc allemand** (Documents sur l'explosion de la Guerre). *Essai critique et notes sur l'altération officielle des documents belges,* par Fernand Passelecq. Avec fac-similés. . . 1 fr.
94. **Chronologie de la Guerre.** 3e volume (*1er juillet-31 décembre 1915*), par S. R. . . . . 90 c.
95. **Les Neutres. — Voix de l'Amérique latine.** Préface de Gomez Carrillo : *Le Péril allemand dans l'Amérique latine.* . . 75 c.
96. **Problèmes de Guerre.** *Le Droit de la Guerre, autrefois et aujourd'hui. Comment on paie en temps de guerre,* par Alglave, professeur à la Faculté de Droit de Paris. . . . . 75 c.
97. **Les Communiqués officiels.** — XVIII. *Janvier-février 1916.* . 90 c.
98. **La Guerre aérienne.** *Le Rôle de la cinquième Arme,* par G. Crouvezier. Avec 24 illustrations . . . . 90 c.
99. **La Conquête de l'Autriche-Hongrie par l'Allemagne.** *Une nouvelle forme de Pangermanisme : le « Zollverein »,* par Adrien Bertrand. . . . . 60 c.
100. **Deuxième Livre gris belge.** *Correspondance diplomatique relative à la guerre de 1914-1916* 1f 25
101. **Le Nerf de la Guerre.** *Les Ressources de la défense nationale,* par G. Cerfberr de Médelsheim, chef des bureaux du service des émissions de la défense nationale. Avec 3 gravures. . . . 1f 50
102. **La Réponse du Gouvernement belge au Livre blanc allemand du 10 mai 1915.** *Étude analytique de la publication officielle du Gouvernement belge,* par Fernand Passelecq, directeur du Bureau documentaire belge . . . . 60 c.
103. **La Bataille marocaine.** *L'Œuvre du général Lyautey,* par Ernest Vaffier . . . . 60 c.
104. **Les Communiqués officiels.** — XIX. *Mars-avril 1916* . . . . 90 c.
105. **L'Effort de la France.** Préface par Alfred Croiset, membre de l'Institut. . . . . 60 c.
106. **Le Développement économique de l'Allemagne contemporaine (1871-1914),** par Albert Pingaud, consul général de France. . . . . 75 c.
107. **Explosions et Explosifs,** par Henry de Varigny . . . . . . 75 c.
108. **Les Forces économiques des puissances belligérantes avant la guerre,** par B. Fayolle, ingénieur . . . . 60 c.
109. **Les Chansons de la Guerre.** Rondeau-préface de Hugues Delorme 1f 25
110. **Les Emprunts de Guerre de l'Allemagne,** par A. Liesse, membre de l'Institut . . . . 60 c
111. **Les Communiqués officiels.** — XX. *Du 1er mai au 30 juin 1916.* 90 c.
112. **L'Esprit français. Les Caricaturistes.** Préface d'Arsène Alexandre . . . . 2 fr.
113. **Les Communiqués officiels.** — XXI. *Juillet 1916* . . . . . . 90 c.

Il est tiré de chaque volume des *Pages d'Histoire* 55 exemplaires numérotés à la presse : Nos 1 à 5 sur papier Japon à. . . . . . 5 fr.
6 à 55 sur papier de Hollande à . . 3 fr. 50


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 25 05 06 005 7